











OEUVRES

DE

LE GRAND, COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME III.

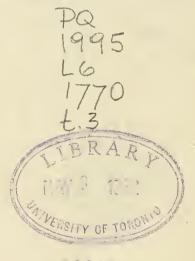


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.

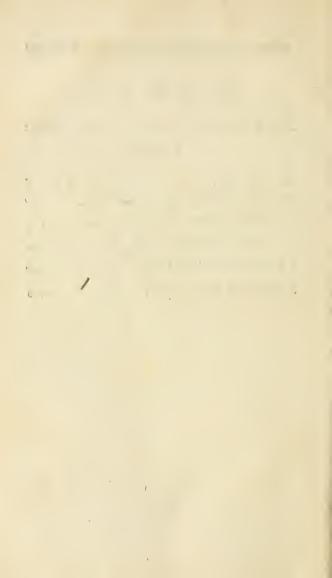
Avec Approbasion & privilége du Roi.



TABLE

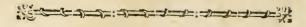
Des Pieces contenues dans ce troisieme Volume.

PLUTUS.	Page 1
LE BALLET DES XXIV. HEURES.	67
LE PHILANTHROPE.	225
LE TRIOMPHE DU TEMS.	283
LE MAUVAIS MÉNAGE.	327
AGNÈS DE CHAILLOT.	443



PLUTUS, COMÉDIE,

Représentée en 1720.



ACTEURS.

PLUTUS, Dieu des richesses.

LA PAUVRETÉ.

CRÉMILE, Laboureur.

MIRTIL, fils de Crémile.

PARONOME, Délateur, amoureux de Crists.

ZÉNOPHON.

CARION, Valet de Crémile.

BIRRENES, Savetier.

CISTENES, Pauvre Athénien.

CRISIS, Amante de Mirtil.

PÉRINICE, vieille, amoureuse de Mirtil.

FILINE, jeune fille d'Athenes,

TROUPES DE LABOUREURS.

La Scene est auprès d'Athenes.



PLUTUS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. MIRTIL, CARION.

Quand on a, Carion, un cœur comme le mien, Un cœur franc, généreux, ennemi des bassesses! Ah! que les Dieux ont mal partagé les richesses!

CARION.

A qui le dites-vous? Je m'en plains tous les jours: J'ai beau les quereller, je pensequ'ils sont sourds; Ou, s'ils ne le sont pas, c'est par pure malice Que sous de beaux habits ils sont briller le vice, Et sous de vieux haillons soupirer la vertu. Par exemple, voyez comme je suis vêtu. Mais que vous manque-t-il? La vieille Périnice Vous fait braver du sort la barbare injustice; Depuis qu'elle vous aime, on la voir, chaque jour, Par présens sur présens signaler son amour: Elle paye assez bien l'intérêt de son âge. Le sils d'un Laboureur dans un tel équipage! A-t-il lieu de se plaindre? Et moi, qui vous vaux bien, Je suis couvert de bure & ne possede rien.

MIRTIL.

Tu n'es pas obligé, dans ta basse fortune, De louer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien! cédez-la moi, si vous en êtes las; Je louerai comme il faut ses grotesques appas, Et gagnerai sort bien mon argent auprès d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle, C'est de savoir Criss, l'objet de tous mes vœux, Réduite en un état encor plus malheureux: Cependant Paronome en vuin la solliente, Lui, qui de ses trésors tire tout son mérite: Insensible aux présens qu'il ostre chaque jour, Elle présere à tout les soins de mon amour: Autant que je le puis, je soulage sa peine Des dons que je reçois de l'objet de ma haine; Mais, quelle extrémité! si, pour la secourir, Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

CARION.

Crémile, votre pere, a toujours l'espérance
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence.
C'est un grand Philosophe; &, quoique Laboureur.
Il en sait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur.
Il se connoît à tout; & , par l'Astrologie,
Il a vu que bien-tôt il changeroit de vie:
Sur cette consiance, on le voit tous les jours
Du divin Apollon implorer le secours:
Au moment que je parle, il ossre un facrissce,
Comptant sort que ce Dieu lui deviendra propice.
Il a toute la nuit sait des songes heureux,
A rêvé qu'il buvoit d'un vin désicieux,
Que tous ses créane ers abandours ent sa porte,
Qu'il étoit rajeuni, que sa femme étoit morce.

MIRTIL.

Croire aux songes !mon pere !il a trop de bon sens; Ce soible n'appartient qu'à de petites gens. Appliqué dès l'ensance à la Philosophie, Il n'a jamais donné dans pareille solie. Il en a fait une autre, hélas! pour mon malheur, C'est d'avoir préséré l'état de Laboureur, Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique. Il eut tenu son rang dans notre République:

A iij

Né libre, il y pouvoit acquérir de grands biens; Mais il en a toujours méprifé les moyens; Son scrupule m'a mis dans l'état déplorable Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable! Falloit-il?... Mais Crisss'avance vers ces lieux; La crainte & la douleur sont peintes dans ses yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

IRTIL, vous me voyez encor toute troublée; Du plus cruel revers je viens d'être accablée. Ma mere me prétend forcer à vous trahir; De ses biens Paronome a bien su l'éblouir: Elle veut que demain les nœuds de l'hyménée A tout ce que je hais joigneat ma destinée, Et qu'ensin je renonce au plaisir de vous voir.

MIRTIL.

Ah! qu'entends-je? Crisis, je suis au désespoir.

CRISIS.

J'ai long-tems combattu ses raisons, ses menaces; Mais, hélas! regardant nos communes disgraces, L'état où je vous vois & l'état où je sais, Considérant sur-tout que d'éternels ennuis

Notre tendre union seroit bien-tôt suivie, L'un & l'autre privés des besoins de la vie; Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir, Tout-à-sait résolue à ne vous plus revoir: Mais, hélas! je le vois, &, par votre présence, Mes résolutions demeurent sans puissance.

MIRTIL.

Auriez-vous pu former un si cruel projet? Non, Crisis, non; jamais il n'eût eu son esset. C'est en vain qu'à me fait vous seriez résolue, Sans cesse votre Amant s'ostrant à votre vue....

CRISIS.

Mais quel est votre espoir? Car, depuis tant de jours Que vous nous essistez par d'honnêtes secours, Vous devez à présent être abymé de dettes. On connoit vos moyens. Les dons que vous me faites Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur. Votre pere est connu pour un homme d'honneur, Mais c'est-là tout son bien.

CARION.

Il vit dans l'espérance,

Et là-dessus son fils a réglé sa dépense.

CRISIS.

Ah! Mirtil, que je crains un funeste avenir, Si, malgré nos malheurs, l'Amour sait nous unir!

CARION.

Crisis parle fort juste. Après tout, quand j'y pense, Que ferez-vous tous deux plongés dans l'indigence? Des ensans indigens.....

A iv

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

Oui, c'est bien dit, l'Amour! il les habillera! Et de quoi, s'il vous plaît, s'il est tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah! ne m'accable point dans ma douleur extrême.

A posséder Crisis, je borne tout mon bien;
Que je sois son époux, le reste ne m'est rien.
Débarrassés des soins, du fracas de la ville,
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquile;
Éloignés des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie, Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie. Je vais trouver ma mere, embrasser ses genoux, Et tout tenter ensin pour être toute à vous.



SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOILA qui va fort bien. Mais notre vieille Amante

Fèra le Diable à quatre. Ah! jeunesse imprudente! Je veux que dans huit jours nous nous voyions fans pain.

L'Amour vous nourrira; mais je mourrai de faim. J'en ressens par avance un excès de tristesse.... Mais voici votre pere.



SCENE IV.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL; CARION.

CRÉMILE.

A Légresse, alégresse.

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écoutée CRÉMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joie êtes-vous transporté?

CRÉMILE.

Nos malheurs vont finir, c'est moi qui t'en assure; Par son divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous favez qu'un Oracle est souvent ambigu; Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CRÉMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes, A quelle intention je faisois mes offrandes. Ayant vu si souvent enrichir les méchans, Et les gens vertueux la plupart indigens; Je demandois au Dieu, si, pour faire fortune, Il me salloit marcher dans la route commune; Si je verrois changer mon malheureux état, En devenant parjure, injuste, scélérat.

Non, m'a dit Apollon; suis tout mauvais exemple, Et songe seulement, en sortant de mon Temple, A saissir le premier que tu rencontreras; Ce sera par lui seul que tu t'enrichiras.

Je suis sortis; voilà la premiere personne Qui s'est offerte à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne E Apollon, par ma foi, s'est bien moqué de vous. Cet Aveugle pourroit....

MIRTIL.

Ah! Carion, tout doux

Il faut l'interroger.

CARION.

Holà, ho! Monfieur l'homme ? Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme ?

PLUTUS. .

Que vous importe?

CARION

Ah! ah! vous faites l'infolent!
Parbleu! nous le faurons tout-à-l'heure; autrement...

Avj

PLUTUS.

Hé! Messeurs, doucement, point tant de violence. Je me nomme Plutus.

CARION.

Tu te moques, je pense. PLUTUS.

Non, c'est la vérité.

CRÉMILE

Qu'entends-je? quel bonheur!
Aurions-nous pu prévoir une telle faveur?
- Mais d'où diantre fors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il fort apparemment de chez le vieux Harpage, Cet avare vilain, l'opprobre des humains, Qui, pour épargner l'eau, ne lavoit point ses mains; Voilà ce qui le rend & si sale & si have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems ensermé dans sa cave;
Mais depuis son trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train;
Il m'a bien fait courir du brelan chez les Beiles:
Je ne suis pas pourtant resté long-tems chez elles;
Un Petit-Maître escroc de leurs mains m'a tiré,
Ensuite son valet de moi s'est emparé;
Mais du vol aussi-tôt la Justice éclaircie,
Du frippon & de moi s'est prudemment saisse;
Et, suivant la coutume en telle occasion,
M'a serré dans son Gresse & le drôle en prison.

C'est-là que j'ai repris une nouvelle crasse;
Ah! le maudit séjour! la Justice est tenace,
Elle ne lâche pas si-tôt ce qu'elle tient.
On ne sort pas du Gresse ainsi que l'on y vient:
J'en suis sortis pourtant; mais on voit, à ma mine,
Qu'elle m'a fait passer un peu par l'étamine;
Elle ne m'a laissé que la peau sur les os.

CRÉMILE.

Tu ne souffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas aussi de ces gens de Finances, Qui m'allez employer à de folles dépenses?

CRÉMILE.

Nous sommes Laboureurs, qui connoissons ton prix; Nos pénibles travaux nous l'ont assez appris; D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute, Puisqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CRÉMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux, Nous allons implorer la puissance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaisir de recouvrer la vue! Je me garderois bien de faire de bévue. Je suirois Délateurs, Usuriers, Partisans, Et je ne verrois plus que des honnêtes gens; Car je n'en ai point vu depuis long-tems.

CARION.

Sans doute:

Que tu n'en as point vu, puisque tu ne vois goutte; Et nous, qui voyons clair, c'est difficilement Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

CRÉMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiere; Que fon divin fecours fasse ouvrir ta paupiere. P L U T U S.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux. De Jupiter sur-tout je crains fort le courroux : Le cruel autresois me frappa de la foudre; A lui déplaire encor je ne puis me résoudre; Je crains....

CRÉMILE.

Ta crainte est vaine, il faut la surmonter. Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.

Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas-

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment; carje ne le crois pas.
MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adresse,

N'ont que toi pour objet. N'est-ce pas ta richesse Qui de tous les mortels allume les desirs? Et que l'on peut nommer la source des plaisirs? Pour l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

Tout le monde ne peut aller jusqu'à Corinthe. D'où vient dit-on cela? C'est que, dans ce Pays, Les plaisirs amoureux y sont à trop haut prix; Les Dames, immolant les plaisirs aux richesses, Pour les seuls Financiers réservent leurs caresses; Et jamais, sans Plutus, on n'y peut être admis.

CRÉMILE.

Laissons-là le beau Sexe, & parlons des amis. N'est-ce pas tous les jours Plutus qui les achete?

PLUTUS.

J'achete des amis ? Ah! la plaisante empiette! Les vend-on cher?

CARION.

Sans doute; &, preuve de cela, Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là !

Les riches en ont-ils?

CARION.

Ma foi, pas davantage; Mais des flatteurs gagés en font le personnage.

CRÉMILE.

Enfin, pour revenir à ton juste pouvoir, Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'est toi qui sais donner aux plus sots du mérite, Et qui sais que Lais aime le laid Thersite.

CRÉMILE.

Toi qui, sous la couleur d'un zele spécieux, Divises si souvent les Prêtres de nos Dieux.

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun se désennuie. Et, sans toi, voudroit-on jouer la Comédie?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens? Je n'aurois jamais cru mes attributs si grands: Mais vous me forceriez à la sin de vous croire.

CARION.

On se lasse de tout, d'ambition, de gloire, Des vins les plus exquis, des plus savoureux mets, De la plus belle semme, & de l'argent, jamais.

PLUTUS.

Je me rends; vous fixez mon ame irrésolue. 'Allons, employons tout pour recouvrer la vue. Jupiter de son soudre en vain voudra s'armer; Sachant ce que je sais, il ne peut m'alarmer. Je veux de mes conseils aider votre entreprise. Au Temple d'Esculape il faut qu'on me conduise: Il ne resuse rien à son pere Apollon; Vous pourrez demander toute chose en son nom.

CRÉMILE.

Nous ferons ce qu'il faut, ne t'en mets point en peine.

Toi, mon fils, cependant va chercher dans la plaine

Ce que tu trouveras de pauvres Laboureurs; Qu'ils viennent de mon fort partager les douceurs. Je serois peu sensible aux biens qu'un Dieu m'envoie,

Si mes chers compagnons n'en ressentoient la joie.



SCENE V.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

PLUTUS.

J'APPROUVE ton bon cœur. Ah! quel plaisir pour moi

De tomber dans les mains d'un homme tel que toi!

CARION.

Également, ma foi, notre ame en est ravie: Nous, qui loin des plaissers avons passé la vie, Nous les goûterons mieux, en étant assamés, Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumés.

CRÉMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance; Au Temple d'Esculape allons en diligence.



SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETÉ, CRÉMILE, CARION.

LA PAUVRETÉ.

A RRESTEZ, arrêtez, ô Mortels insensés! Quoi! de votre malheur vous vous réjouissez!

CARION.

Quelle femme est-ce-là?

CRÉMILE.

L'on connoît, à sa mine, Qu'elle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié; ses regards languissans....

CARION.

Oui: mais pourquoi venir insulter les passans?

LA PAUVRETÉ.

Je suis la Pauvreté.

CARION.

Le Diable vous emporte!

Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETÉ.

Comment! Hommes ingrats, après tous mes bienfaits!

CARION.

Ma foi, de votre part, je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETÉ.

(A Carion.)

Et qui t'a donc donné cette santé robuste?

(A Crémile.)

A toi, cette franchise, & cette ame si juste, Que Plutus va corrompre au milieu des plaisirs, N'allumant dans vos cœurs que d'infames desirs?

CARION.

Vos beaux raisonnemens ne me toucheront guere. Vous m'avez, jusqu'ici, fait si mauvaise chere, Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETÉ.

As-tu lieu de t'en plaindre & d'en être en courroux? Ces jeûnes si fréquens, cette frugale chere, C'est ce qui t'a donné cette taille légere, Cette vivacité du corps & de l'esprit.

CARION.

Et cette grande soif, & ce grand appétit.

LA PAUVRETÉ.

Est ce un mauvais présent?

CARION.

Non-dà, je le veux croire, Lorsque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETÉ.

Confidere, infensé, les mignons de Plutus. Ils sont tous la plupart goutteux, pesans, ventrus; Rien ne leur fait plaisir, pour en vouloir trop prendre; Ils n'ont point d'appétit, ne daignant pas l'attendre; Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

Fort bien: & tes mignons à toi meurent de faim: Ils ont l'air pour couvert, & pour couche la terre; La paille est leur duvet, leur chevet une pierre: A peine le sommeil a-t-il fermé leurs yeux, Qu'il les ensevelit dans des songes affreux: A ces noires vapeurs, qui la nuit les possédent, Les tristes soins du jour dès le matin succédent; Ils sont à leur chevet à leur crier: debout. Se levent-ils: ces soins les poursuivent par-tout; Ils vont de porte en porte exposer leur misere A des cœurs de rocher, qu'elle ne touche guere. Quelle vie est-ce là?

LA PAUVRETÉ.

Celle des fainéans.

Je ne veux point parler de ces fortes de gens:

Ils méritent leur fort, se rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui, se rendant habiles,
Du travail de leurs mains sondent leur revenu,
Et, sans manquer de rien, n'ont rien de superssu.
Mais je t'en parle en vain. Il saut que je m'adresse
A ce vieillard connu par-tout par sa fagesse,
Présent, qu'en sa misere il a reçu de moi;
Pourra-t-il me quitter sans chagrin?

CRÉMILE.

Oui, ma foi.

La fagesse avec l'or est-elle incompatible?

Les posséder ensemble, est-ce chose impossible?

Au contraire, Plutus me va faire exercer

Une sagesse utile; & je vais commencer

Par donner aux vertus leur juste récompense;

Et je n'en avois pas avec toi la puissance.

CARION.

Mon Maître a bien raison; car, dans tous mes travaux,

Il ne m'a jamais pu payer ce que je vaux.

CRÉMILE.

Je promets désormais....

LA PAUVRETÉ.

Ah! malgré tes promesses, Je te veux bien-tôt voir, ébloui des richesses, Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux, Arrogant, inhumain.

CRÉMILE.

M'en préservent les Dieux!

CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête; Et vos discours ne font que nous rompre la tête; Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien, Qu'à faire bien du mal.

LA PAUVRETÉ.

Je ne fais que du bien. C'est moi qui vous nourrit, c'est moi qui vous habille.

Je suis mere des Arts, l'industrie est ma fille; C'est elle qui bâtit ces superbes Palais; Sans moi, les Potentats se verroient sans sujets; Car ensin, si chacun vivoit dans l'opulence, Si tout le monde avoit du bien en abondance, Qui voudroit obeir? Qui voudroit travailler?

CARION.

Oh! pour le coup, finis, c'est assez babiller; Laisse-nous promptement aller à notre assaire, Et va-t-en, si tu veux, prôner ailleurs misere.

LA PAUVRETÉ.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va-t-en au Diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

Fin du premier Acle.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, TROUPE DE LABOUREURS.

MIRTIL.

A LLEZ, chers Compagnons, courez tous avec zele

Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.

Plutus va désormais être de nos amis:

Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis,

Nous les partagerons ensemble comme freres,



Comme nous avons fait autrefois nos miseres.

SCENE II.

MIRTIL seul.

M A 18 nos gens tardent bien; que veut dire

Cette lenteur commence à me mettre en fouci. Je ne vois Carion, ni Plutus, ni mon Pere; Au Temple ils ont passé toute la nuit entiere, Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour: Ils devroient, dès long-tems, être ici de retour. Mais voici Carion.



SCENE III. MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Hé bien? votre priere.....

Tout est fait; & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair! depuis quand?

CARION.

Depuis hier au foir.

Et pourquoi donc si tard me le faire savoir?

CARION.

C'est qu'à notre sortie on mettoit trop d'obstacle; D'ailleurs nous voulions voir la suite du miracle. Si-tôt qu'il a vu clair, pour coups d'essais premiers, Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers, Pour enrichir un Peintre & deux savans Poètes, Un cadet de Paphos & deux sages Grisettes, Dont l'honneur pourchassé ne tenoit presque à rien; Un quart-d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien. Bij

CARION.

Vraiment il promet bien de faire d'autres choses; Et dans peu l'on verra bien des métamorphoses: S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers Prêteront de l'argent peut-être aux Usuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépense, C'est le moyen de voir revenir l'abondance, Et tous les Arts sleurir. Mais conte-moi comment On a guéri ce Dieu de son aveuglement,

CARION.

Au Temple, votre pere, entouré de guirlandes,
A peine a sur l'Autel présenté ses offrandes,
Qu'un horrible serpent, d'une énorme grosseur,
Est venu nous remplir d'une sainte terreur:
Il approche, rempant d'un air grave & suprême,
Qui découvre qu'il est Esculape lui-même:
Il embrasse Plutus, & d'un doux sissement
Lui fait, en Dieu civil, son petit compliment;
Puis lui léchant les yeux de sa langue divine,
Les décille, les ouvre, ensin les illumine,
Et les rend dans l'instant brillans..... comme le
miens.

Le Temple retentit des voix des Citoyens. A ce nouveau miracle un chacun s'intéresse; Nous entendons des cris de joie & de tristesse; Les vœux & les soupirs se trouvent partagés; Les bons sont réjouis, les méchans assligés, De divers mouvemens se sentant l'ame atteinte, Le pauvre a de l'espoir, le riche de la crainte. Mais nos flatteurs alors surpris, déconcertés, Dans cet événement se trouvent dérontés; Ils sont embarrassés où porter la louange, Et leur fausse amitié craint de prendre le change: Ils restent attentifs au milieu des clameurs, Ne sachant où Plutus répandra ses faveurs. Tout se déclare enfin; ce Dieu les détermine, Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine. Les lâches, les ingrats, ne se souvenant plus Des biens qu'ils en ont dit, & qu'ils en ont reçus, Insultent à leur sort; &, courant aux Poëtes, Vont encenser leurs noms de riches épithetes; Du cadet de Paphos ils vantent la valeur, Du Peintre le grand art, des Grisettes l'honneur. Que vous dirai-je enfin? Ils font tout le contraire De ce qu'une heure avant on leur avoit vu faire.



SCENE IV.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

M On pere vient: qu'a-t-il? il paroît inquiez. CARION.

Il me semble pourtant qu'il n'en a pas sujet. CRÉMILE.

Ah! que je suis lassé de la foule importune De ces amis nouveaux qu'ensante la fortune! J'ai cru devenir sourd de tous leurs complimens: Ils m'ont estropié de leurs embrassemens. Ceux qui me méprisoient au tems de ma misere, Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai que

On me trouve à présent ce que je n'avois pas; Les Auteurs, du bon goût; les Belles, des appas; Mais de tous ces flatteurs le soin est inutile, Je sais qu'avec mon or je suis toujours Crémile.

MIRTIL.

Mais où Plutus est-il?

CRÉMILE.

Sortant de ma maison, Où ses mains ont versé des trésors à foison, Dans Athenes il est allé faire sa ronde, Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde. Plaintes, remerciemens vont s'adresser à moi.

MIRTIL.

vous a chargé là d'un très-pénible emploi.

CRÉMILE.

I faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires, Et que vous me donniez les avis nécessaires....

MIRTIL.

Mon pere, permettez, en cet heureux moment, Que Crisis prenne part à mon contentement; Vous savez dès longtems l'amour que j'ai pour elle.

CRÉMILE.

Oui, mon fils; & j'approuve une flamme si belle: Amenez-la chez moi; que Plutus, dans ce jour, Par un heureux hymen couronne votre amour.

SCENE V.

PROPERTY OF THE PROPERTY OF TH

CRÉMILE, MIRTIL, PÉRINICE, CARION.

CARION, bas.

AH! que vois-je? Voici votre vieille amoureuse.

MIRTIL, bas.

Biv

CARION, bas.

Elle vous voit.

MIRTIL, bas.

O rencontre fâcheuse!

PÉRINICE.

Je vous trouve à la fin, mon cher; depuis deux jours

Je vous attends en vain avec tous les amours; Votre absence m'a fait passer deux nuits entieres, Sans pouvoir un moment abaisser les paupieres. Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horriblement,

Vos cheveux sont blanchis & surieusement. Ces deux muts sur vos traits ont sait bien du ravage. Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge.

PÉRINICE.

D'accord; mais je n'avois que des attraits naissans, Ils se sont vien tormés.

CARION.

Ils en ont eu le tems?

PÉRINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil?

MIRTIL.

Que puis-je dire?

Hélas!

PÉRINICE.

Le pauvre enfant! je pense qu'il soupire? Mais ce soupir au moins part-il du sond du cœur?

CARION.

Oui, je vous en réponds; & c'est avec douleur Qu'il se voit obligé, par une antipathie, A renoncer à vous, & pour toute sa vie.

PÉRINICE.

A renoncer à moi! comment donc, effronté!...

MIRTIL.

Ne le querellez point, il dit la vérité.

PÉRINICE.

Il dit la vérité! Le traître! le parjure!

Approuver de sang-froid une pareille injure!

L'aurois-je pu prévoir? après m'avoir cent sois.

Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'est qu'il ne croyoit pas, vous voyant surannée, Que vous pourriez aller jusqu'au bout de l'année.. Sur votre âge il avoit hazardé ses sermens; Pourquoi vous aviser de vivre si longtems? Que n'étes-vous partie à la chûte des seuilles?

PÉRINICE.

Amant ingrat, c'est donc ainsi que tu m'accueilles,

By:

Après avoir placé mon espoir sur ton cœur, Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur, T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente?

CARION.

Ses assiduités en ont payé la rente.

Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre

Mais vous n'en touverez que difficilement; Is nel e donneront qu'à haut prix.

PÉRINICE.

Ah! Crémile,

Dont je m'applaudissois de devenir la fille....

CRÉMILE.

Vous, ma fille!Hé! fi donc! Malgré mes cheveux gris,

Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils. En mariant Mirtil, le bonheur que j'espere, Est de voir ses enfans m'appeller leur grand pere; Et votre âge ne peut me procurer ce bien. Cessez de m'en parler, car il n'en sera rien.

PÉRINICE.

Comment! le pere aussi m'outrage & m'assassine! Ah! j'atteste Vénus....

CARION.

Attestez Proserpine,

Aussi bien vous irez la voir dans peu de jours ; Et ne nous parlez plus de vos folles amours. Songez à vous guérir d'une erreur ridicule.

CRÉMILE.

Mais sur-tout vos présens comme j'ai du scrupule, Je veux qu'à s'acquitter mon fils soit diligent, Et même qu'il vous rende au double votre argent.

PÉRINICE.

Qu'en ai-je affaire, hélas! quand je perds ce que j'aime?

CARION.

En moi, vous auriez pu prendre un autre lui-même. J'étois à vendre hier: mais, ma foi, dans ce jour, Je veux, me voyant riche, acheter à mon tour, Et choisir, qui plus est.

PÉRINICE.

Ils font fous, que je pense. D'où vous est donc venue à tous cette opulence?

CARION.

Et ne savez-vous pas que Plutus est à nous, Et même qu'il voit clair? D'où, diable, venez-vous?

PÉRINICE.

Comment! Plutus voit clair? il est à vous?

CARION.

Sans doute.

PÉRINICE.

Et c'est donc pour cela qu'on me fait banqueroute? Mais je conserve encore un écrit de ta main, Et je te serai bien reconnoître ton seing.

Bvi

Je vais faire assembler nos Juges équitables, Le beaux sexe toujours les trouva favorables; Mais si Plutus, plus sort, sait renverser leurs Loix, Je m'en vais l'aveugler une seconde sois.

SCENE VI.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

E croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle. Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CRÉMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de tems; Amenez-moi Criss au plutôt, je l'attends.

SCENE VII. CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

O1, mon cher Carion, demeure avec ton Maître,

Aide-moi... Mais déjà je vois quelqu'un paroître.

SCENE VIII.

CRÉMILE, PARONOME; CARION.

PARONOME, à part.

COMMENT, morbleu! Plutus se moque-t-il des gens?

Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs!

CRÉMILE, bas.

Carion, je me trompe, ou je connois cet homme,

CARION, bas.

Je le connois aussi, c'est le sier Paronome, Jadis mon camarade, un esclave assiranchi, Aux dépens du public en deux ans enrichi: Le voilà bien puni, lui qui, dans l'opulence, Éclaboussoit le peuple avec tant d'arrogance.

CRÉMILE, bas.

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION, bas.

Oui, c'est lui qui vouloit nous enlever Criss; Qui croyoit la tenter par de vaines promesses, Exposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

PARONOME, à part.

Dans l'état où je suis je ne me connois plus.

(A Carion.)

Hé! l'ami, fais-tu point où loge ce Plutus?

Il est bien Dieu pour vous & moi, Monsieur, je pense.

PARONOME.

Oses-tu bien répondre avec tant d'insolence, Et savoir qui je suis?

CRÉMILE. Vous êtes un pied-plat,

Que Plutus a remis dans son premier état.

PARONOME.

Quoi! traiter de la sorte un homme qui s'applique A maintenir les loix de notre République!

CRÉMILE.

Parbleu! la République a bien besoin de toi Pour maintenir ses loix! Quel étoit ton emploi?

PARONOME.

J'accusois les méchans.

CRÉMILE.

Et t'oubliois toi-même.

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepfidème; Leurs tréfors mal acquis n'ont été découverts Que par moi, leur ami.

CRÉMILE.

Pour en avoir le tiers.

On a connu ton cœur en les faisant connoître. Si la trahison plaît, on déteste le traître. Aussi dans ton malheur aucun ne te plaindra, Et de ton désespoir tout le monde rira.

PARONOME.

Quoi! me voir insulter par gens de cette espece! CRÉMILE.

Invente, si tu peux, quelque tour de souplesse; Cherche, pour t'enrichir, quelque nouvel emploi: Mais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

C'est maintenant chez nous qu'il vient de se répandre;

Nous n'avons désormais qu'à nous baisser & prendre, PARONOME.

Comment! Plutus auroit enrichi Carion! Qu'il m'est doux de trouver dans mon assliction Un ami si loyal, si généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

Te fouviens-tu du tems que, servant même Maître...

C A R I O N.

De quoi t'avises-tu de me le rappeller? Tu l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me confoler, Mon ami Carion me fait ici bravade, Lui, qui fut autrefois mon plus cher camarade!

CARION.

Je le fus, il est vrai; mais m'as-tu reconnu, Lorsque dans l'opulence on te vit parvenu? Tu m'as traité de sou; tu m'as sermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé, dans le fond.

CARION.

Que m'importe,

Si dans l'occasion tu ne l'as pas fait voir?

A présent que Plutus a comblé mon espoir,
Suivant les mouvemens d'une ame intéressée,
Tu me viens rappeller notre amitié passée.

Attends à devenir aussi riche que moi,
Ou bien que je devienne aussi pauvre que toi.
Quoi que l'on puisse dire, & quoi que l'on assecte,
Trop d'inégalité rend l'amitié suspecte.

Il faut, pour être ami, se voir égaux en bien,
Être riches tous deux, ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment se prouver une amitié sincere, Si du secours de l'un l'aurre n'a point affaire; Ou si, tous deux réduits à la nécessité, L'ami, de son ami, ne peut être assisté?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune, Et dans l'occasion se la rendre commune. Au tems qu'elle a sur toi répandu ses faveurs, Si tu m'en avois fait partager les douceurs, A présent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne, Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne: Mais ils sont réservés pour des cœurs moins ingrats, Qui du moins me plaignoient, ne me soulageant pas, Ainsi que des biensaits, des mépris on s'acquitte; A m'en bien acquitter ta personne m'excite; J'en ai reçu de toi, ton cœur m'en accabla; C'est une dette aisée à payer; reçois-la.

PARONOME.

Quoi! m'entendre traiter ainsi par un esclave, Et voir qu'avec mépris à son tour il me brave! Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour, Que ma richesse alloit m'acquérir en ce jour!

CARION.

Criss ne craindra plus ta visite importune, Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

Ah! je suis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui. Allons chercher Plutus; s'il ne veut pas m'entendre, Réduit au désespoir, je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION.

Ce sera le plus court.



SCENE IX.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

LAisse-le, Carion,

Et ne l'insulte point dans son affliction.
Du traître cependant on connoit la malice,
Il pourroit contre nous seconder Périnice;
Mais, pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'hymen de mon fils.

Fin du second Alle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉMILE, CARION.

CARION

M A foi, c'est trop compter, prenons un peu d'haleine:

Nous n'aurions pas fini de toute la semaine. Songeons à dépenser, le tems est précieux. Nous n'avons jusqu'ici contenté que nos yeux; Je me lasse; & la vue enfin se rassasse, Si d'autres sens encor ne sont de la partie.

CRÉMILE.

Plutus ne venant point, nous ne saurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuster. Si pauvrement vêtus, c'est en vain qu'on raisonne; Dans un tel équipage on n'impose à personne. On passe pour des sots avec beaucoup d'esprit; Tandis qu'un fat pour lui fait parler son habit.

SCENE II.

CRÉMILE, ZÉNOPHON, CARION.

ZÉNOPHON.

RNSEIGNEZ-MOI Plutus, que je lui rende grace: Par lui mon trifte sort vient de changer de face, Il me vient d'enrichir.

CRÉMILE.

N'est-ce pas Zénophon,
Dans toutes nos Cités connu pour un frippon?
Oui, c'est lui. Quoi! Plutus t'a mis dans l'opulence,
Et, loin de te punir, ce Dieu te récompense!

ZÍNOPHON.

Ne le condamnez point, il sait bien ce qu'il fait.

CARION.

N'es-tu pas un frippon?

ZÉNOPHON.

Je le sus en effet :

Mais Plutus a connu qu'à ma seule misere On devoit imputer tout ce qu'on m'a vu faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuse.

ZÉNOPHON.

Ah! si vous m'écoutez; Vous même vous pourrez approuver ses bontés. Je suis arrivé nud sur cette masse immense, Que cent peuples divers tenoient en leur puissance. L'âge où, ne connoissant ni les biens ni les maux. L'homnie est fort au-dessous des moindres animaux. Je ne le compte point; & je passe à cet âge Où la raison des sens sait maîtriser l'usage. Lorsque je l'eus atteint, je sentis mon malheur: Je vis que chaque terre avoit son possesseur; Que tous mes devanciers, ayant fait leur partage, A leurs seuls descendans laissoient leur héritage. Je quittai mon pays, en accusant les Dieux De n'avoir pas rendu tout égal en ces lieux. Je fus longtems errant fur la terre & fur l'onde, Et trouvai même chose aux quatre coins du monde. Tout étoit occupé dans ce vaste Univers. Les montagnes, les bois, les plus affreux déserts, Pour être inhabités, ne manquoient point de maître: C'est en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être; Je rencontrai partout de rigoureuses loix, Oui des peres aux fils perpétuoient les droits. Oue faire? Il falloit vivre, ou mourir de misere. Mourir, est un parti que l'on ne choisit guere; Je choisis donc celui d'aller contre les loix, Oue des gens au-dessus dicterent autrefois; Et, pour y parvenir, j'usai de l'industrie,

Que les gens scrupuleux appellent sourberie. Je sus duper les sots, & leur ravir les biens. Que leurs ayeux, peut-être, avoient ravis aux miens.

CRÉMILE.

Fort bien! C'étoit donc là votre Philosophie? Elle est assez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien suivie.

Mais souvent on se trompe aux argumens qu'on fait;
Et la conclusion mene droit au gibet.

CRÉMILE.

Il falloit demander, bien plutôt que de prendre. ZÉNOPHON.

'A la pitié des gens j'aurois eu beau m'attendre.

CRÉMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens. Il est tant d'arts divers, de métiers différens.

ZÉNOPHON.

Exercer mes talens? Est-ce donc sans sinance Que votre République en donne la licence? Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de rien, Qu'à ce subtil métier que je faisois si bien: On l'exerce sans frais, soi-même on s'autorise.

CARION.

Oui, l'on n'a pas besoin d'acheter de maîtrise. Il en coûte pourtant des craintes, des remords, Et l'esprit fait courir de grands risques au corps: Cette profession, sans cesse poursuivie....

CRÉMILE.

Et l'honneur, que l'on doit chérir plus que la vie, Le comptois-tu pour rien?

CARION.

Il le laissoit à part,

Étant, pour en avoir, aussi venu trop tard: Déja ses devanciers en avoient fait partage; Il n'a pas envié beaucoup cet héritage.

CRÉMILE.

Mais ces biens, dont Plutus vient de vous enrichir, Si quelqu'un à présent venoit vous les ravir, Comment le pourriez-vous supporter?

ZÉNOPHON.

Je confesse

Que j'en ressentirois une extrême tristesse; J'en mourrois de douleur.

CRÉMILE.

Et pourquoi donc, méchant,

Faire aux autres un mal que tu conçois si grand?

Car, dans les mouvemens où l'amour-propre entraîne,

Le plaisir d'acquérir n'égale pas la peine Que l'on a quand on perd.

ZÉNOPHON.

D'accord. Mais confessons

Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raisons. Maintenant, que je suis possesseur d'une somme Avec laquelle il est aisé d'être honnête homme, Je vais l'être, & montrer que la nécessité
A tout ce que j'ai fait m'a jusqu'ici porté.
Bien plus, je vais aider de toute ma puissance
Ceux que je connoîtrai dans l'extrême indigence;
Sachant que le besoin ne connoît point de loi,
Je veux les empêcher de faire comme moi;
Et, d'une indigne vie essant la mémoire,
Je prétends que Plutus en ait toute la gloire;
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il récompensoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

SELON ses intérêts toujours on argumente.
Cet homme, ayant des biens par-delà son attente,
Va trouver désormais des raisons pour prouver
La justice des loix à les lui conserver.
Mais que nous veut cet autre?



SCENE

SCENE IV.

CRÉMILE, CARION, BIRRENES.

CARION.

É! c'est Maître Birennes, Ce gaillard Savetier si connu dans Athenes.

CRÉMILE.

Je l'ai vu jufqu'ici , content d'un petit gain , S'embarrasser fort peu des soins du lendemain. Mais qu'a-t-il aujourd'hui ? je pense qu'il soupire.

BIRRENES.

Hélas! mes chers amis, il n'est plus tems de rire: Me voilà riche enfin, adieu tous mes plaisirs.

CRÉMILE.

Quoi! l'or, qui des mortels fait les plus chers desirs, N'a pas rempli les tiens! qu'est-ce qui t'inquiete? BIRRENES.

Douce tranquilité, que mon cœur vous regrette! C A R I O N.

Cesse de lamenter, & dis-nous tes chagrins. BIRBENES.

Depuis que j'ai du bien , à toute heure je crains.

Tome III. C

Mon trésor a déja changé dix sois de place; Je l'avois cette nuit caché dans ma paillasse, Les chardons sont plus doux que ce duvet maudit; Je n'ai jamais couché dans un si mauvais lit. Au moindre bruit, j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte; Que, pour m'assassiner, on entroit à main forte. Ah! que Plutus m'a fait un présent dangereux! Lorsque je n'avois rien, j'étois bien plus heureux. Sans prendre d'intérêt à votre République, Tous les matins, tranquile, assis dans ma boutique, Le tire-pied en main, aussi gai qu'un Pinson, Je fifflois ma Linotte, ou chantois ma chanson. A mon petit travail bornant ma destinée, Je m'enivrois le foir du gain de ma journée; Et, me conchant sans peur, me levois sans chagrin. Mais, depuis que Plutus a changé mon deihin, Des foucis inconnus me dévorent sans cesse; Ses faveurs ont changé mes plaisirs en tristesse. Les tréfors m'ont ravi celui de la fanté: Je n'ai mangé, ni bu, ni dormi, ni chanté. Depuis hier je rêve, & je me désespere: Mon argent m'importune, & je ne sais qu'en faire. Je voudrois dépenser, garder, prêter, donner; Et je tremble toujours à me déterminer. Mille projets divers me roulent dans la tête, Et je vois à la fin que je suis une bête. Le garder, c'est me rendre esclave malheureux: Le dépenser, me mettre en bute aux envieux:

Le prêter, c'est me saire un ennemi sans doute: Le donner, un ingrat. Ma soi, je n'y vois goute. Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'instant. Dans mon premier état je vivrai plus content.

CRÉMILE.

As-tu perdu l'esprit de tenir ce langage?

C'est que du bien encor tu ne sais pas l'usage!

Pour connoître son prix, commence à t'en servir;

Guéris-toi de la peur de te le voir ravir:

Songe à le dépenser, sans t'en rendre l'esclave.

CARION.

De vins délicieux remplis d'abord ta cave. BIRRENES.

Fort bien! vous me prenez par mon foible déja. C A R I O N.

Achete des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc? Celui-là

Est encore tout neuf.

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

Je n'ai garde. La peste! Elle feroit la Dame; Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

Ceffant de déplorer son état malheureux, Vous vivriez ensemble en union parfaite. Tu fais, quand une semme a ce qu'elle souhaite,

C ij

Quelle est toujours docile & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout est de pouvoir contenter ses souhaits.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oui; mais je n'aurai plus le plaisir de la battre, Non plus qu'elle celui de toujours quereller: Nous nous ennuirions trop, à vous en bien parler,

CARION.

Comment! avec ta femme user de bastonnade?
BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle seroit malade; C'est la paix du ménage.

CRÉMILE.

Ah! que nous dis-tu là? Je ne te croyois pas capable de cela. Maintenant que Plutus t'a donné des richesses, Il faut changer tes coups en de tendres caresses.

BIRRENES.

Je garderai ses dons, puisque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conseil, Carion, est le meilleur à croire.
Acheter bien du vin, & tout mon saoul en boire.
Allons, vaille que vaille, enivrons-nous toujours;
Contre tous mes chagrins c'est un puissant secours,
Pour accorder Plutus à ma saçon de vivre,
Bacchus m'inspirera quel conseil je dois suivre.

S C E N E V. CRÉMILE, CARION.

CARION.

CET homme parle juste; & je sais bien des gens Qui ne raisonnent pas avec tant de bon sens.

SCENE VI.

CRÉMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

Voici quelqu'un encor. Quoi! c'est vous, cher Cistenes,

Qu'on a vu jusqu'ici le plus pauvre d'Athenes!
Plutus a-t-il sur vous répandu ses bienfaits?
Il n'aura pas eu peine à combler vos souhaits,
Puisque, s'il m'en souvient, vous n'aviez d'autre envie,

Que d'avoir seulement les besoins de la vie.
Dans un petit réduit vivre commodément,
C'est à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame assez contente,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.
CLSTENES.

Il a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

C iij

CRÉMILE.

Hé bien! voilà de quoi marier vos enfans, Acheter ou bâtir une maison commode, Vous donner des habits, des meubles à la mode, Et vivre heureusement le reste de vos jours.

CISTENES

Hélas!

CRÉMILE.

Comment, hélas! vous vous plaindrez toujours! De votre affliction que faut-il que je croie? CISTENES.

Comment puis-je goûter une parfaite joie, Si, lorsque je reçois ce présent de Plutus, Il donne à mon voisin un million & plus?

CARION.

En voici bien d'un autre!

CRÉMILE.

O Ciel! quelle foiblesse!

Quoi! c'est de-là que vient votre sombre tristesse? Ah! craignez que Plutus, en vous voyant ingrat; Bien-tôt ne vous remette en votre trifle état. Au lieu de lui marquer votre reconnoissance, De vous avoir tiré d'une affreuse indigence....

CISTENES.

Je ne suis point ingrat de ses soins obligeans: Mais enfin sa faveur s'étend sur trop de gens; Et ma reconnoissance, en ce cas dégagée, Ainsi que ses bienfaits, doit être partagée. Il l'auroit toute entiere, ainsi que tous mes vœux. S'il me retiroit seul d'un état malheureux.
Mais, quand à Philémon je vois par préférence
Qu'il donne un million, quelle reconnoissance
Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs?
Philémon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans;
C'étoit assez pour lui d'avoir le nécessaire;
D'une si grande somme il n'avoit point assaire;
Qu'en fera-t-il? A quoi va-t-il la dépenser?

CRÉMILE.

Et de quoi votre esprit va-t-il s'embarrasser? Peut-être mieux que vous il en va faire usage.

CISTENES.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage? O Ciel! quelle injustice!

CRÉMILE.

Et le méritez-vous,

Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez jaloux?

Songez que vous êtiez dans l'extrême misere, Que mille y sont encore, & qui, sans vous déplaire, Valent autant que vous. Si vous vous obstinez A lever vos regards sur les plus fortunés, Si vous vous attachez à leur porter envie, Toujours dans les souhaits vous passerez la vie; Vous vous plaindrez toujours. Cistenes, croyez-moi, Il faut, pour vivre heureux, voir au-dessous de soi.

CISTENES.

Un million! ô Ciel! si j'avois cette somme, Je·l'emploicrois bien mieux que ne sera cet homme,

Civ

Ah! que j'acheterois de terres, de Palais! Que j'aurois de bijoux, de chevaux, de valets! Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles; Aux premiers de l'État je marierois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être, avec cela, De ne pouvoir aller encore par-delà.

CRÉMILE.

C'est ainsi que toujours l'homme est insatiable, Et que dans l'abondance il se rend misérable.

SCENE VII.

PLUTUS en habit brillant, CRÉMILE; CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

M Assj'apperçois Plutus.

PLUTUS clair-voyant, à Cistenes.

Je viens de t'écouter,

Et veux sur tes desirs ensin te contenter. Va, cesse d'envier le bonheur de personne; Tu veux un million, hé bien! je te le donne. CISTENES.

Ah! que sur vos Autels je vais brûler d'encens, Grand Dieu! rien n'est égal au plaisir que je sens.

CARION.

Les Dieux veulent souvent que l'on les importune. Il n'est que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine rue, au sortir de ces lieux, Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de graces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

Vous voilà plus content que vous n'ossez prétendre. Allez, vivez heureux; & n'oubliez jamais Les faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y pensc. Mon bonheur aujourd'hui passe mon espérance. Cependant, entre nous, je serois plus heureux, Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.



SCENE VIII.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

OILA comme jamais l'homme ne se contente. S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'est pas seul: on voit bien des gens aujourd'hui, Au milieu des trésors se plaindre comme lui; Ils n'ont.jamais assez: par d'indignes soiblesses Sans cesse tourmentés de la sois des richesses, Si j'avois, disent-ils, sais l'heureux instant, Au lieu d'un million j'aurois deux sois autant; Sans cesse regrettant cet instant savorable, Ils sont plus assigés que le plus misérable; Et contre la fortune on les voit s'indigner, Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pu gagner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puissance; Car je suis assiégé de mille & mille gens. J'ai, depuis ce matin, respiré tant d'encens, Qu'entre nous, soi de Dieu, j'en ai mal à la tête. Je ne me suis trouvé jamais à telle sête.

Depuis que je vois clair, que mes yeux sont lassés De lire les placets qui me sont adressés! Ce ne sont que Sonnets; ce ne sont qu'Épigrammes, Acrostiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes. L'un va faire sa cour à tous mes Favoris, L'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis; Celui-ci, me croyant sensible à la tendresse, Employe auprès de moi sa Femme ou sa Maitresse; Cet autre, dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi, Va jusqu'à la bassesse afin d'être enrichi. Comment répondre à tout? Ma foi, j'ose vous dire Que, tout Dieu que je suis, je n'y saurois suffire.

CARION.

Il faudroir êrre Diable.

SCENE IX.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION. FILINE.

PLUTUS.

N vient. Dans un moment

Je ramene en ces lieux Crisis & son Amant. (A Carion.)

Vous, sachez ce que veut cette petite fille. (Il fort.)

SCENE X.

CRÉMILE, CARION, FILINE;

CARION, bas.

LLE a l'air éveillé, je la trouve gentille. Voyons si c'est à nous....

FILINE.

Plutus est-il ici?

CARION.

Il y viendra bien-tôt; mais toujours nous voici, C'est-à-peu près de même,& vous pouvez nous dire... FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.

Vous favez... Non, jamais rien ne fut plus plaisant.

Le bien que mon pere a, n'étant pas suffisant

Pour pouvoir à la fois marier ses deux filles,

Il vouloit, comme on fait dans bien d'autres
familles,

Donner tout à l'aînée afin de la pourvoir:
Je voyois mille Amans, du matin jusqu'au soir,
S'empresser à lui plaire, à lui conter sleurette.
Comment! tout pour l'aînée,& rien pour la cadette!
(Disois-je en soupirant.) Plutus, secourez-moi,
Et, pour me marier, envoyez-moi de quoi,
C'étoit tous les matins ma priere ordinaire:

Enfin j'ai tant prié, qu'il a fait mon affaire.

CARION.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut Pour avoir un époux?

FILINE.

Et quatre, s'il le faut.

Que Plutus à propos me tire d'esclavage! C'en étoit fait, s'il eût différé davantage, Au Temple de Pallas on alloit me cloîtrer; Malgré ma répugnance, il y falloit entrer. Au Temple de Pallas! jugez quelle disgrace? Si c'eût été celui de Vénus, encor passe.

CARION.

Oui, vous avez raison, le service est plus doux.

FILINE.

Enfin, quoi qu'il en soit, j'aime mieux un époux. Et je viens pour cela.

CRÉMILE.

La chose est difficile.

Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus, Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CRÉMILE.

Cela ne se peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance:

CARION.

Il rajeunit les vieux, il embellit les laids; Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais; Aux plus disgraciés il donne l'art de plaire: Mais ce que vous voulez, c'est au Tems à le faire; Vous parler autrement, ce seroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t-il pas du moins m'émanciper? CARION.

C'est à faire à l'Amour; il a seul l'avantage De pouvoir vous donner une dispense d'âge. FILINE.

Que je suis malheureuse! attendre encor cinq ans!
Mais je puis d'ici-là m'assurer des Amans;
Car ils sont tant courus, dans le tems où nous
sommes.

Que je crains qu'il ne vienne une disette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre date en cette occasion, Et vous en assurer avec précaution.

FILINE.

'Avec précaution? Comment faut-il s'y prendre?

(CARION.

Par certains airs penchés, un regard doux & tendre, Une mine enjouée, un sourire amoureux, Quelques petits soupirs à demi langoureux, Qui fassent présumer que, quand vous aurez l'âge, Vous en vaudrez une autre, & même davantage.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs, J'y suis Grecque, & j'en sais plus que tous les Docteurs.

CARION.

Vous savez minauder & jouer des prunelles?

Mon miroir, s'il parloit, vous en diroit de belles;:
Car je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,
Le tout pour badiner. Mais fachant aujourd'hui
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,
Ah! je vous promets bien d'en faire un bon usage.
Paroissez, soupirans, jeunes, vieux, beaux & laids,
Paroissez; je vous tiens déja dans mes filets.
Et vous, qui d'amoureux traînez troupe nombreuse,
Grandes filles, venez me traiter de morveuse;
Mes yeux vous feront voir, lançant leurs premiers
coups,

Que j'irai dans la suite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aisément.

FILINE, à Carion.

Voyez ce regard tendre,

Ce soupir, ce sourire: hé bien! sais-je l'entendre?

CARION.

Ah! vous m'attendrissez, ma soi, j'en tiens déja-FILINE.

Hé! si donc; ce n'est rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vu d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres. Je vais, pour commencer, à ma sœur, dans ce jour, Enlever tous les cœurs qui grossissionent sa cour; Et, par-là, faire voir à toutes les aînées, Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CRÉMILE.

Fort bien.

SCENE XI.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL; CRISIS, CARION.

CRÉMILE.

M Ais Plutus vient; il amene mon fils, Et la jeune beauté dont son cœur est épris.

CRISIS.

Nous venons rendre grace au grand Dieu des richesses,

D'avoir sur deux Amans répandu ses largesses.

MIRTIL.

Quelle reconnoissance ègalera jamais L'excès de ses faveurs, le prix de ses biensaits? PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoi que l'on ait pu faire s' Ne nous sommes unis d'une amitié sincere; Jusqu'ici son pouvoir a su braver le mien, Et j'ai souvent aussi diminué le sien; Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vôus plaire:

Amans, ne craignez plus d'avoir le sort contraire; Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour, Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour. Périnice à présent, de mes bienfaits comblée, D'avoir perdu Mirtil se trouve consolée; Et Paronome, à qui j'ai rendu tout son bien, Sur le cœur de Crisis aussi ne prétend rien. Que l'on ne parle ici que de réjouissance. Heureux Athéniens, vivez dans l'abondance. Mes plus ardens souhaits, les plus doux de mes vœux,

Sont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

Fin du troisieme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

DUO. No. I.

Ans le secours de la Finance,
L'Amour languit dans les souhaits:
Si Plutus ne dore ses traits,
Ils sont souvent sans puissance.
Insensibles Beautés triompha-t-on jamais
De vos siers attraits.

Sans le secours de la Finance.

AIR. No. II.

Lorsque l'Hymen avec l'Amour Prend des actions sim la place, Elles montent le premier jour, Et le second changent de face. L'hymen, à ce marché nouveau, Ne trouve pas longtems son compte: Tandis qu'il garde le Bureau, Souvent l'Amour ailleurs escompte.

Nota. Ce Diverissement, qui n'est point dans les éditions des Œurres de le Grand, se trouve dans le Recueil manuscrit des Divertissemens de la Comédie Françoise.

FIN.

LE BALLET

D E S

XXIV HEURES,

AMBIGU-COMIQUE.

Représenté devant SA MAJESTÉ, à Chantilly, le 5 Novembre 1722;

Par l'Académie Royale de Musique & les Comédiens François & Italiens.



PREFACE.

C E Ballet a été ordonné, inventé, compolé, appris & représenté en moins de trois
semaines; &, quoique l'exécution dépendît
de plus de deux cents personnes de différens
talens, elle a été des plus régulieres. Cette
espece d'Ambigu-Comique a fort réjoui le Roi
& toute sa Cour; & c'est sur-tout ce qu'avoit
recommandé à l'Auteur se Prince Magnisique
qui a donné ce Divertissement à Sa Majesté.



ACTEURS

DU PROLOGUE.

MARS, le S' THEVENART.
LA PAIX, M''E A'NTIER.
MINERVE, M''E MISNIER.
UN PLAISIR, le S' TRIBOU.
UN CORYPHÉE, le S' DUN.

TROUPE DE JEUX, ET DE PLAISIRS, DE DRYADES, DE SYLVAINS ET DE NYMPHES DES EAUX.

LES SIEURS,

Mancienne.
Duchesne.
Renier.
Grenet.
Deshayes.
Le Myre, l'aîné.
Le Myre, le cadet.
Corbie.

Mesdemoiselles,

Antier, cadette.
Julie.

Du Coudray.

CATIN.

Souris, cadette.

MILON.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente le lieu le plus agréable de CHANTILLY.

UN CORYPHÉE.

Nº. I.

Ryades & Sylvains, fortez de vos Forêts; Nymphes des Eaux, quittez le fein de l'Onde, Venez; à ces augustes traits Connoissez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.

Que de majesté! que de graces!

Son regard enchaîne les cœurs:

Doux Plaisirs, volez, sur ses traces;

De son nouvel Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS, DE SYLVAINS, DE DRYADES ET DE NYMPHES DES EAUX.

UN PLAISIR.

Nº. II.

On en goûte déjà les heureuses prémices; La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux: De son Peuple il est les délices; Quel regne sera plus heureux?

LE CORYPHÉE.

Nº. III.

Fortunés Habitans de ces belles retraites,

Célébrez ce jour glorieux;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants, & sur vos Musettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux;
Cet hommage est aux Rois ce qu'est l'encens aux
Dieux.

·CHŒUR DE SYLVAINS ET DE DRYADES. Fortunés Habitans, &c.

> MARS. N°. IV.

Hé quoi! sans m'appeller, on fait ici des Fêtes?

Mars a-t-il pu le soupçonner?

Dans les jeux de Louis, ainsi qu'en ses conquêtes,

Je dois seul ordonner.

Taisez-

Taisez-vous, timides musettes, Vous amollissez mes Concerts; Éclatez, bruyantes trompettes, De vos sons remplissez les Airs.

Nº. V.

Venez, brillez de tous vos charmes, Honneurs, Gloire promife aux célebres exploits; Non, non, ce n'est qu'au bruit des armes A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix? Faut-il qu'elle ravisse....

LA PAIX.

Nº. VI.

Fille du Ciel, mere de la Justice,
Je la fuis aussi des Plaisirs;
De leurs doux chants que l'écho retentisse;
Quelque gloire que Mars aux Héros garantisse,
Je dois être toujours l'objet de leurs desirs.

Fille du Ciel, mere de la Justice, Je la suis aussi des Plaisses.

Nº. VII.

Que toujours ces heureux climats, Des Jeux, des Ris soient les asyles; Que, toujours à ma voix dociles, Ils y répandent leurs appas.

Tome III.

MINERVE.

Nº. VIII.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquile France; De ce Héros naissant respectez les États. Les Vertus, les Talens ont guidé son ensance: Si des voisins jaloux irritent sa puissance, Un laurier à la main la Gloire le devance; Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

CHEUR DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS, &c. Fortunés Habitans, &c.

LE CORYPHÉE.

Pour les plaisirs d'un Roi, dont les vertus aimables Nous assurent des jours heureux, Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux Heures, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.

BALLET

DES

XXIV HEURES.

BALLET.

Ce Ballet est divisé en quatre Parties.

PREMIERE PARTIE, LA NUIT.

SECONDE PARTIE, LA MATINÉE.

TROISIEME PARTIE, L'APRÈS-DINÉ.

QUATRIEME PARTIE, LA SOIRÉE.

Le Prologue est de Monsieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les Paroles qui se chantent & les diverses petites Comédies & Scenes détachées qui se représentent par les Comédiens François & Italiens, sont du Sieur Le Grand, Comédien du Roi.

La Mussius est de la composition du Sieur Aubert, Interdant de la Mussique de S. A. S. Monseigneur LE DUC.

Les Entrées sont du Sieur BLONDY.

LE BALLE

DES

XXIV HEURES,

AMBIGU-COMIQUE.

Le Théâtre représente la ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.

LA NUIT.

La Nuit paroî fur son Char. Minuit sonne; on entend ure cavillon de toutes les cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT. No. I,

A U doux fon
De mon carillon,
Lorfque tout fommeille,
L'Amour fe réveille
Au doux fon
De mon carillon.
Je n'endors que l'Amant barbon;
Le jeune a la puce à l'oreille,
Au doux fon
De mon carillon.

D iij

PREMIERE ENTRÉE.

SIX HEURES DE LA NUIT,

Tenant une cloche d'une main & un marteau de l'autre, fonnent à plusieurs reprises.

MESDEMOISELLES

CORAIL, LE MAIRE, LA FERRIERE, DE LASTRE, DUVAL, DE REY.

SECONDE ENTRÉE.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,
Mademoiselle PETIT.

ARLEQUIN vient pour donner une Sérénade à sa Maitre se.



SCENES

DES

COMÉDIES.

ACTEURS.

LA NUIT, Pantalon.

Monfieur RONDIN,
Marchand, Le S' la Thorilliere.

Madame RONDIN,

sa Femme, M¹¹⁰ Du Fresne.

COURTAUT, le S' de la Thorilliere, fils,

DE LAUNE, le S' Fontenay,

ARLEQUIN; TRIVELIN. Garçons de Boutique.



SCENES

DES

COMÉDIES.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN chante & adresse ces paroles à la Nuit.

Frsst des Chauves-souris,
Redoublez vos voiles sombres;
Par le secours de vos ombres:
La Nuit tous chats sont gris.

(Après qu'il a chanté, il parle.)

C'est ce qui me sait espérer que ma Maitresse me pourra prendre, dans l'obscurité, pour Narcisse . ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.



SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

É bien! m'amenes-tu des Musiciens pour ma Sérénade? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantassent quelque chose de bousson?

TRIVELIN.

Ils seront ici dans un moment: mais je t'avertis qu'ils veulent être payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils font bien impertinens! Cela rompt toutes les mesures que j'avois prises.

TRIVELIN.

Et quelles mesures?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien! mon ami, quand on n'a rien, il ne faut pas être amoureux, & encore moins se mêler de vouloir donner des Sérénades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prends pitié de mon amour, & donne-moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN,

Oh! ma foi, conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé! attends un moment, je me vais conseiller. (A part.) Oui; non: fort bien; fort mal; st-fait; nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signisse?

ARLEQUIN.

C'est que le Conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien! qu'est-ce que tu as enfin délibéré ?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire; mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien; & dis-moi seulement ce que toa Conseil a imaginé pour trouver de l'argent.

Dvi

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton Conseil est fort bon; mais les fonds memanquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu,

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu, à deux heures après minuit!

TRIVELIN.

Hé! mais c'est le moyen de ne pas être refusé. J'entrevois une espece de Bourgeois qui pourroit saire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choses de meilleure grace.



SCENE III.

M. RONDIN ivre, ARLEQUIN; TRIVELIN.

M. RONDIN,

P Arbleu! je ne connois plus rien à Paris. C'est fe moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il est; j'ai en beau faire du bruit à la grille, personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN, bas à Arlequin. Bon! il est ivre, voilà bien ton affaire.

M. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vu bâtir que l'on fait à présent; il m'a fallu venir jusqu'ici toujours en sautant, & j'ai pensé vingt sois me casser le cou.

TRIVELIN, bas à Arlequin.

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poutres. Allons, parle-lui donc?

ARLEQUIN, bas.

Comment s'y prend-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne conuoit point?

TRIVELIN, las.

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Garonne. Il faut lui parler honnêtement. ARLEQUIN, bas.

Bien honnêtement?

TRIVELIN, bas.

Oui.

ARLEQUIN, donnant un coup de sa batte sur l'épaule de Rondin.

Qui va là?

M. RONDIN.

Christophe Rondin, Marchand Drapier de la rue saint Honoré, à l'enseigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur Rondin, je suis votre serviteur.

M. RONDIN.

'Ah! ah! est-ce toi, Courtaut?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

·M. RONDIN.

Où est de Laune?

TRIVELIN.

Me voici, Monsiear. (bas à Arlequin.) Courtaut! de Laune il nous prend pour ses garçons de boutique apparemment.

M. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiere, vous autres?

TRIVELIN.

Monsieur, elle s'est usée en vous attendant.

M. RONDIN.

Ma femme est-elle couchée?

ARLEQUIN.

Oh! il y a long-tems.

M. RONDIN.

Qu'on me donne une siege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un siege à Monsieur.

ARLEQUIN, bas à Trivelin.

Un fiege dans la rue?

TRIVELIN, bas à Arlequin.

Ne vois-tu pas, fot que tu es, qu'il croit être dans sa chambre? Profitons de l'occasion.

ARLEQUIN, bas à Trivelin.

Oui; mais où lui trouver un siege?

TRIVELIN.

J'en vais servir.

(Trivelin se met à terre.)

ARLEQUIN.

Allons; Monsieur, asseyez-vous.

(Il l'assied sur le dos de Trivelin.)

TRIVELIN, bas à Arlequin.

Morbleu! il pese comme tous ses diables.

ARLEQUIN, bas à Trwelin.

Laisse-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

M. RONDIN, assis fur Trivelin.

Parbleu! mes amis, c'est un grand plaisir de boire, quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oui; & je crois que vous ne vous souvenez passeulement d'avoir bu.

M. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN, lui ôte s'n chapeau & sa perruque, & lui met son petit chapeau sur la tête.

Le voilà.

M. RONDIN, en étendant sa main, rencontre le visage de Trivelin.

Qu'est-ce que tu fais donc-là sous ma chaise?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot-de-chambre.

M: RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me déshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN, lui fouillant dans sa poche. Cela sera bien-tôt fait

(Arlequin lui ôte son manteau, & le met à terre; il lui ôte son habit, & le met sur son corps, ayant quitté le sien.)

M. RONDIN.

Que fais-tu donc là?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monsieur, suivant la Délibération de mon Conseil.

M. RONDIN.

Prends garde à ma montre.

ARLEQUIN, mettant la montre dans sa poche. Elle est en sureré.

M. RONDIN se leve.

Qu'on me do me ma robe-de chambre.

ARLEQUIN, lui mettant fon habit d'Arlequin. La voilà, Monheur.

M. RONDIN.

Hé! que diable, elle est blen courte! c'est le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

M. RONDIN.

Non, non, je veux me lever demain, du matin; je n'aime pas à garder le lit, moi.

THIVELIN.

Tout comme il vous plaira; vous n'avez qu'à vous coucher.

(Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.)

M. RONDIN, couché.

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui? il est bient dur.

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les puces ne vous incommoderont pas.

M. RONDIN.

Il me semble que je sens bien du vent. ARLEQUIN.

On va yous tirer les rideaux.

(Contrefaisant le bruit que font les rideaux.)

Cric, cric, cric.

TRIVELIN, de l'autre côté.

Cric, cric, cric. Ho çà, Monsieur, vous voilà bien couché; nous vous souhaitons une bonne nuit.

(Trivelin met le manteau de Monsieur Rondin sur ses égaules, & l'emporre.)

ARLEQUIN, bas.

'Allons trouver nos Musiciens: nous avons maintenant de quoi payer la Sérénade.



SCENE IV.

M. RONDIN seul.

U'ON ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE V.

M. RONDIN couché, Madame RONDIN; COURTAUT, DE LAUNE.

Madame RONDIN.

Ly a long-tents qu'il me semble entendre la voix de mon mart, me serois-je trompée ? Qu'en dites-vous, de Laune?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendue aussi. J'ai envie d'aller

Madame RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE, tombant par-dessus
M. Rondin.

Ouf! Que diantre ai-je là rencontré?

Madame RONDIN. Que vois-je? c'est mon mari lui-même.

M. RONDIN.

'Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Madame RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé! d'où venez vous dans un tel équipage? Venez-vous de courir le Ca-rême-prenant? Qu'avez-vous fait de vos habits?

M. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune; ce sont eux qui m'ont déshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous moquez, Monfieur; nous ne vous avons point vu depuis hier matin.

Madame RONDIN.

'Ah! mon mari est volé.

M. RONDIN.

Moi volé! je me suis couché de trop bonne heure pour cela.

Madame RONDIN.

Missericorde! il est ivre mort; à peine peut-il parler.

M. RONDIN.

Moi ivre! vous en avez menti, Madame Rondin; c'est une pituite qui m'est tombée dans la gorge.

Madame RONDIN.

Ah! malheureuse que je suis! Relevons-le au plus vîte, mes enfans, & le mettons dans son lit. Il nous apprendra demain la mauvaise rencontre qu'il a pu faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN,

& les Acteurs de la Scene précédente,

DE-LAUNE.

H! Madame, voilà des drôles qui passent, qui ont, je crois, les habits de Monsieur sur le corps.

Madame RONDIN.

Et tôt courez après. Au voleur, au voleur; au guet, au guet.

DE LAUNE.

Ah! frippons, nous vous tenons,

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Messieurs; rous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne sommes que des gens à bonnes fortunes, qui venons donner une Sérénade.

Madame RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari; & son manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taisez-vous, c'est pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh! parblèu, Messieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Madame RONDIN & fes GARÇONS crient tous ensemble.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.



SCENE VII.

Les Acleurs précédens, LA NUIT.

LA NUIT, fur fon Char.

UEL diable de charivari est-ce que tout ceci? Qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos d'une si belle nuit?

TRIVELIN.

Ah! Madame la Nuit! vous êtes la Déesse des Larrons! prêtez-nous votre secours.

LANUIT.

Si je descends là-bas, je t'apprendrai...

(Elle dégringole de son Char.)

ARLEQUIN.

Parbleu! Madame la Nuit a pensé se casser le

LA NUIT.

Que le diable vous emporte! vous m'avez réveillée en surfaut. Voila mes chevaux partis; il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de souper en viile.

AFLEQUIN.

Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.

(Arlequin se débarrasse de leurs mains, & les chasse tous à coups de batte.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Bon: nous en voilà défaits. Commençons notre Sérénade.



TROISIEME ENTRÉE.

POLICHINELLE, Le Sieur Dumoulin second.

ARLEQUIN, Le Sieur Dumoulin trois.

TRIO

ARLEQUIN, Le Sieur Mancienne.
POLICHINELLE, Le Sieur Tribou.
SCARAMOUCHE, Le Sieur Dun.

TRIOMPHEZ, charmante Brune; Vos yeux friands Sont plus plus brillans, Que la Nuit fans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déesse des hiboux

On ne voudra plus rendre hommage;

Et les plus amoureux matoux,

Dans leur tendre langage,

Ne diront qu'à vous

Miaous.

Tous trois ensemble.

Miaous, miaous, miaous.

QUATRIEME ENTRÉE.

Es Oublieux, qui se retiroient, rencontrent des Crieurs d'eau-de-vie. Après s'être fait des présens réciproques de leurs marchandises, ils se réjouissent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs oublies & boit leur eau-de-vie: ils s'en apperçoivent & courent reprendre leurs corbillons & leurs paniers, & sont chassés par le Suisse.

OUBLIEUX.

Les Sieurs JAVILLIERS ET MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.
Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

CINQUIEME ENTRÉE.

Le Suisse ivre avant le jour, qui finit la premiere Partie.

UN SUISSE.

Le Sieur ANTHONY.



SECONDE PARTIE.

LA MATINÉE.

L'AURORE paroît sur son Char.

Mademoiselle DUPRÉ.

A Nuit a fait place à l'Aurore.

Le Soleil qui me fuit, vient embeilir ces lieux;

A fon divin aspect mille fleurs vont éclore,

Que tout l'Univers adore

Le plus puissant des Dieux.



PREMIERE ENTRÉE.

D'Artisans & Gens de toutes fortes **de** Métiers, qui s'assemblent pour travailler dès le point du jour.

CHŒUR D'ARTISANS qui chantent en travaillant.

BRAVES Guerriers,
Travaillez pour la gloire:
Nous n'envions point vos lauriers:
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS.

Les Sieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE l'aîné, LEMIRE cadet, CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Mesdemoiselles MINIER, ANTIER cadette
JULIE, DUCOUDRAI, CATIN,
SOURIS cadette, MILON.

CONTROL OF THE PERSON NAMED OF THE PERSON NAMED IN

SECONDE ENTRÉE, DE MARÉCHAUX.

Le Sieur DUMOULIN quatrieme, seul. Les Sieurs BLONDI ET MARCEL.

TROISIEME ENTRÉE.

DEUX SAVETIERS, Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

DEUX SAVETIERES. Mesdemoiselles LA FERRIERE ET DELASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS, Le petit JAVILIER ET Mademoiselle PETIT.

QUATRIEME ENTRÉE.

UN MARINIER, Le Sieur LAVAL.

UNE. MARINIERE. Mademoiselle CORAIL.

E iii

CINQUIEME ENTRÉE.

UN BOULANGER. Le Sieur MILON.

UNE BOULANGERE.

Mademoiselle REY.

UN SAVETIER chante en travaillant dans sa Boutique, & fait sisser sa Linotte.

> LE SAVETIER. Le Sieur MANCIENNE.

Je chante aussi.

Du tems passé je n'ai point de souci,

De l'avenir point d'épouvante:

Le seul présent me contente,

J'en jouis.

Quand le chagrin me tourmente,

Je le fuis; Quand le plaisir se présente, Je le suis.

SIXIEME ENTRÉE.

TOUS LES ARTISANS

ENSEMBLE.

LE POINT DU JOUR,

Mademoiselle ANTIER.

A STR'E naiffant, brillez, commencez votro · cours ,

Embrasez tous les cœurs de vos feux adorables; Brillez, puitfiez-vous toujours

Répandre en ces climats vos rayons favorables,

Brillez, pui fiez-vous toujours Nous donner de beaux jours.



LE LEVER DU SOLEIL.

SEPTIEME ENTRÉE, DES HEURES DU JOUR.



L'HEURE DE L'AUDIENCE, SCENES COMIQUES.

ACTEURS.

LE JUGE, Le Sieur de la Thorilliere:

LES CONSEILLERS, les Sieurs
le Grand, Dangeville, la Thorilliere le fils,
Pantalon, le Docteur, Scapin,
Mario, Paquetti.

L'ACCUSÉ, Arlequin.

UN EXEMPT, Le Sieur Fontenay.

AMBOISE, Berger

forcier, ami d'ArleQUIN, Le Sieur Moligni,

TRIVELIN.

L'HEURE

DE

L'AUDIENCE, SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.
TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

COMME le tems coule! Il est déja dix heures au Soleil, c'est justement l'heure de l'Audience; & l'on va, comme je te l'ai dit, juger incessamment Arlequin, ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Justice est bien pressée. Et quel crime a-t-il donc commis?

TRIVELIN.

Hélas! ce n'est qu'une bagatelle, Il a trouvé cette nuit une bourse & une montre dans la poche d'un

Evj

Marchand; & il a levé un manteau & un habit sur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans sa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire! ce n'est tout au plus qu'une méprise.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaisant crime!

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adresse de me sauver.

AMBOISE.

A quelque prix que ce soit, j'espere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah! mon cher Amboise, je sais que rien ne t'est impossible, & que tu es le plus sameux Enchanteur & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergeis d'alentour. Mais il saut te hâter; car les Juges s'assemblent ici dans le moment,

AMBOISE.

Hé! qui sont ces Juges?

TRIVELIN.

Oh! les plus sérieux, les plus séveres & les plusrébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laisse-moi faire, je les rendrai bientôt gogue-

nards. Je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience.

TRIVELIN.

Et que produira cer enchantement?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaisons de chanter.

TRIVELIN.

Cela sera assez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en musique.

AMBOISE.

Ce n'est pas tout. Quand la Sentence sera prononcée, je viendrai avec ma musette enchantée, qui fait plus de bruit que trente instrumens à la sois, & qui produira sur eux un esset assez bousson. Il est vrai que ceux qui auront la tête plus sorte que les autres céderont plus tard aux charmes de ma musette; mais, ils auront beau saire, aucun n'y pourra résister.

TRIVELIN.

Je les entends; jette promptement ton sort.

AMBOISE, après avoir fait quelques tours de fa baguette.

Voilà qui est fait. Éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiete de rien.

SCENE II.

LE JUGE, GINQ CONSEILLERS parlans, trois autres CONSEILLERS.

(Ils entrent & prennent leurs places.)

LEJUGE.

M Essieurs, nous avons ici une affaire trèsdélicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges vénérables comme nous. On vous a fuffilamment rapporté l'affaire; &, si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER chante.

Tout comme il vous plaira, Larira,

Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez?

II. CONSEILLER chante.

Allons gai, d'un air gai: Allons gai, d'un air gai.

LE JUGE.

Que veut dire ceci?

III. CONSEILLER chante.

A la façon de Barbari, mon ami.

LE JUGE.

Cela est nouveau.

IV. CONSEILLER chante.

Oh, oh, oh, tourlouribo.

Oh, oh, oh, tourlouribo.

LE JUGE.

Cela ne s'est jamais vu.

V. CONSEILLER chante.

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh! assurément, vous vous êtes tous enivrés à la Buvette. Comment! est-ce que c'est ici le procès de l'A, E, I, O, U? Qu'on fasse entrer l'Accusé; celui-là n'aura pas envie de dire des chansons.



SCENE III.

LES JUGES affemblés, ARLEQUIN.

ARLEQUIN entre en chantant.

A LLONS, allons, allons à la Guinguette, allons.

LE JUGE.

'Ah! ah! en voici bien d'un autre! Quoi! malheureux, tu chantes; & tu seras peut-être pendu dans un quart d heure!

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN,

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous fommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi! je vous ai cru des Comédiens.

LE JUGE.

Comment ! insolent, prendre des Juges vénérables comme nous pour des Comédiens?

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monseigneur; je croyois vous avoir vu jouer à la Comédie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment! tu continues tes bouffonneries!

ARLEQUIN.

Ah! boussion vous-même; je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaisant.

ARLEQUIN.

Parbleu! dans veue genre vous êtes aussi plaisant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Réponds. N'as-tu pas volé cette nuit la montre, la bourse, le manteau, & l'habit d'un Marchand?

ARLEQUÍN.

Ah! Monseigneur, ce Marchand-là est un ivrogne; il me les a donnés, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les arendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien! il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Messicurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis se trouvent d'accord, Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chienne de musique! vous me serez à la fin perdre ma gravité: mais silence, je vais prononcer. (Il tousse, il crache, & sait un prélude pour chanter.) Hem, hem, hem, que veut dire ceci ? je me sens des dispositions à chanter... Résistons à ce charme. Sentence de mort en saveur de...mais, ma soi! je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je croisque je serai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tâchons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(En prononçant la Sentence, de tems-en-tems, il lui prend des envies de chanter, auxquelles il résiste jusqu'au dernier vers qu'il est contraint de dire en musique.)

SENTENCE.

- » Pour réparation des faits
- » Mentionnés dans le Procès,

- » Notre Tribunal favorable,
- » Voulant faire grace au coupable,
- » L'a condamné, tout d'une voix....
- » D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et, si j'y retourne, vous m'enverrez aux Galeres.

LE JUGE.

· C'est à toi à être plus sage à l'avenir.

SCENE IV.

UN EXEMPT, LES JUGES, AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

A H! Messieurs, nous vous amenons ici un Berger qui se vante d'avoir jetté le sort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah! quelle insolence! il faut qu'il soit ausa pendu.

I. CONSEILLER.

C'est mon avis.

II. CONSEILLER.

C'est aussi le mien.

III. CONSEILLER.

J'opine du bonnet.

ARLEQUIN, fur la Sellette, à Amboise.

'Ah! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie! Je serois mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE, bas à Arlequin.

Ne te mets pas en peine, nous ne le serons ni l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur supplice.

AMBOISE.

Hé! Messieurs, doucement; accordez-moi du moins, avant de mourir, la consolation de jouer encore une sois de ma chere Musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE, d Arlequin.

Ah! voilà ce que je souhaitois. Laisse-moi saire, je vais bien les réjouir.

(Il joue de sa Musette un air lugubre.)

ARLEQUIN.

Hé que diable! tu disois que tu les alsois réjouir, & ta Musette les endort comme la plus belle cause.

AMBOISE.

Donne-toi patience.

(Il continue de jouer de sa Musette, & joue un air plus gai. Deux Conseillers se levent, & se mettent à danser, ensuite deux autres, à la fin tous ensemble, jusqu'au Juge, qui ne peut résister au charme de la Musette, qui va toujours par gradation. Ils se prennent tous par les mains, & dansent en rond; Arlequin, au milieu, danse aussi, & à la fin les chasse tous avec sa batte. Ce qui finit la se-conde Partie.)



TROISIEME PARTIE.

L'APRÈS-DINÉ.

L'HEURE DE MIDI,

Mademoiselle JULIE.

A Mans contens,
Soyez constans;
Ne changez jamais de demeure
Êtes-vous bien: tenez-vous-y;
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.



PREMIERE ENTRÉE.

DE CUISINIERS ET DE PATISSIERS.

LES SIEURS

JAVILLIER, DUVAL, DESHAYES, MALTERE, GUERET, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,

Le Sieur THEVENART.

QUAND midi sonne, Les Gascons ne sont pas au lit: Son carillon leur donne De l'appétit. A l'odeur de la cuisine, Ils vont piquer les bons repas; Et leur devise n'est pas: Qui dort, dine.

L'HEURE DU JEU.

Mademoiselle MISNIER.

Autour d'une table ronde Je raffemble fans choix

Le Prince & le Bourgeois;
Quand l'un me rit, l'autre me gronde;
On ne peut pas, tout-à-la fois,
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMÉDIE.

Les Comédiens François représentent une petite Comédie, qui a pour titre: LES PANIERS, donz l'action commence à cinq heures.



LES PANIERS,

A C T E U R S.

MADAME DE PRÉFANÉ, M¹¹⁰ Dubreuil.

ISABELLE, sa niece, Mue Dangeville.

VALERE, Amant d'Isabelle, Le S' Dufresne.

SOTTINOT, amoureux Le Sr Dangeville. d'Isabelle,

DORINETTE, filleule de Madame de Prefané, M11e le Grand.

MERLIN, Valet de Valere, Le S' de Moligny.

GUILLAUME, Portier de Madame de Préfané, Le S' le Grand.

PIOUEROSSE, Cocher de Madame de Préfané, Le S' de Fontenay.

Mesdames { VERTUGADIN, Mile Dufresne, FRICFRAC, Mile la Motte, Marchandes de Paniers

FRISEMOUCHE, Laquais de Madame de Préfané. LA FAMINE,



LES PANIERS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

NFIN nous voilà donc dans la maison où l'on tient l'aimable Isabelle renfermée. Que veut dire ceci? nous ne trouvons personne à qui pouvoir parler.

MERLIN.

Il est pourtant déja cinq heures, & c'est aujour d'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucuns préparatifs pour cela.

Fij

MERLIN.

Bon! des préparatifs! Savez-vous de quoi sont composés les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines? D'un violon ou d'une flûte, avec une basse de viole, & une voix ou deux; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles: Madame de Présané a pourtant la solie d'y inviter des personnes du premier rang.

VALERE.

Je lui passerois toutes ses extravagances, si elle ne traitoit pas sa niece si cruellement.

MERLIN.

Elle a ses raisons; elle voudroit la contraindre, par ses mauvais traitemens, à retourner pour toujours dans son Couvent, afin de jouir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Isabelle des mains de cette vieille solle.

MERLIN.

Il n'est qu'un moyen; c'est de seindre de l'aimer; comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne, pourra-t-elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdument amoureux d'elle? Oh! je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté. Je louerai, si l'on veut, son esprit, ses belles manieres, sa magnisicence....

MERLIN.

Sa magnificence! oh! parbleu, c'est pour le coup qu'elle pourroit s'apperçevoir que vous vous moquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vu l'Equipage de Madame de Préfané?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh! il faut vous en faire le détail. Son Carrosse est une espece de brouette, & son Cocher est un vous Fiacre; elle a deux galopins pour Laquais, qui ne sont pas trente ans à eux deux; mais, en revanche, les deux chevaux en sont bien souxante.

VALERE.

Fort bien!

MERLIN.

Un soir, il lui arriva une plassante aventure. Ses galopius lui avoient donné son congé; &, étant obligée de rendre une visite, & ne pouvant trouver de domestiques, elle habilla, en leur place, deux bostes de soin qu'elle sit lier derriere son Carrosse.

VALERE.

Quel conte!

MERLIN.

Ce n'est point un conte, c'est la vérité; & l'on ne se seroit jamais apperçu de la supercherie, si elle n'avoit sur le champ intenté un procès à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ses laquais.

VALERE.

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle? MERLIN.

Elle n'a que sa filleule, âgée de douze ou treize ans, qui lui sert de semme-de-chambre, parce qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à son service; elle change presque tous les jours de domestiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

Elle en a plus qu'on ne sauroit se l'imaginer; elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se faisant la révérence, & veut que ses gens ne lui parlent qu'à la troisseme personne; chaque sois qu'ils y manquent, ils sont à l'amende d'une certaine somme; ainsi, plus on reste à son service, & plus on lui redoit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages! Mais j'entends du bruit, & quelqu'un vient à nous.

SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

MERLIN.

C'Est cette petite fille dont je vous parlois, la filleule de Madame de Préfané.

DORINETTE.

Demandez-vous ici quelqu'un, Messieurs?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'est pas au logis, Messieurs. Est-ce quelque chose qu'on lui puisse dire? J'ai l'honneur d'être sa semme-de-chambre.

MERLIN.

Monsieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore?

MERLIN.

Qu'il est passionnément amoureux d'elle.

DORINETTE rit.

Ah, ah, ah.

VALERE.

Vous riez! Est-ce que cela n'est pas possible?

DORINETTE.

Non. Madame pourroit aisément se le persuader, Fiv car elle s'imagine qu'on ne sauroit la voir sans. l'aumer: mais, pour moi, je n'en crois rien.

MERLIN.

Et Pourquoi?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'est pas aimable Allons, allons; avouez moi la dette: je suis bonne Princesse; il y a quelqu'autre chose qui vous amene ici.

VALERE, bas à Merlin.

Merlin, lui avouerons-nous?

MERLIN, bas.

Pourquoi non, puisqu'elle est si bonne Princesse?

DORINETTE.

Hé bien! qu'est-ce? vous ne dites plus rien; à quoi rêvez-vous?

VALERE.

Je songe qu'il n'y a que dix louis dans ma bourse, & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire crédit du reste.

MERLIN.

La petite fripponne entend à demi-mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter?

DORINETTE.

Oui-dà: j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit jamais refuser son étrenne. Mais je me ferois conscience de recevoir votre argent pour vous servir auprès de Madame de Préfané; & je vous le rends, si ce n'est pas sa niece Isabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'est elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoît-elle?

VALERE.

Je ne sais si elle me reconnoîtroit; elle ne m'a vu qu'une seuse sois avec ma sœur.

DORINETTE.

Quoi! seriez-vous ce Valere dont elle m'a si souvent parlé, le frere de sa bonne amie?

VALERE ...

C'est moi-même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos; car, un jour plus; tard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE

Un autre Amant?

DORINETTE.

Oui, un Benêt d'Avocat, qui, depuis huit jours du fait des signes de sa senêtre; il avoit résolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'ensever? sa peste!

VALERE.

Et l'aime-t-elle ?

DORINETTE.

Pas trop; cependant elle auroit consenti à tout, pour se tirer de l'esclavage où elle est. Mais j'entends quelqu'un; c'est justement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye: je l'aurai bien-tôt renvoyé.

SCENE III.

DORINETTE, seule.

M Ass, avant que de le congédier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE IV.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE.

H! c'est vous, Monsieur Sottinot; que venez vous donc faire ici à présent? Madame va rentrer, je vous en avertis; &, si elle vous trouvoit dans sa maison seul avec moi, je serois perdue.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette

J'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Ifabelle.

DORINETTE.

Et comment?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin, sa marchande de Paniers, se charge de cette affaire; je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t-elle faire ?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine; songe seulement à avertir Isabelle.

DORINETTE.

C'est ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi?

DORINETTE.

C'est que je suis payée pour servir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu sais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois....

DORINETTE.

Oh! ce que je vous dois est une vieille dette, cela s'oublie aisément; je viens de toucher de l'argent frais.

Fvi

SOTTINOT.

Oh! parbleu, je n'en serai pas la dupe; en voil encore du plus frais.

DORINETTE.

Voilà ce qui s'appelle entendre ses intérêts.

SOTTINOT.

Oh dame! je ne suis pas un niais. D O R I N E T T E.

La peste!

SOTTINOT.

Et, dis-moi, mon Rival est-il plus beau que moi; plus gracieux?

DORINETTE.

Ah! que nenni. C'est un jeune homme de vingtcinq ans, ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune sot sans expérience? Je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oui, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fi! cela ne vautrien Je suis entreprenant, moi. A-t-il de l'esprit?

DORINETTE.

Je ne sais pas; il parle sont peu.

SOTTINOT.

Ah! pour moi, je parle toujours; &, quand je devrois dire une sottise, je ne saurois me taire auprès des semmes; je les éblouis de mon caquet

DORINETTE

C'est l'entendre.

SOTTINOT.

Oh! pour cela, je compte fort sur mon esprit; il me vient de tems en tems de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTE.

Je ne m'étois pas encore apperçue de cela. S O T T I N O T

C'est que tu-es encore trop jeune pour t'y consinoître; mais ordinairement je ne dis pas un mot; que ceux à qui je parle ne me rient au nez.

DORINETTE.

Vous réjouirez donc bien Isabelle?
SOTTINOT.

Je l'espere. Mais je vais trouver Madame Vertugadin, qui m'attend. Adieu; tu auras bientôt de mes nouvelles...



SCENE V.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE.

O us avons tout entendu. Quel peut être son dessein?

DORINETTE.

Je ne fais.

MERLIN.

Je pense le deviner; & je le préviendrai sur ma parole. Nous avons aussi une Marchande de Paniers dans notre manche, Madame Fricfrac; je vais lui donner les ordres nécessaires pour ce que je projette.

DO NETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre premiere idée; & revenez ici, quand ma Maîtresse sera de retour: faites-en bien le passionné; j'avertirai Isabelle de prendre pour elle toutes les protestations d'amour que vous serez à sa tante.

MERLIN.

Laisse-nous faire, je seconderai Monsieur. Maisje vais auparavant trouver Madame Fricfrac.

SCENE VI.

DORINETTE, seule.

L me paroît que c'est un assez bon métier que celui d'intrigante; je ne m'étonne pas si tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

SCENE VII.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE, à part.

As voici le valet du Fermier de notre Terre de Préfané, que Madame a fait venir pour garder sa maison. (Haut.) Ah! c'est vous Guillaume.

GUILLAUME.

Oui. Madame m'a mandé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je viens favoir pourquoi elle me chasse.

DORINETTE.

Ah! que vous êtes sot, Maître Guillaume! Quand

Madame parle de vous mettre à la porte, c'est qu'elle veut vous faire son Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

'Auras-tu bien affez d'esprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Affez d'esprit pour être Portier? morgué! j'en az seulement plus qu'il n'en faut pour être Suisse.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre chose; c'est qu'avec Madame, depuis un tems, il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment! est-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire?

DORINETTE ...

Ah! que nenni.

GUILLAUME.

Morgué! les femmes de Paris sont bien changeantes; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quasiment rien reconnu; je ne parle pas des visages, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut; mais, morgué! celles qui étoient blondes, sont devenues brunes; celles qui avoient de grands cheveux, n'ont plus que des têtes de barbet; celles qui avoient des clochers sur leurs têtes, sont racourcies d'un pied & demi; & celles qui étoient menues comme des suseaux, sont à préfent grosses comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu? il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est encore que ces petits coquesuchons de toutes les couleurs, qu'elles mettent sur leurs têtes & qui sont paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce sont des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela est drôle. Mais revenons à notre affaire. Qu'est-ce que c'est que ce langage dont vous me parlez?

DORINETTE.

C'est du françois; mais c'est qu'il se parle d'une maniere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué! expliquez-vous.

DORINETTE.

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela. Sais-tu ce que c'est qu'une premiere, une seconde & une trosseme personne?

GUILLAUME.

Parguenne! j'entends cela, comme un & deux font trois.

DORINETTE.

La premiere personne c'est moi, la seconde c'est toi, la troisseme c'est un autre.

GUILLAUME.

Et qu'est-il cet autre?

DORINETTE.

Pierre, ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah! j'entends; Pierre ou Jacques, vous & moi, cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'est qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos?

DORINETTE.

Ce n'est pas cela. Il faut leur parler comme s'ils n'y étoient pas: je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle....

GUILLAUME.

'Ah! j'entends; je ferai comme si je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non! butord: tu viendras, & tu ne lui diras pas; que voulez-vous, Madame? mais: que veut Madame?

GUILLAUME.

Ce sera donc à vous que je demanderai cela?

DORINETTE.

Hé non! à elle-même.

GUILLAUME.

Je lui demanderai à elle-même, que veut Madame? hé! morgué, il n'y a pas de raison à cela.

DORINETTE.

C'est le langage d'à présent, à ce que dit Madame; on a beau lui représenter que cette maniere de parler ne regarde que les personnes du premier rang, elle veut que l'on s'en serve à son égard, & sur-tout ses gens.

GUILLAUME.

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE,

Tu comprends donc blen ce que je te veux dire?
GUILLAUME.

Oh! qu'ouï. Madame veut-elle ceci? Madame veut-elle cela? Que veut Madame?

DORINETTE.

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entenda son Carrosse; éloigne-toi; je te présenterai quand il en sera tems.



SCENE VIII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, FRISEMOUCHE, LA FAMINE portant la queue de Madame de Préfané.

Madame DE PRÉFANÉ.

E N vérité, cela est bien cruel, qu'il faille qu'une personne comme moi s'en revienne à pied, ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'est-il donc arrivé à Madame ?

Madame DE PRÉFANÉ.

J'étois allée, comme tu sais, lever des étoffes pour habiller mon monde.

DORINETTE.

Oui, chez les Marchands Privilégiés suivans la Cour.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai jamai été si hou pillée; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre. Nous avons ce qu'il faut à Madame. Madame n'a-t-elle besoin de rien du nôtre. Ah! les incommodes gens avec leurs civilités ridicules!

DORINETTE.

Hé bien? Madame a-t-elle fait emplette à la fin? Madame DE PRÉFANÉ.

Oh! pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroissent pas seulement avoir été retournés.

DORINETTE.

Et de quoi se plaint donc Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

Quand je suis allée pour retrouver mon Carrosse où je l'avois laissé, il n'y étoit plus, & je suis revenue à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela est chagrinant.

SCENE IX.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE; PIQUER OSSE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien! Piquerosse, où éticz-vous donc fourré? Est-ce que mes chevaux ont pris le morsaux-dents?

PIQUEROSSE.

Hélas! les pauvres chevaux de Madame sont

trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus fouvent qu'à se coucher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas resté où je vous avois placé?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien aussi; mais quatre Messieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! prendre mon équipage pour un Fiacre! n'en pouvoient-ils pas bien voir la différence?

PIQUEROSSE.

La différence!

DORINETTE.

Sans doute; le Carrosse de Madame n'a point de Numero.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils auront bien fatigué mes chevaux?

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce sont les chevaux de Madame qui les ont satigués, & de telle sorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied, malgré la pluie; ils sont descendus du Carrosse en jurant & pestant, & donnant cent sois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je suis au désespoir de cette aventure. Mais que faites-vous donc-là, vous autres?

(Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans sa queue, & s'en essuient la bouche.)

FRISEMOUCHE.

Nous dinons, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! vous dînez! En vérité je vous le confeille, de faire servir ma queue de nappe!

LAFAMINE.

Il est plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins - là ne sauroient comprendre que, quand on ne dîne point, on en soupe mieux.

Madame DE PRÉFANÉ.

Oh! je vois bien qu'il faudra que je fasse bientôt maison neuve. Cocher, alsez donner du son & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraschit.

PIQUEROSSE, en s'en allant. Oui, car ils font diablement échauffés.



SCENE X.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

RISEMOUCHE, allez au plus vîte chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en apporte de toutes façons, & sur-tout de la derniere mode. Et vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'antichambre.

SCENE XI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE.

Madame DEPRÉFANÉ.

O UE veut-on?
DORINETTE.

C'est le Portier que Madame a fait venir de sa Terre.

Madame DEPRÉFANÉ.

Hé bien! Maître Guillaume, aurez-vous affez d'intelligence d'intelligence pour garder ma porte, pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir & ceux à qui il faudra la fermer?

GUILLAUME.

Oui, la porte de Madame peut s'affurer qu'elle fera toujours ouverte ou fermée, selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc! où Guillaume a-t-il appris en fi peu de tems le langage de la Cour?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons. Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous recommande, au moins, de ne laisser jamais entrer qui que ce soit, sans me venir demander 'auparavant: Madame est-elle visible? & de ne laisfer sortir personne, sans ma permission, sur-tout ma Niece; je vous la consigne, entendez-vous?

GUILLAUME.

La confignation de Madame est toute entendue par la seconde personne de Monsieur Guillaume; cela vaut fait.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allez donc prendre votre poste, & commencer à exercer votre charge.



SCENE XII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

T vous, Dorinette, allez ouvrir à Isabelle, & dites-lui qu'elle se rende ici.

SCENE XIII.

Madame DE PRÉFANÉ, seule.

M ALGRÉ ma précaution, je crains fort que quelque godelureau ne trouve l'occasion de lui parler en particulier, & ne lui fasse-ouvrir les yeux sur les grands biens dont elle est héritiere, & dont j'ai joui jusqu'à présent.



SCENE XIV.

CONTRACTOR OF A TRACTOR OF A PROPERTY OF A P

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

É bien! Madame, avez-vous réfolu de me tenir longtems dans l'état où je fuis?

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc! dans quel état? que vous manque-t-il? N'êtes-vous pas logée, nourrie & vêtue comme moi-même? & y a-t-il mode nouvelle dont je ne vous fasse aussi-tôt part?

ISABELLE.

Hé! que m'importe d'être habillée à la mode, si personne ne le voit?

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous vous plaisezà vous-même; n'est-ce pas assez?

Non, Madame: je vous avoue que je voudrois bien plaire à quelqu'autre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! vous me plaisez à moi.

ISABELLE.

Oh! je suis bien sûre que non: si je vous plaisois, vous ne chercheriez qu'à me plaire de même.

Gii

SCENE XV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

On demande à voir Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qui?

GUILLAUME.

Un Laquais, qui vient de la part de son Maître. Madame DE PRÉFANÉ.

Et quel est son Maître?

GUILLAUME.

Il dit que c'est un beau Cavalier, dont le cœur est embarrassé de la beauté des attraits des yeux de Madame; je ne sais, morgué! comme il m'a fagoté tout cela,

Madame DE PRÉFANÉ. Faites entrer.



SCENE XVI.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE: DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

Est apparemment ce jeune homme qui me fit l'autre jour tant de mines à l'Opéra.

SCENE XVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE; DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

PPROCHEZ, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel!

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Ah! Madame, laissez-moi respirer; vos appas m'étoussent. Je ne m'étonne pas s'ils font extrava-

Giii

guer mon Maître, puisque moi, chétif mortel, l't premier aspect, ils m'ont pensé faire évanouir.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment, mon ami! tu me trouves donc! ton gout?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, si ma raison me laissoit aller la bride sur le cou, je crois, Dieu me le pardonne, que je serois capable de vous manquer de respect, & de vous saire une déclaration amourense. Cela mériteroit cent coups d'étrivieres, je le sais; mais j'aimerois mieux les soussirir que de me taire.

Madame DE PRÉFANÉ.

J'admire comment l'Amour étend son empire jusques sur la moindre créature. Et quel est ton Maître, mon ami?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE, à part.

Valere! Qu'entends-je?

MERLIN.

C'est le plus joli homme de France; & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et d'où lui est venu cet amour pour moi?

MERLIN.

Pour vous avoir vue une seule fois, Madame.

Vous vous promeniez aux Tuileries, où tout le monde s'assembloit autour de vous pour vous admirer; il traversa la foule, & fut curieux d'admirer comme les autres: mais, hélas! il fut bien payé de sa curiosité. Depuis ce moment, votre nom est tellement gravé dans son cœur, qu'il est devenu le refrain de tout ce qu'il dit; il place partout sa charmante Madame de Préfané, il la compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané; ces tableaux ont le coloris de Madame de Préfané; si Madame de Préfané étoit là; si Madame de Préfané étoit ici; hé! Palesrenier, donne dé l'avoine à Madame de Préfané; dis-je, à mes chevaux.

DORINETTE.

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur

Madame DE PRÉFANÉ. Elles marquent un cœur vraiment épris-



SCENE XVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Madame DE PRÉFANÉ.
Valere? qu'il entre.

SCENE XIX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE; DORINETTE, MERLIN,

Madame DE PRÉFANÉ.

T vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité.

(Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en consusson.)

MERLIN, l'arrêtant.

Eh! doucement, Madame; ayez pitié de mon Maître: n'augmentez pas tant vos attraits. Surtout, ôtez cette grande mouche assassine qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE XX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN.

ISABELLE, bas.

A H!quevois-je, Dorinette? c'est le même dont je t'ai si souvent parlé.

DORINETTE, bas d Isabelle.

N'en témoignez rien; prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témérité à moi, Madame, pour vous avoir vue une seule fois, d'oser vous aimer! Je fais plus, je me présente devant vous pour vous en faire l'aveu: mais, Madame, pardonnez cette hardiesse à l'excès de mon amour; il m'étoit impossible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont réduit.

Madame DE PRÉFANÉ.

Une pareille déclaration ne m'est pas nouvelle; & c'est assez le style ordinaire de ceux que mes regards ont une sois blessés.

VALERE.

Ah! je me suis attendu aussi à avoir bien des-

Gv

rivaux à combattre, & bien des difficultés à sur-

Madame DE PRÉFANÉ.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi! je pourrois espérer de posséder un jour une aussi charmante personne? Merlin, que dis-tu de ses yeux?

MERLIN.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas; ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint?

MERLIN.

C'est une peinture.

VALERE.

Ne trouves-tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre?...

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec votre lustre? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable personne?

Madame DE PRÉFANÉ, soupirant. Hélas!

ISABELLE.

Je crois, Monfieur, que ma Tante est fort senfible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une personne de votre mérite...

Madame DE PRÉFANÉ.

De quoi vous mêlez-vous? Je vous trouve fort plaisante de venir ici interrompre mes soupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaisir d'expliquer à Monsieur vos sentimens.

Madame DE PRÉFANÉ

Et qui vous les a dits?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même: & si Monsseur m'aimoit....

Madame DE PRÉFANÉ.

Taisez-vous.

MERLIN.

Madame a raison; & ce n'est pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Passèz de ce côté, & laissez-les seuls; les amans aiment le tête-à-tête.

VALERE

Non, non; je suis bien-aise que tout le monder foit témein de mes transports amoureux.

Madame DE PRÉFANÉ.

Mais il me semble que vous regardez ma Niece avec bien de l'attention; vous me dites les choses du monde les plus passionnées, & à peine vos regards tombent-ils sur moi.

MERLIN.

Ce sont ces distractions ordinaires, dont je vous parlois toute-à-Pheure, & dont votre présence de-vroit pourtant le guérir.

Madame DE PRÉFANÉ.

L'absence de ma Niece l'en guérira mieuxi (à Isabelle.) Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh! pour le coup, Madame, c'est ce que Monfieur ne soussirira pas; il vaut mieux qu'il remette sa visite à une autre sois, que de déranger rien ici. (Bas, à Valere.) Croyez-moi, sortons.

Madame DE PRÉFANÉ, à Isabelle.

Hé bien! voulez-vous rentrer dans votre chambre?

MERLIN.

Non, Madame; mon Maître fait trop bien vivre. (Bas à Valere.) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons, puisqu'il le faut; une autrefois je prendrai mieux mon tems.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah! Valere, que faites vous? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame, il sortira : vos yeux ont assez versé de poison dans son cœur pour aujourd'hui; pour peu que la dose sût augmentée, il en creveroit & moi aussi. Adieu, Madame.



SCENE XXI.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE; DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

A H! impertinente! c'est vous qui êtes cause du fon éloignement.

ISABELLE.

u Moi, Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous trouve bien hardie d'oser lever les yeux fur mes conquêtes. Oh! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obstinez-vous tant à vouloir que je sois Religieuse, lorsque vous êtes dans le dessein de vous marier pour la seconde sois?

Madame DE PRÉFANÉ.

C'est que je veux congédier le nombre des soupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'est-là votre intention, Madame, un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi. Madame DE PRÉFANÉ.
Vous êtes aujourd'hui bien raisonneuse.
DORINETTE.
C'est ce qu'il me semble.

SCENE XXII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

O N demande si la vue de Madame est visible. Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins! tu veux dire de Paniers?

GUILLAUME.

Eh! paniers & mannequins, n'est-ce pas la même

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.

ちろうで

SCENE XXIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE; DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN cachés fous des paniers.

Madame DE PRÉFANÉ.

A H! ah! que vois-je? Ce n'est pas-là ma Marchande ordinaire.

Madame FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame; mais j'esperaque, quand mes Pauiers auront eu une sois l'avantage de vous servir, vous ne voudrez pas en user d'autres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui vous a envoyée ici?

Madame FRICFRAC.

Une Comtesse de vos amies, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

La Comtesse de Pincemaille apparemment? Ah! c'est une connoisseuse en Paniers; je lui suis bien obligée. Comment vous appellez-vous?

Madame FRICFRAC. La Veuve Fricfrac, Madame. Madame DE PRÉFANÉ.

Je mesers ordinairement de Madame Vertugadin; mais, si vos Paniers me plaisent mieux que les siens, je vous préférerai à elle.

Madame FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame? la Vertugadin se fournit chez moi: je suis la bonne faiseuse, au moins; vous les aurez de la premiere main.

Madame DE PRÉFANÉ.

Voyons-les.

Madame FRICFRAC.

En voilà trois de la derniere mode, & à bonmarché; dix francs la piece.

Madame DE PRÉFANÉ.

Dix francs la piece? je les prends tous trois. Passez dans mon cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorinette, venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Madame FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveille fous l'habit que vous avez.

Madame DE PRÉFANÉ.

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, voyez de ces deux celui qui vous irale mieux: je ne veux rien acheter, que je ne vous en fasse part, comme vous voyez.

SCENE XXIV.

ISABELLE, VALERE ET MERLIN • cachés fous des Paniers.

ISABELLE.

A H!malheureuse Isabelle, où te vois-turéduite? Est-il possible que Valere ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'esclavage où je suis? Mais essayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante.

(Valere fort d'un des Paniers.)
ISABELLE.

Ah Ciel!

VALERE.

Ne craignez rien, charmante Isabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre; je viens vous enlever de votre prison.

ISABELLE.

Ah! laissez-moi revenir de ma frayeur, avant que de yous parler.

VALERE.

Pourrez-vous confentir, Madame, que je vous délivre de la tyrannie où l'on vous fait languir depuis si long-tems?

ISABELLE.

Ah! ne faites point d'éclat dans cette maison.

VALERE.

Ce n'est pas mon dessein; & je ne veux vous en faire sortir que par stratagême, pourvu que vous y consentiez.

ISABELLE.

A quoi ne consentirois-je pas, pour m'ærracher à la cruelle persécution de ma Tante? Mais la voici, cachez-vous au plus vîte.

(Valere rentre sous le Panier.)

SCENE XXV.

Madame DE PRÉFANÉ avec un panier du dernier ridicule, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN cachés fous des Paniers.

Madame DE PRÉFANÉ. Ébien! ma Niece, comment me trouvez-vous?

ISABELLE.

Madame, je ne sais pas les modes.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ce Panier me doit aller à merveille. Avez-vous

ISABELLE.

Non pas encore, Madame; mais je crois que celui-ci (montrant le Panier où est Valere.) me conviendroit affez: il y aura pourtant quelque petite cérémonie à y faire auparavant.

Madame FRICFRAC.

Oh! je comprends aifément ce qu'il y manque; & j'aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXVI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANE; ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN cachés sous des paniers.

GUILLAUME.

ORGUÉ! je crois qu'il pleut ici des Paniers; voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah! tout est perdu.

Madame DE PRÉFANÉ.

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

まどくれま

SCENE XXVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN cachés fous des paniers.

DORINETTE.

SI Madame m'en vouloit croire, elle la renverroit pour être venue trop-tard.

Madame DE PRÉFANÉ.

La vue ne nous en coûtera rien.

SCENE XXVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, Madame VERTUGADIN; VALERE, MERLIN ET SOTTINOT cachés fous des paniers.

Madame VERTUGADIN.

Omment donc, Madame! j'apprends en arri-

Madame DE PRÉFANÉ.

J'en suis fâchée, Madame Vertugadin; mais; après tout, vous êtes trop chere.

Madame VERTUGADIN.

La bonne marchandise ne se peut trop vendre, Madame. Est-ce-là un des Paniers de Madame Friesrac?

Madame FRICFRAC.

Oui; qu'en voulez-vous dire? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame?

Madame VERTUGADIN.

Oui ; Madame a de l'air d'une porteuse d'eau; j'en prends la compagnie à témoin.

DORINETTE.

Elle a plutôt de l'air d'une Dame Gigogne; mais c'est la grande mode à présent.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et toi, Guillaume, qu'en dis-tu?

GUILLAUME.

Hé! mais je trouve cela fort bien, excepté que Madame ressemble comme celà à un pain-de-sucre.

Madame VERTUGADIN.

Madame, essayez un des miens, je vous prie.

Madame DE PRÉFANÉ.

Où sont-ils?

Madame VERTUGADIN.

Les voilà rangés sur la droite: regardez; d'un seul coup-d'œil vous en voyez la disférence.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils me paroissent assez galamment faits; mais vous ne savez pas que Madame me donne les siens à dix francs piece.

Madame VERTUGADIN.

Ah! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix; je suis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien! accommodez-vous.

Madame FRICFRAC.

Tandis que Madame va essayer ceux de Madame Vertugadin, passez dans cette autre chambre, je vais vous essayer les miens.

(Madame Fricfrac fort avec Ifabelle, & emporte le Panier où est Valere, & un autre où il n'y a rien.)



SCENE XXIX.

SOTTINOT, MERLIN, chacun fous un panier.

SOTTINOT, sortant la tête de son Panier.

O UELLE fantaisse à Isabelle de choisir plutôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertugadin! Je crains bien de m'être embarqué ici mal-à-propos.

MERLIN, fortant la tête de son Panier.

Bon soir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

Ah! que vois-je? je suis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monsieur le manne-quin, d'aller sur nos brisées!

SOTTINOT.

Comment donc! sur vos brisées! C'est moi qui ai trouvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur l'Avocat, vous êtes pris pour dupe; & dans ce moment, Valere, mon Maître, enleve Isabelle.

SOTTINOT.

Hé! morbleu, cela ne sera pas; & j'aime mieux que tout soit découvert, que de souffrir qu'on m'en-leve ma Maitresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est déja faite.

SOTTINOT.

Ah! traître, il faut que je m'en venge sur toi.

MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat; avec moi vous perdrez votre cause.

(Ils se battent.)

SOTTINOT.

Ah! morbleu, mon rabat est déchiré.



SCENE XXX.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE. Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

Iséricorde! qu'est-ce que c'est que tout ceci? DORINETTE.

Ce sont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Madame DE PRÉLANÉ. Au secours, au secours! Guillaume, Guillaume!



SCENE XXXI.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame V E R T U G A D I N, GUILLAUME, SOTTINOT, M E R L I N.

GUILLAUME.

Omment, morgué! voilà deux Paniers qui se battent ici, tandis que les deux autres de là-bas se caressent, & s'en vont gais comme des pin-sons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Que veux-tu dire?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plutôt été hors de la porte, qu'ils se sont mis à courir comme tous les diables; ils sont montés dans un Carrosse qui les attendoit; & puis, souette, Cocher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah! malheureux! ce sera ma Niece qu'on aura enlevée; ne te l'avois-je pas consignée?

GUILLAUME.

Oui; mais vous ne m'aviez pas configné des paniers.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allons, un Commissaire. (Guillaume sort.)

SCENE XXXII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE. Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

MERLIN.

E vous alarmez point, Madame: Valere, mon Maître, est un galant homme, il en usera bien avec vous, & vous laissera jouir en paix des biens d'Isabelle.

SOTTINOT.

'Madame, si vous voulez, j'entreprendrai cette affaire, & la pourluivrai en mon nom.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai que faire de vos poursuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même desfein. Je vois que mon plus court est de gagner l'amitié de ce Valere; j'aime mieux lui donner ma Niece que de plaider.

DORINETTE.

Ma foi, Madame ne sauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monsieur l'Avocat, vous voilà fot comme un panier. Cela est vrai. SOTTINOT.

SCENE XXXIII & derniere.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,

GUILLAUME.

OILA des Menétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plutôt. La Musique pourra seule dissiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je suis encore toute étourdie.

(On entend un affemblage d'instrumens concertés ridiculement.)



DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES

CHANTENT ENSEMBLE.

L faut qu'à la mode Chacun s'accommode; Le fou l'introduit, Le fage la fuit.

I. MARCHANDE,

Le Vertugadin, ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à présent sans scrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode Chacun s'accommode; Le fou l'introduit, Le fage la fuit.

II. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentîtes les traits,
Vous pourrez déformais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

Hiij

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.

I. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la fatyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.
Il faut qu'à la mode, &c.



VAUDEVILLE.

Nº. II.

E ne ferai point d'autre Amant, Que Tircis n'ait d'autre Maitresse; Mais je suivrai son changement, S'il trahit jamais ma tendresse. Qu'il en aime deux à la fois, Je ne serai pas incommode; Pour un amant j'en prendrai trois; Il faut suivre la mode.

Iris, coëffée en chien barbet, Cessera bientôt de me plaire; Quand elle met son Bagnolet, Elle ressemble à sa grand'mere. Lorsqu'en Amant sensé je veux Blamer cette étrange methode, Elle répond, faisant des nœuds.

Depuis un tems le Magistrat Met, d'une galante maniere, En pretintaille son rabat, Son castor à la cavaliere. Nos Juges, jusques aux barbons, Ne veulent point sentir le Code; Et nous disent, pour leurs raisons: Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte, au teint use, A fait récrépir son visage; A l'ombre d'un tignon srisé, Elle croit nous cacher son à ge. Cette foile, avec son Panier, A l'air du Colosse de Rhode; Et dit, pour se justisser:

Autrefois, de ses blonds cheveux Céitmene faitoit parure; Mais, à présent, elle est bien mieux, Ayant mis bas sa chevelure. De cent mille brimborions Sa tête aujourd'hui s'accommode; Peut-on se passer de pompons? Il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant, me voilà Portier; Si de même toujours j'avance, Je serai bientôt Financier; Morgué, que je ferai bombance! Au fond d'un biau Carrosse assis, Je serai comme une Pagode; J'oublierai mes meilleurs amis: Il faut suivre la mode.

Un Procureur, notre voisin,
Jaloux de sa femme à la rage,
Se voyoit sans bois & sans vin,
Et tout manquoit dans son ménage.
A la sin, réduit aux abois,
Il s'est rendu mari commode;
Il a du vin, il a du bois;
Il faut suivre la mode.



SECONDE ENTRÉE. THALIE, Mademoifelle PREVOST.

TROISIEME ENTRÉE.

Des Petits-Maistres & des Clercs de Procureurs sifflent Thalie & la contraignent d'abandonner la Scene.



QUATRIEME ENTRÉE.

Les Siffieurs se réjouissent d'avoir troublé le Spechacle.

PETITS-MAISTRES, Les Sieurs Marcel, Laval & Dupré.

CLERCS DE PROCUREURS,

Les Sieurs Dumoulin l'ainé, Mion, Dumirait.

CINQUIEME ENTRÉE.

Les Siffleurs sont chasses par les Saillies Heureuses & les Folies Agréables, qui ramenent Thalie sur la Scene.

FOLIES AGRÉABLES,

M esdemoiselles Duval, de Rey, la Ferriere, de Lastre, Tibert & Roland.



QUATRIEME PARTIE.

The base of the same of the sa

LA SOIRÉE.

LA MUSE ITALIENNE,

Le Sieur THEVENART.

JE vous amene ici la Troupe Italienne;
Elle veut, à fon tour,
Paroître fur la Scene
Dans ce charmant féjour.
Muse Françoise, sans ombrage,
Soustirez-moi, dans ce jour,
Parler votre langage;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuser une si belle Cour.
On aime en tout le changement.
Aux chagrins le mêlange
Apporte du soulagement:
Et le plaisir devient tourment
A qui jamais n'en change.

Les Comédiens Italiens représentent une petite Comédie Françoise, qui a pour titre: Les Brouilleries ou le Rendez-vous Nocturne, dont l'action commence à l'entrée de la nuit. LES

BROUILLERIES

O U

LE RENDEZ-VOUS

NOCTURNE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Oncle de Lélio.

LÉLIO, Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.

COURTAUDIN, Pere de Silvia.

SILVIA, Fille de Courtaudin.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

SCAPIN, autre Valet de Lélio.

TRIVELIN, Valet de Pantalon.

JASMIN, Laquais de Courtaudin.





LES

BROUILLERIES,

OU

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

E viens d'entendre sonner six heures, & l'on ne voit déja plus goutte. Pantalon, notre Maître, sera bientôt ici pour conclure le mariage de son Neveu Lélio avec Silvia, sille de Monsseur Courtaudin le Gressier: si ce mariage se fait, le maraud de Scapin, qui a conduit cette intrigue, va épouser en même tems Spinette que nous aimons, & nous

allons la perdre pour jamais : il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réuffira le mieux de nous deux: travaillons, chacun de notre côté, à rompre le mariage de Lélio, pour rompre celui de Scapin; &, quand nous ne ferons plus que nous deux à disputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprends déja de brouiller Pantalor, & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lélio & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réussir.

SCENE II.

TRIVELIN, seul.

V Orci déja Pantalon; commençons.



SCENE III.

PANTALON, TRIVELIN; UN LAQUAIS, portant un flambeau.

PANTALON.

É bien! Trivelin, as-tu vu Monsieur Courtaudin >

TRIVELIN.

Non, Monsieur.

PANTALON.

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma venue?

TRIVELIN.

Non; & je vous attends ici, pour vous préparer à votre sortie.

PANTALON.

Oue veux-tu dire?

TRIVELIN.

Que Monsieur Courtaudin veut vous duper, & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON.

Comment donc! & tous ses parens dont il a hérité depuis peu?

TRIVELIN.

Tous ses parens sont morts fort gueux.

PANTALON.

Cela n'est pas croyable. Par exemple, ce Pro-cureur?

TRIVELIN.

Il étoit honnête-homme.

PANTALON.

Ce Médecin?

TRIVELIN.

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il guérissoit.

PANTALON.

TRIVELIN.

Il ne fignoit jamais que son nom.

PANTALON.

Ce gros Commis?

TRIVELIN.

Il se contentoit de ses appointemens.

PANTALON.

L'Intendant de ce jeune Seigneur? TRIVELIN.

Son Maître a encore de quoi vivre.

PANTALON.

Et ce Marchand?

TRIVELIN.

Il est mort sans faire banqueroute.

PANTALON.

Allons, je n'en veux pas savoir davantage; & je vais désendre à mon Neveu de jamais remettre le pied dans cette maison.

SCENE IV.

TRIVELIN, seul.

ELA ne commence pas mal; continuons.

SCENE V.

TRIVELIN, SPINETTE un

flambea i à la main qu'elle met sur Son guéridon.

TRIVELIN. bas.

On : voici Spinette, qui donne tout-à-propos dans mes filets. (haut.) Bon soir, belle étoile chevelue qui me guide sans cesse.

SPINETTE.

Bon soir, bon soir. Où est Pantalon? Que dit Lélio ? Que fait Scapin ?

TRIVELIN.

Toujours Scapin, cruelle!ah! si mon amour.....

SPINETTE.

Oh! ne viens point m'étourdir de ton amour, je ne tuis pas déja de trop bonne humeur.

TRIVELIN Soupire.

Ouf.

SPINETTE.

Quoi! tu soupires encore? je vais te planter là.

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à présent; c'est celui de Lélio.

SPINETTE.

Comment?

TRIVELIN.

Pantalon, son Oncle, ne veut plus qu'il épouse Silvia; & il vient de lui défendre de jamais mettre le pied ici.

SPINETTE.

Et pourquoi?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réflexion que tout le monde se moqueroit de lui, s'il fouffroit que son Neveu époulât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peste soit du vieux sou! Voilà une réflexion bien impertinente.

TRIVELIN.

Quoi qu'il en foit, Lélio ne verra plus Silvia; &, par conféquent, Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

Ah! Silvia en mourra de déplaisir.

TRIVELIN.

Et je crois Lélio déja mort.

SPINETTE.

Pour moi, j'en ai le cœur si serré, qu'à peine puis-je respirer.

TRIVELIN.

Et moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah! je n'en puis plus.

TRIVELIN.

Allons, courage, ma chere Spinette; tâche de t'évanouir, cela te foulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant, qui s'attendoit à se voir unie à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à présent!

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maitresse si chérie! Hier encore, si tu t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit si tendrement.

(Il baise les mains de Spinette.)
SPINETTE.

Hélas !

TRIVELIN, se jettant à ses genoux.

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE, s'attendrissant.

Ah! cela me fend le cœur.

TRIVELIN, se relevant.

Puis se relevant avec transport, & marquant

dans son gesté plus d'amour que de retenue, il ne se connoissoit plus, & sa témérité....

(Il veut l'embrasser.)
SPINETTE.

Lui attira un soufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon histoire.

SPINETTE.

Mets-le en apostille.

TRIVELIN.

Ah! cruelle!

SCENE VI.

M. COURTAUDIN, SILVIA; SPINETTE, TRIVELIN.

JASMIN avec un flambeau à la main, qu'il me, sur une table ou sur un guéridon.

SPINETTE.

Ais-toi, & apprends à mon Maître toutes ces belles nouvelles.

M. COURTAUDIN.

Ah! te voità, Trivelin? Hé bien! le bon-homme Pantalon fe réndra-t-il ici pour fouper, comme il me l'a promis?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur Courtaudin, depuis un moment le bon-homme Pantalon est devenu le plus méchant diable qu'on puisse trouver parmi tous les bons-hommes.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de sentiment, sur les réslexions qu'il a faites que son Neveu seroit déshonoré d'épouser la fille d'un Gressier.

M. COURTAUDIN.

Comment, morbleu! je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN rit.

Ah, ah, ah. Un Greffier l'épéc à la main!
M. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire, mon ami; favez-vous que je suis au poil & à la plume? Mépriser un Gressier! Je suis dans une telle colere, que je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere, ne vous fâchez point; Lélio ne peut pas mais de l'extravagance de son Oncle.

M. COURTAUDIN.

Je me moque de cela; & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un ni de l'autre, que pour m'en venger. Je vais, de ce pas, contremander la Fête & le Bal que j'avois fait préparer pour ce soir, & renvoyer le Notaire.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE; TRIVELIN.

SILVIA.

A H! mon cher Trivelin, cours, je te prie, dire à Lélio que, pour tant de difficultés, il ne se rebute pas; qu'il soit toujours sûr de mon cœur; & que, bien loin d'obéir à son Oncle, il vienne toutà-l'heure me parler; entends-tu?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle. (d part.) Allons bien plutôt instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici jouer son rôle à son tour.



SCENE VIII.

DESCRIPTION OF THE PROPERTY OF THE PERSON OF

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

A H! je suis au désespoir! SPINETTE.

Je ne suis pas moins désespérée que vous ; car, si vous n'épousez point Lélio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems!

SPINETTE.

Oh! il faut absolument que le Diable s'en mêle. SILVIA.

Mais crois-tu que Lélio obéisse tranquilement à

SPINETTE.

Hélas! que fait-on? Il a tant de ménagemens à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi! je ne le reverrois plus ? SPINETTE.

J'en tremble.



SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SPINETTE.

Ars nous allons savoir à quoi nous en tenir; voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SILVIA.

Hé bien, Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lélio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien?

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entends-je?

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de fon Oncle, pour vos beaux yeux; qu'il trouveroit affez d'autres femmes, fans vous; & que vous n'aviez qu'à prendre votre parti, comme il alloit prendre le fien.

SILVIA.

O Ciel! est-11 possible?

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela?

ARLEQUIN.

Ah! vraiment c'est bien pis. Non content d'approuver son Maître: va, Arlèquin, m'a-t-il dit; je t'abandonne cette guenon de Spinette, fais-cu comme des choux de ton jardin; je te céde tous les droits que j'avois sur elle.

SPINETTE.

Ah! le double chien! allons, Madame, soutenons l'honneur de notre sexe, & méprisons qui nous méprise. Je ne songe déja plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'est bien dit cela.

SILVIA.

Ah! Spinette, il me faudra plus de tems pour oublier Lélio. Rentrons dans ma chambre, que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant si chéri.



SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, riant.

A H, ah, ah. Tout cela est drôle. Ma foi, c'est un plaisir de mentir, quand on a affaire à des personnes aussi crédules.

SCENE XI.

LÉLIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, bas à Arlequin.

M A 1 s voici Lélio; je te laisse avec lui: emploie tout pour l'empêcher de se justisser sur ce que nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle, tout est perdu.

ARLEQUIN, bas.

Laisse-moi faire.



SCENE XII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, à part.

M On Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia; mais cette défense m'a donné des aîles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah! ah! c'est vous, Monsseur: que venez-vous donc chercher dans cette maison?

LÉLIO.

J'y viens affurer Silvia que, malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raison qu'il avoit de vous défendre de la voir?

LÉLIO.

Non; il ne m'a point voulu donner d'explication là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'il a découvert que Silvia avoit un autre 'Amant.

LÉLIO.

Bon! quel conte! Je devois l'épouser ce soir.

ARLEQUIN.

Il n'importe; moi qui vous parle, j'ai vu.

Liij

LÉLIO.

Et qu'as-tu vû?

ARLEQUIN, lui montrant la porte de la chambre de Silvia.

Ce que je vois encore; une espece de Petit-Maître dont ett-elle amoureuse à la folie; ne le voyez-vous pas ?

LÉLIO.

Où?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de sa chambre. L É L I O.

Moi? non, je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berlue. Il y a un quart-d'heure qu'il fait le pied de grue, en attendant que le pere rentre dans son cabinet.

LÉLIO.

Parbleu! je ne vois rien; & je ne saurois croire ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la chambre pour l'obliger à se retirer.



SCENE XIII.

LÉLIO, seul.

JE ne puis croire ce qu'il vient de me dire.

SCENE XIV. ARLEQUIN, LÉLIO.

(Arlequin paroît, vêtu en Petit-Maître d'un côté, & en Arlequin de l'autre; de sorte que Leli ne levrit que du côté où il paroît en Petit-Maître; il traverse ainsi le Théâtre.)

L. É. L. L. O.

M A18 que vois-je? Il n'est que trop vrai,



SCENE XV.

LÉLIO, seul.

A H! perfide Silvia! O Ciel! Qui l'auroit jamais pu croire?

SCENE XVI.

LÉLIO, ARLEQUIN revenant en Arlequin.

ARLEQUIN.

É bien, Monsseur, l'avez-vous vu?

LÉLIO.

Hélas! que trop pour mon malheur. Mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Hé! tenez; le voilà qui vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LÉLIO.

Par où donc? je ne l'ai point vu.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LÉLIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire; je vais tâcher d'attirer Silvia ici; il ne manquera pas de la suivre, & vous pour-rez contenter votre curiosité. Mais cachez-vous bien.

LÉLIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et, sur-rout, ne faites point d'éclat, en cas que quelque chose vous chagrine.

LÉLIO.

Je n'ai garde; Silvia est chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de son Pere.

SCENE XVII.

LÉLIO, seul.

On, ingrate Silvia; quelques sujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que sur moi.



SCENE XVIII.

LÉLIO, SILVIA, ARLEQUIN.

(Arlequin est au milieu du Théâtre, habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en Petit: Maître du côté de Lélio.)

LÉLIO, à part.

M Ass voici la perfide, & mon rival avec elle.

SILVIA.

Oui, voilà qui est fini: mon parti est pris, & je ne songe plus à Lélio.

LÉLIO, à part.

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'assure que je veux le hair, autant que je l'ai aimé.

LÉLIO, à part.

Je t'assure! Qu'entends-je? Elle tutoie mon rival: hélas! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voilà la bague que Lélio me donna hier; je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LÉLIO, d part.

Quoi! lui donner ma bague! ah! c'en est trop."

SILVIA.

Voilà aussi toutes ses lettres.

LÉLIO, à part

Sacrifier mes lettres à mon rival! ah! ce coup est assommant.

SILVIA.

Tu ne douteras plus, après cela, que je ne sois entierement guérie de Lélio.

LÉLIO, à part.

Il faut absolument que cet homme soit un sot, il ne lui répond rien. Mais la plupart des semmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'esprit.

SIL VIA.

Adieu, va-t'en. Si mon Pere te trouvoit ici, il pourroit soupçonner quelque chose qui ne seroit passamon honneur.



SCENE XIX.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

A H! c'en est trop; ma colere ne peut plus se contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(Lélio met l'épée à la main, & poursuit Arlequin ; le voyant toujours vêtu en Petit-Maître : Arlequin se retourne promptement, montrant à Lélio l'habit d'Arzlequin.)

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, que faites-vous? LÉLIO.

Laisse-moi.

ARLEQUIN.

Ce n'est point là ce que vous aviez promis.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi, courez après.



SCENE XX.

ARLEQUIN, seul.

Amour & la jalousse donnent bien de l'esprit ::

SCENE XXI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, à part.

M Ais voici Scapin; il faut aussi lui donner son reste.

SCAPIN.

Quel diable de tintamarre est-ce que tout ceci? Je viens de rencontrer Lélio qui court comme un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit? il fuit donc devant son ombre, cay personne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

Ah! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuir les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel est-il ?

ARLEQUIN.

Ah! c'est un joli homme; mais il n'en est pasmoins méchant.

SCAPIN

Et où est-il?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & il assomme tous ceux qui se présentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi, qui n'en veux qu'à Spinette?

ARLEOUIN.

Ah! vraiment c'est bien pis; il est encore plus jaloux de Spinette, que de Silvia; il ne veut pas qu'elle parle à personne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ses raisons?

ARLEQUIN.

Il ne parle point; il ne répond qu'à coups de bâtou.

SCAPIN.

Oh! pour moi, il fant pourtant qué je parle à Spinette; elle m'a donné un rendez-vous pour ce foir dans cette falle

ARLEQUIN.

Dans cette falle?

SCAPIN.

Dans cette salle même; & le signal pour la faire descendre, c'est que je tousserai trois sois.

ARLEQUIN, à part.

Je suis bien-aise de savoir cela... (d Scapin.)
Crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre soisS C A P I N.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh! je me moque de cela.

(Arlequin suit Scapin & passe promptement devant lui, se montrant en Petit-Maître, & le frappe : it sait plusieurs lazzis, se retournant tantôt en Petit-Maître, & tantôt en Arlequin; frappant tantôt Scapin, & tantôt saisant semblant de se mettre entre deux.)

SCAPIN.

Haie, haie!

ARLEQUIN.

Hé bien! je t'en avois averti: tu ne m'as pas voulu croire. Prends garde, le voilà qui revient à la charge. Hé! Monsieur, épargnez ce malheu-reux.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie,

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raison.

SCAPIN.

Mais, Monsieur... à l'aide, à l'aide; au secours. (Il se sauve.)

SCENE XXII.

ARLEQUIN, TRIVEL-IN un manteau sur le nez.

TRIVELIN.

ST-ce là comme tu congédies ton monde?

ARLEQUIN.

Tu vois. Mais que veux-tu faire de ce manteau?

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin; mais; puisque tu l'as si bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas besoin.

ARLEQUIN, rit.

'Ah, ah, ah. Je vais bien te faire rire.

TRIVELIN, rit.

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé! tu ne sais pas encore ce que c'est.

TRIVELIN. .

1 l n'importe; j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment ?

TRIVELIN.

C'est que j'y suis tous les jours attrapé. Mille gens viennent vous dire; je vais bien vous faire rire, & souvent ils vous sont un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh! je te tiendrai parole. Apprends que Spinette avoit donné un rendez-vous pour ce soir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien! par exemple, cela ne me fait point rire du tout. Et cu ctoit ce rendez-vous? Pour quelle heure?

ARLEQUIN.

Pour huit heures, & dans cette Salle; il devoit tousser trois fois, pour signal.

TRIVELIN,

Il n'est pas encore huit heures. Ah! qu'il me vient une bonne idée pour lui jouer d'un tour!

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN.

Quelle est-elle?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi, non plus.

TRIVELIN.

Hé bien! garde ton secret, je garderai le mien; aussi-bien, maintenant que Lélio & Scapin sont bannis de cette maison, nous devons travailler, chacun pour notre compte, auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, & je romps dès à présent la société. Adieu.

SCENE XXIII.

TRIVELIN, seul.

H! trop heureux Trivelin! un de tes rivaux a servi à te délivrer de l'autre, & tes affaires ne sauroient mieux aller. Je vais me trouver au rendezvous à la place de Scapin, & peut-être....



SCENE XXIV.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN, bas.

M Ans que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il est ? que le diable l'emporte! il me va faire manquer mon coup.

PANTALON, à part.

Je viens voi- si mon Neveu, malgré ma désense...

(haut.)

Ah! c'est toi Trivelin? que fais-tu ici?

Ah! Monfieur, vous venez bien mal-à-propos.
PANTALON.

Pourquoi?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vo is joi avec Spinette; apparemment pour renouer l'intelligence de Lélio avec Silvia, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin!

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinette ; en déguisant ma voix & passant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien! je ne suis point ici de trop, & je serai

ravi d'entendre votre conversation: j'aime les intrigues amoureuses, cela me rappelle monjeune âge.

TRIVELIN.

'Ah! Monsieur, vous allez tout gâter; vous ne pourrez vous empêcher de tousser ou de cracher.

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN, lui donnant son manteau.

Puisque vous le voulez, Monsseur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! est-ce que tu me prends ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon! il s'agit bien maintenant de cette délicatesse; personne ne vous verra, je vais éteindre la lumière.

PANTALON.

Parbleu! je joue íci un plaisant personnage!

TRIVELIN.

Nous no formmes pas loin de l'heure du rendezvous, & je me fouviens du fignal. Toussons trois sois. Hem, hem, hem.

SCENE XXV.

'ARLEQUIN en femme, TRIVELIN; PANTALON.

ARLEQUIN, à part.

J.E donte que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour attraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN, contrefaisant la voix de Spinette. Est-ce toi, mon cher Scapin?

TRIVELIN, contrefaifant la voix de Scapin. Est-ce toi, mon adorable Spinette?

ARLEQUIN.

Hélas! oui, c'est moi-même, que la pudeur & la crainte ont enrouée d'une maniere qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguise ma voix du mieux qu'il m'est possible, pour n'être point reconnu. Que dis-tu de ce maraud de Trivelin?

ARLEQUIN.

Ah! c'est un coquin à pendre.

PANTALON, riant.

Ah, ah, ah.

TRIVELIN, à part.

Ah! la masque! (Haut.) Et Arlequin, c'est un gourmand, un poltron.

ARLEQUIN.

Cela est vrai: il est pourtant assez joli homme d'ailleurs; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais est-il bien vrai que tu m'aimes tant que tu dis?

ARLEQUIN..

A la rage, à la fureur, ou le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oserois-je, ma chere Spinette, prendre un baiser sur ta beile bouche?

ARLEQUIN.

Ah! tu sais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits sont à ton service.

TRIVELIN, à part.

Ah l'effrontée! mais profitons de son erreur. (Il embrasse Arlequin.) Que Diable veut dire cela? Spinette sent le fromage!

ARLEQUIN.

C'est que j'en ai mangé. Oh! pour cela, je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur est agréable !

ARLEQUIN.

Et je bois toujours un demi-setier d'eau-de-vie; sans cela, je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN.

Je ne savois pas que Spinette bût de l'eau-de-vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN.

C'est ce frippon d'Arlequin qui m'a mise dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN

Qu'as-tu donc, mon fils? Est-ce que ton bonheur t'endort? Il fant que je te réveille par mes caresses; & que, par mille petits sousses....

TRIVELIN.

La peste! ses caresses sont diablement rudes!

ARLEQUIN.

Il faut que je morde cette oreille appétissante.

TRIVELIN.

Ah! j'ai l'oreille emportée. Ce n'est pas absolument là Spinette, suyons.

ARLEQUIN.

Non, s'il vous plaît; vous ne vous en irez pas, & l'on ne met pas ainsi l'honneur d'une sille en frais, pour se moquer d'elle.



SCENE XXVI.

M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN en femme, TRIVELIN, PANTALON, UN LAQUAIS portant de la lumiere.

TRIVELIN.

A H! j'enrage; voilà de la lumiere.

Au secours, au voleur, au suborneur.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maison ?

TRIVELI-N.

Que vois-je? c'est Arlequin!

ARLEQUIN.

Hé quoi!-c'est Trivelin!

1

M. COURTAUDIN.

Arlequin en fémme; Trivelin tout effrayé; qu'estce que cela signisse

TRIVELIN.

C'est que nous avons fait tous les deux un quipro-quo.

M.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce encore que cette figure hétéroclite que ie vois là-derriere?

TRIVELIN.

C'est mon porte-manteau.

M. COURTAUDIN.

Comment! c'est Pantalon! Vous êtes bien hardi, Monsieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers!

PANTALON.

Qui vous a dit cela?

M. COURTAUDIN.

C'est Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous méprise point, Monsieur; & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

M. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela?

PANTALON.

C'est Trivelin.



SCENE XXVII & derniere.

PANTALON, M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LÉLIO, SCAPIN, ARLEQUIN en femme, TRIVELIN.

LÉLIO.

E reviens ici , pour favoir fi mon rival Mais que vois-je ?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monsieur, de nous venir encore braver, après tous les discours méprisans que vous avez tenus de moi!

LÉLIO.

Qui vous a dit cela?

SILVIA.

C'est Trivelin.

LÉLIO.

Il est vrai qu'en apprenant que, avois un ri-

SILVIA.

Qui vous a dit cela?

LÉLIO.

C'est Arlequin.

SPINETTE, à Scapin.

Et toi, traître, comment justifieras - tu ton procédé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour?

SCAPIN.

Qui t'a dit cela?

SPINETTE.

C'est Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est Trivelin, c'est Arlequin; vous verrez que nous aurons tout fait.

LÉLIO.

Quoi! n'avez-vous pas facrifié mes lettres à mon rival?

SILVIA.

Moi! je ne les ai données qu'à Arlequin, avec votre diamant, pour vous les rendre.

LÉLIO.

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fiesfés.

TRIVELIN.

Cela est vrai; nous ne vous avons dit à tous que des faussetés.

SILVIA.

Ah! malheureux, pourquoi nous désespérer de

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épousait Spinette que nous aimons tous deux.

K ij

LÉLIO.

Marauds, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monsieur, je suis fâché.....

M. COURTAUDIN.

Monsieur, je suis au désespoir.....

SPINETTE.

Messieurs, croyez-moi, vous direz tout cela làdedans; il sussit que voilà tout d'accord. Lélio épouse Silvia, & Scapin épouse Spinette. Voyez le petit Divertissement que mon Maître a fait préparer: le Bal commencera ensuite; après quoi, nous serons médianoche.

FIN.

CONTRACTOR OF THE PROPERTY OF

DIVERTISSE MENT.

Nº. III.

D A NS l'amoureuse chaîne Il faut des rivaux envieux: Sans inquiétude & sans peine, Amans, vous seriez moins heureux.

Un bonbeur fans alarmes N'est pas le bonheur le plus doux; Il perd de ses charmes, Si d'autres n'en sont jaloux-



THE RESIDENCE OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY

ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

Nº. IV.

Ror amoureux d'une Maitresse, Qu'elle soit sidelle ou traîtresse, Je ne vois rien: Cc qu'elle fait, ce qu'elle pense, Quand je suis dans l'indissérence, Je le vois bien.

Qu'un vieux foupirant à lunettes S'amuse à me conter sornettes, Je n'entends rien: Mais qu'un jeune galant soupire, Qu'il me regarde saus rien dire, Je l'entends bien.

Des faveurs que, dans ma jeunesse, L'Amour me prodiguoit sans cesse, Je ne sens rien; Ce qu'il m'a laissé de sunesse, Rhumatisme, goutte & le reste, Je le sens bien. A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien:
Trop de réfistance m'étonne;
Mais quand l'heure du Berger sonne,
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine, Un Amant rompt bien-tôt sa chaîne; On ne tient rien: Mais lorsque l'on a l'art de seindre, Et qu'on le réduit à se plaindre, On le tient bien.

Qu'à coups redoublés l'on m'éveille;
Pour mes créanciers je fommeille,
Je n'entends rien:
Quand c'est de l'argent qu'on m'apporte;
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

Fin du Divertissement.

L'HEURE DU BAL.

Entrée de tous les Masques.

N ESPAGNOL, HOMME DE COUR, DAME DE COUR, UN ESPAGNOL, UNE ESPAGNOLETTE, Mademoiselle Menès. UN POLICHINELLE, UNE DAME GIGOGNE. UN PETIT POLICHINELLE, UNE PETITE GIGGGNE, UN MATELOT. UNE MATELOTTE. UN SCARAMOUCHE, UNE SCARAMOUCHETTE, UN PIERROT, UNE PIERRETTE,

Le Sieur Blondi seul. Le Sieur Dumoulin 40. Mademoiselle Prevost. Le Sleur Marcel. Le Sieur Dumoulin. Le Sieur Dupré. Le petit Javillier. Mademoiselle Petit. Le Sieur Laval. Mademoiselle Corail. Le Sieur Dezais. Me lemoiselle Delastre. Le Sieur Pierret. Mademoiselle de Rey.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

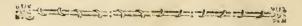
Qui finit, à minuit, la quatrieme & derniere partie du Ballet des Vingt-quatre Heures.

PHILANTHROPE,

o U

L'A M I
DE TOUT LE MONDE;
COMÉDIE;

Représentée en 1724.



ACTEURS.

PHILANDRE, Ami de tout le monde.

DURAMINTE, Femme de Philandre.

HORTENSE, Fille de Philandre & de Duraminte,

LISIMON, Amant d'Hortenfe.

CLARINE, Suivante de Duraminte.

L'ÉTRILLE, Cocher de Philandre.

FASTIDAS, Prodigue.

FORMICIN, Avare.

RONDIN, Sincere d contre-tems.

DOUILLET, Oifif.

JASMIN, Laquais de Philandre.

Plusieurs Laquais de Fastidas, Personnages muets.

'ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

Un Prodigue. Un Avare. Un Joueur. Un Indiscret. Un Flatteur. Un Amoureux de Lui-Mesme. Un Ivrogne; & plusieurs autres Perfonnages de divers caracteres chantans & dansans.

La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.



LE

PHILANTHROPE,

O U

L'AMI DE TOUT LE MONDE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

de ne m'avoir pas mise plûtôt dans vos intérêts : je vous aurois conteillé de ne pas tant différer à damander Hortense en mar.age.

Kvj

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine! ce n'est que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoître; son pere a toujours, depuis, été à la campagne, & j'attendois son retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortense devoit bien vous avertir que sa mere étoit la maîtresse, & que son pere ne suivoit que ses volontés.

LISIMON.

Comme nous n'avons pu encore nous voir qu'en secret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre chose qu'à lui parlet de mon amour; &, depuis quatre jours que je n'ai pu jouir de cet avantage, je suis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'est apparemment ce qui vous a obligés aujourd'hui, Hortense & vous, de vous adresser à moi:vous en aviez besoin, entre nous; car, depuis quatre jours, les choses ont bien changé de face. Hortense, qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçu une augmentation de dot de cent mille écus, de la part d'un oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

Oui; mais vous ne savez pas que, sur cette nouvelle, il se présente aujourd'hui des épouseurs en foule; & qu'il ne vous sera plus aussi aisé, à présent, d'obtenir Hortense, que lorsque vous êtiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais, Clarine, on m'a assuré que Philandre, son pere, arrivoit ce matin de la campagne: si je prévenois mes rivaux, en m'osfrant à lui à son arrivée?

CLARINE.

Et de quoi cela avanceroit-il? Il vous accepteteroit d'abord pour gendre, comme il feroit cent autres qui se présenteroient. Oh! je vois bien que vous ne connoissez pas le caractere de mon Maître. Sa philosophie, ou plûtôt sa solie, est de vouloir ne se chagriner de rien, & d'éviter toutes les occasions de chagriner les autres; & ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'est pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE ..

Oui, s'il n'outroit pas les choses; & si, dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes, il n'excusoit pas souvent en eux des défauts, & même des vices; condamnés par toute la terre: car ensin, son trop d'indulgence ne laisse pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde. Mais le plaisant qu'il y a, c'est que nous lui voyons, en même tems, approuver deux excès contraires: ce qui fait dire à bien des gens que c'est une espece de sou, qui, par ses paradoxes continuels, semble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais si on lui faisoit un véritable affront, le Tousfriroit-il tranquilement?

CLARINE.

Je pense bien que non; & je le crois sensible au point d'honneur autant qu'un autre : mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple; un jour, sa femme, voulant pousser sa patience à bout, seignit d'en aimer un autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels soupçons de sa vertu: elle me détacha vers lui, pour savoir de quelle maniere il prenoit la chose. Comme je m'efforçois, de mon côté, de lui persuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunés, & qu'il devoit venger son honneur outragé, il me répondit tranquilement qu'il ne se sentoit pas d'humeur à se chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait; & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête-homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juste.

LISIMON.

C'est prendre assez bien les choses.

CLARINE.

Bon! il poussa l'extravagance bien plus loin. Voyant que je le plaignois, il me soutint qu'en ces occasions les galans étoient plus à plaindre que les maris; que les soins & les peines qu'ils se donnoient pour ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien-là leur manquoit pour être heureux; & que les maris, au contraire, avoient souvent de trop de ce que les autres n'avoient pas assez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaisante idée de son caractere. Mais parle-moi d'Hortense. Crois-tu que son changement de sortune n'aura pas changé ses sentimens pour moi?

CLARINE.

Oh! pour cela non, je vous assure; & lorsque ce matin elle m'a parlé de vous pour la premiere sois, c'étoit avec toutes les marques d'estime & de tendresse....



SCENE II.

HORTENSE, CLARINE, LISIMON.

CLARINE.

M Ais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

HORTENSE.

Ah! Lisimon, quel plaisir pour moi de vous trouver ici! Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je vous ai vu.

LISIMON.

Ah! Madame, appellez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables?

HORTENSE.

N'ètes-vous pas fûr de mon cœur?

LISIMON.

Oui; mais, si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main; &, d'ailleurs, je perds le plaisir que je concevois de vous sacrisser le peu de bien que je possede, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage, à moi, qui ne souhaitois cette fortune considérable que pour vous en faire part!

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux sentimens du monde; mais venons au fait. Je ne conseille pas à Monsieur de vous demander en mariage, que tous ses rivaux n'aient été resusés; il n'est point connu ici; il se donnera auprès de Madame votre mere quel caractere il voudra, & prendra un chemin tout opposé à celui que les autres auront pris pour se faire congédier. J'ai déja une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais si, avant ce tems, l'un des rivaux alloit être accepté?

CLARINE.
Soyez fûr que Madame n'en acceptera aucunLISIMON.

Mais pourquoi?

CLARINE.

Parce que surement Monsseur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit resuser personne, qui ne vouloit point trouver de désauts dans autrui; & sa femme, au contraire, soit par tempérament, soit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle est, par exemple, votre passion dominante?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'ai-

LE PHILANTHROPE;

234 I

mable Hortense; que pourra condamner Madame sa mere dans cette passion?

CLARINE.

Oh! bien des choses, vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux; si vous aimez foiblement, elle appréhendera que vous ne soyez mari commode. Ainsi, des deux côtés, hors de cour & de procès, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entends; retirez-vous; je vous rejoindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE, seule.

Es pauvres enfans! cela me fait pitié; &, indépendamment du présent considérable que Lisimon vient de me faire, je me sens toute l'inclination possible à lui rendre service.



SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE:

DURAMINTE.

H! Messieurs les Epouseurs, vous n'avez qu'à venir vous présenter! je vous attends de pied serme. Tant que ma sille n'a eu que sa beauté en partage, aucun n'a remué; &, maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous ossirir en soule: oh! j'y regarderai d'aussi près que vous. A présent que me voilà en état de choistr, on n'obtiendra ma sille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Messieurs-là, & de les examiner à fond sur leur bien, sur leur sigure, sur leur conduite...

DURAMINTE.

Et, sur-tout, sur leurs caracteres. Ils savent que mon mari arrive ce matin de sa maison de campagne; & je ne doute point que tous ceux dont on m'a déja parlé, ne viennent aussi-tôt lui demander sa sille en mariage: mais je les veux tous passer en revue, les uns après les autres; &, sur le moindre désaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse sa

quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'entrer en dispute avec mon mari!

CLARINE.

Hé! Madame, sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere? Des Valets étourdis & frippons, un Cocher ivrogne, des Chevaux rétifs: n'en est-ce pas assez pour donner carrière à votre humeur pétulante, sans me compter moi, qui suis peut-être la plus obstinée Soubrette que vous puissiez jamais rencontrer?

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut que des personnes comme toi; & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus slegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah! l'insspide société que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien! J'aimerois mieux, je pense, un mari qui s'emportât contre moi, jusqu'à mé battre, que de n'être jamais contredite: quand je me sens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma replique.

CLARINE.

Cela est naturel: mais Monsseur ne vous Ja donne-t-il pas assez en approuvant ce que vous condamnez?

DURAMINTE.

Oui; mais c'est avec un sang-froid qui me désespere; & je voudrois du moins qu'il se fâchât.

CLARINE.

Il le faut avouer ; vous êtes à plaindre de ce côté-là. Depuis dix-sept ans que vous êtes en ménage, n'avoir pu parvenir encore à faire enrager votre mari une seule fois; lorsque mille semmes, qui ne vous valent pas, n'ont point tous les jours de plus agréables passe-tems!

SCENE V.

DURAMINTE, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

M ADAME, voilà Monsieur qui vient d'arriver, (Il sort.)

SCENE VI.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

BON; tant mieux. Je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aise. Nous allons voir avec quelle tranquilité d'esprit il apprendra tous les désordres que le hazard a fait arriver dans sa maison depuis son absence. Laisse-nous; & donne ordre là-bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLARINE, à part.

Allons d'abord trouver nos Amans, & les inftruire de ce que j'ai projeté, pour faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

BON jour, ma chere femme. Vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agréable nouvelle que j'ai reçue de votre frere, vous ne fauriez croire combien de bons partis se sont venus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens: pourquoi vous aller trouver à deux lieues quand je suis à Paris?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme; ils ont

cru que j'étois le maître : & , d'ailleurs , ils m'ont affuré qu'on les avoit tant effrayés de votre humeur , qu'ils trembloient à se présenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent; & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE.

C'est aussi ce que je leur ai dit; & ils doivent tous se rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre?

PHILANDRE.

En vérité, ils m'ont paru tous si raisonnables, que je voudrois n'en resuster aucun. Monsieur Clinquant le Poëte, & Monsieur Babiole le Musicien, ont composé là-bas un petit Divertissement sur les divers caracteres de tous ces prétendans; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE-

Je crois que cela sera fort beau! un Divertissement de la composition de Clinquant & de Babiole, dont on a sissé le dernier Opéra!

PHILANDRE.

Il est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde; mais je n'en estime pas moins ces Messieurs. Savez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pous faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais? & l'on devroit toujours savoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus souvent ils n'y réussissements.

DURAMINTE.

Fort bien. Mais il n'est pas question de cela maintenant; & j'ai de jolies nouvelles à vous apprendre! La douceur avec laquelle vous traitez vos domestiques, nous a causé de belles affaires pendant votre absence!

PHILANDRE.

Que seroit-ce? Vous voulez toujours m'esfrayer sur un rien.

DURAMINTE.

Hé! oui, oui, sur un rien! Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus; votre butord de Limosin a cassé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment! je le crois bien; mais la glace n'en est pas moins cassée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié: croyez-moi, n'ajoûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

DURAMINTE.

Comment donc! mes reproches! je prétends le chasser; &....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est sidele? Vous devez être presqu'assurée que ce Valet ne casser plus de glaces de miroir; ou, du moins, qu'il aura plus d'attention à l'éviter, qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore cassées.

DURAMINTE.

Le beau raisonnement! Oh! bien, si vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre frippon de Falaise qu'on a surpris dérobant votre vaisselle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée?

DURAMINTE.

Non; mais ce n'est pas sa faute, car il a été pris sur le fait; & j'attendois votre retour, pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh! pour celui-là mon sentiment est qu'on lui paye ses gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

Comment donc! lui payer ses gages? Employorsles plutot à le faire pendre.

Tome III.

PHILANDRE.

Ah! ma Femme, ne faisons pendre personne: plaignons plutôt ce malheureux; & rendons grace au Ciel d'être nés dans un certain état, & avec de certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par-là?

PHILANDRE.

Je veux dire que souvent tel est superbe de sa sagesse & de sa probité, qui peut-être ne vaudroit pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il détesse, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Puisque la volonté de ce misérable n'a point eu d'esset, demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez; vous mériteriez qu'il vous cût emporté tout votre bien.



SCENE VIII.

L'ÉTRILLE, DURAMINTE, PHILANDRE.

DURAMINTE.

As voici vôtre Cocher dans un joli état; excusez encore son ivrognerie.

PHILANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre l'Étrille? L'ÉTRILLE.

Oh! palsembleu, Monsseur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux; ils n'entendent ni rime ni raison.

PHILANDRE.

Il a quelquefois des expressions aussi plai-

DURAMINTE, avec ironie.

Oui, tout-à-fait récréatives.

L'ÉTRILLE.

Je les conduisois, avec votre carrosse, où vous m'aviez dit, & me reposois sur ce qu'ils étoient souvent rétifs; mais il leur a pris tout d'un coup un caprice & des transports.... Croyez-vous bien qu'ils ont eu l'insolence de me renverser de dessus mon siege?

DURAMINTE.

C'est bien plutôt le vin qui t'a renversé, ivrogne que tu es.

L'ÉTRILLE.

Le vin me renverser, moi! au contraire; c'est ordinairement ce qui me soutient.

DURAMINTE.

Et où est mon carrosse?

L'ÉTRILLE.

Vôtre Carrosse, Madame? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en pieces: & cependant, soi de Cocher, ils n'ont bu d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que sont-ils devenus enfin?

L'ÉTRILLE.

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah! heureusement, il n'y a que demi-mal. Et qui a eu la bonté de les retenir? il faut récompenser ces gens-là.

L'ÉTRILLE.

Ce sont plusieurs petits Marchands, dont ils ont renversé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commissaire qui les a envoyés en sourriere.

DURAMINTE.

Justement, pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait?

PHILANDRE.

Cela est juste.

DURAMINTE.

Comment, cela est juste?

PHILANDRE.

Oui; les maîtres sont responsables de leurs domestiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais est-il juste que l'ivrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras?

L'ÉTRILLE.

Oui, cela est juste ; car je me suis enivré à votre santé & de vos deniers. Monsseur m'a donné pour boire, & j'ai bu.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire, & non pour t'enivrer.

L'ÉTRILLE.

Oh! Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux libéralités d'un Maître comme Monsieur: &, d'ailleurs, quel plaisir y auroit-il de boire, si l'on ne s'en ressentiel pas?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ses raisons?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point si mauvaises; son plaisir est de boire, il s'y est abandonné; le vin l'a surpris.

Liij

L'ÉTRILLE.

Non, Monsieur; le vin ne me surprend jamais: je bois toujours pour m'enivrer. Je vous ai ouï dire cent sois à vous-même qu'il falloit chercher sans cesse à se rendre heureux, & je ne le suis jamais tant que quand je suis ivre; je ne songe plus que je sois Cocher; je m'imagine que la terre n'est pas digne de me porter: c'est pourquoi je vais boire sur nouveaux srais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

A naïveté me réjouit: tout ce que je crains, c'est qu'il n'altere sa santé.

DURAMINTE.

Quel dommage!



SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

H! pour le coup, Monsieur, voici un bon parti que je vous amene; & Madame aura bien de la peine à ne se pas rendre à ses belles manieres. En arrivant dans cette cour, il a fait mettre ses chevaux gris pommelés dans votre écurie, & son carrosse sous votre remise: il a donné vingt Louis à vos gens, pour boire à sa santé.

DURAMINTE.

Et quel est ce fou-là?

CLARINE.

Ma foi, je ne fais; mais il me paroît que l'argent pe lui coûte gueres. Le voici.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, FASTIDAS, suivi de ses Laquais, CLARINE.

FASTIDAS.

Onsieur, ayant appris, en arrivant, que votre carrosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit présent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vous me faites, &...

FASTIDAS.

Fi donc! ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service. Parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monssieur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je sais qu'elle n'a que cent mille écus; mais je la veux plus pour son mérite & pour sa beauté, que pour toute autre chose.

PHILANDRE.

Ah! ma femme, cela est bien généreux.

DURAMINTE.

Oui; mais il faut examiner auparavant si elle convient à Monsieur, & si Monsieur lui convient. Il a du bien apparemment? ses belles manieres le font assez présumer.

FASTIDAS.

Je ne possede plus que huit cent mille francs, PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme!

DURAMINTE, à Philandre.

Taisez-vous. (à Fastidas.) Monsieur, c'est beaucoup plus que ma fille n'en mérite; mais, avec tout cela, je vous dirai que je regarde plus au caractere d'une personne qu'à son opulence; & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah! Madame, c'est ce que je demande. Le nom de Fastidas est assez connu dans la Finance; & chacun vous dira qu'il n'y a personne en France qui fasse une plus belle sigure que moi. Rien ne me coûte. Je prends tous les jours de nouveaux domes.

tiques & n'en renvoie jamais aucun. J'ai régulierement une douzaine de beaux-esprits à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garderobe.

CLARINE.

Si vous entrepréniez d'habiller tous ceux qui restent encore déguenillés, vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous? c'est mon humeur. J'achete tout ce qui est à vendre, & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux, tout cela passe, dans un instant, de mes mains dans celles du premier qui le vante.

CLARINE.

Ah! Monfieur, que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'est pour toi.

CLARINE, prenant la Tabatiere.

Monsieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine? Rendez cela tout-àl'heure à Monsseur: je vous trouve bien hardie de le priver de sa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive, Madame; mais c'est le premier qui l'auroit vantée après moi.

FASTIDAS.

Elle n'est que de cinquante pistoles, Madame; c'est une bagatelle.

PHILANDRE, bas à Duraminte.

Ma femme, après des actions si généreuses, pouvons-nous balancer un moment?

DURAMINTE, bas à Philandre.

Oh! encore une fois taisez-vous. (à Fastidas.)
Monsieur, je vous trouvois trop de bien pour ma
fille; mais je commence à m'appercevoir que vous
n'en avez pas assez. Eh! comment, avec tant de
prodigalité, avez-vous pu conserver huit cent mille
francs?

FASTIDAS.

Bon! mon pere m'a laissé en mourant deux mil-

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il est mort? FASTIDAS.

Un an, environ.

DURAMINTE.

Douze cent mille francs distipés en si peu de tems! mais, Monsieur, si vous alliez toujours du même train, avec les cent mille écus que je donne à ma sille & les huit cent mille francs qui vous restent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon! bon! à quoi vous amusez-vous d'aller cal-

culer tout cela? Je ne me fais jamais rendre compte, moi. J'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires; je ne me mêle que de figner le total au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maison en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Hélas! le pauvre homme se plaint souvent qu'il y met encore du sien.

PHILANDRE.

Ah! Monsieur, que je vous embrasse. Je suis charmé de votre caractère : vous méritiez de naître Prince avec une si belle ame. En esset y a-t-il rien de si beau que de se faire honneur de son bien? Quelle volupté que d'en faire part aux autres! C'est se mettre, pour ainsi dire, au-dessus de l'homme, que de s'attacher sans cesse à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oui; mais, à force de faire des heureux, on devient à fon tour miférable, & fouvent criminel; c'est le fort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon! bon! un prodigue ne va pas chercher des chagrins dans l'avenir; il jouit avec douceur du tems présent au milieu des louanges qu'on lui donne; il se rappelle avec plaisir le passé, à la vue de ceux sur qui il a répandu ses biensaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats?

PHILANDRE.

Des ingrats? il n'y en a point dans le monde; & ce que vous appellez souvent ingratitude, n'est quelquefois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me foutenir qu'il n'y a point d'ingrats?

PHILANDRE.

Hé bien! quand il v en auroit; n'est-ce pas toujours une espece de plaisir pour ceux qui ont obligé, que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela est bel & bon; mais Monsieur, dont je suis la très-humble servante, me permettra de lui refuser ma fille. Je ne veux pas, après une année de bombance, la voir malheureuse pour le reste de fes jours. Monfieur n'a qu'à remmener fes chevaux & fon carroffe.

FASTID AS.

C'est assez m'en dire, Madame; & les gens de mon humeur ont bientôt pris leur parti. Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

ELA vous fait un peu enrager, mon mari; avouez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout. Pour le consoler de votre refus, j'avois envie d'accepter son Carrosse; per-fuadé que je suis, que le plus grand chagrin qu'on puisse faire à un Prodigue, c'est de resuser ce qu'il nous donne; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah! je le vois bien.



SCENE XIII.

FORMICIN, PHILANDRE; DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

M A1s que nous veut encore cette figure hétéroclite?

PHILANDRE, bas.

Ah! ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE, bas.

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

FORMICIN.

Monsieur, sur la parole que vous m'avez donnée; je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ai parlé.

PHILANDRE.

Monsieur, soyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on favoir, Monsieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle assaire il s'agit?

FORMICIN.

D'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, vous ignorez sans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adresser?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premieres paroles à Monsieur; & je venois ici dans le dessein de vous prier de joindre votre consentement au sien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monsieur, est un homme un peu sacile; il n'a pas la force de resuser personne, c'est son tempérament: mais, pour moi, j'examine d'un peu plus près les choses; & le mariage m'en paroît une assez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monsieur?

FORMICIN.

Madame, je suis un vieux Garçon qui, par son épargne, en faisant plaisir à tout le monde sur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amasser trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépensé un sou mal-à-propos, je me suis même souvent passé du nécessaire; de sorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà justement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monsseur, vous allez sans doute prendre équipage, si vous ne l'avez déja.

FORMICIN.

Moi, Madame? Dieu m'en garde! je ne donne point dans de pareilles folies. Je n'ai pas seulement un valet pour me servir; je fais ma cuisine moimême.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chere bien délicate.

Personne ne s'en plaint.

CLARINE.

C'est-à-dire, que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et si vous épousiez ma fille, Monsieur, quel seroit votre desseur ? quelle sigure lui feriez-vous faire dans le monde? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah! Madame, je l'aurois bientôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la foif; &, renfermant les cent mille écus, qu'on dit que vous lui donnez en mariage, avec les cent mille que je possede, nous dornarions tranquiles auprès de notre bien, & gouterions le plaisir d'être sûrs de ne manquer de rien pour l'avenir, & de voit toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'est point si mal raisonné, ma semme!

DURAMINTE.

Comment!vous, qui louiez tout-à-l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la maniere de penser de Monsieur? est-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde; mais c'est par une espece de vengeance de la part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant empêcher les avares de se croire heureux, ils leur ont resusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoir de l'illusion dans le procédé de Monsseur; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable que vous le faites.

DURAMINTE

Ah! voici donc la These changée. Et pour ne pas chagriner Monsieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous dissez tout-à-l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de louange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux fortes de plaisir à faire usage de ses biens; ce-lui de la jouissance, & celui de l'opinion. Le plaisir de la jouissance n'est pas le plus considérable, l'habitude en fait perdre le goût: mais il n'en est pas de même des plaisirs de l'opinion; comme leur objet n'est pas solide, on n'en est jamais rassassé. Par

exemple; qu'un autre que Monsseur ait cent mille écus, & qu'il en achete une Terre, voilà son opinion bornée à l'image de cette Terre; mais celle de Monsseur s'étend infiniment davantage: en ne se défaisant point de son argent, son opinion est toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela, Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire sur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh! rien du tout, Monsieur. Je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille; je ne précends pas qu'elle soit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison; & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour.



SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

E N vérité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais, enfin, si un conseil....

SCENE X V.

PHILANDRE, DURAMINTE, RONDIN, CLARINE.

RONDIN,

J'ENTRE sans dire garre. Holà! vous autres, n'estce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE, à part.

L'abord est familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

(à Philandre.)

Je vois, à votre mine doucette, que c'est vous à qui j'ai affaire. Me connoissez-vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur; je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de Christophe Rondin, de son vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage; on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillarde, & qu'il falloit se hâter.

CLARINE.

Vailà une plaisante maniere de parler! Et pour qui prenez-vous donc ma jeune Maitresse?

RONDIN.

Tu me parois, toi, une bonne piece de ménage; & le drôle qui t'aura, n'aura qu'à se bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaisant homme, de me tutoyer ainsi devant mon Maître & ma Maitresse, sans m'avoir jamais vue!

RONDIN.

Parbleu! je te trouve bien plus plaisante, toi, de mettre ton nez dans la conversation, avant que ton Maître & ta Maitresse m'aient encore répondu.

DURAMINTE.

Taisez-vous, Clarine. Il est vrai, Monsieur, que ma fille est à marier; mais je me suis rendu un peu difficile sur le choix de son Epoux. On est si trompé tous les jours, & le monde est si rempli de fourbes!

RONDIN.

Oh! parbleu, on ne me reprochera pas cela; je vais rondement dans toutes mes manieres; &, si j'ai un défaut, c'est d'être trop sincere.

DURAMINTE.

C'en est souvent un plus grand qu'on ne pense; & la politesse est une si belle chose....

RONDIN.

Fi donc! de la politesse! je ne veux point de cela, La politesse est, dit-on, toujours accompagnée de fausseté. Faites paroître votre fille, & je vous dira franchement si la moulure m'en plaît, ou non. Estelle jeune d'abord?

CLARINE.

O Ciel! peut-on demander cela, en voyant Madame? Vous devez plutôt vous étonner qu'elle ai une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu! tu te moques de moi; & Madame me paroît une femme de trente-cinq à quarante ans

CLARINE.

Ah! quelle injure! Monsieur, vous n'y pensez pas,

RONDIN.

Ma foi! je le dis, parce que je le pense. Que voulez-vous? je suis sincere.

DURAMINTE.

C'est pousser la sincérité un peu loin.

RONDIN.

Dame! je suis fâché que cela vous fâche; & je ne savois pas que vous vous piquassiez encore de jeunesse. Je ne m'étonne pas si vous vous rendez si difficile sur le choix d'un gendre; c'est apparemment que vous ne voulez pas devenir si-tôt grand'mere.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, il semble que vous ne soyez venu ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi? Dieu m'en garde! je n'ai dessein d'ossenser personne. Aimeriez-vous mieux un flatteur qui vous donnat des louanges?

CLARINE.

Ma foi, ce seroit encore pis: elles sont presque toujours intéressées. Les petits ne louent que pour obtenir, les grands pour ne rien donner, les égaux pour être loués à leur tour.

RONDIN.

Oh! pour moi, je ne veux pas qu'on me loue; & l'on ne me sauroit faire un plus grand plaisir que de me dire mes vérités.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien! Monsieur, puisque vous aimez que l'on vous dise vos vérités, apprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous, & qu'un fincere à contre-tems est un homme bannissable de toutes les sociétés.

PHILANDRE.

'Ah! ma femme, que dites-vous là? Que l'on seroit heureux de trouver toujours de pareils amis! Oui, Monsieur, je veux être le vôtre; votre sincérité me charme; &

RONDIN.

Vous voulez être mon ami? Et quelle obligation vous en aurai-je? On dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon! notre Maître aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez, allez, foyez feulement mon beau - pere; c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne favez pas, Monsieur, que je suis la Maitresse, & que mon mari ne fait rien sans ma permission.

RONDIN.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui. Et un homme est un benêt quand il se laisse conduire par sa femme.

CLARINE.

Allons, Monsieur, répondez donc. N'allez-vous pas encore louer Monsieur sur sa sincérité?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne? Monfieur, sur le champ, dit avec franchise aux gens ce qu'il pense d'eux. Si ce qu'il pense est faux, cela ne doit point offenser celui à qui il parle; & si ce qu'il dit est une vérité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la sache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médisans?

RONDIN.

Oh! j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face, & vous déclarer que votre franchise & votre personne ne me conviennent en aucune façon, & que vous pouvez aller chercher une semme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien! voilà parler, cela; & je vous dirai moi, de mon côté, que je ne m'en soucie guere. J'étois venu & je m'en retourne; aussi-bien, quand nos

Tome III. M

voisines de la Grenouillere ont su, ce matin, que je m'allois marier, elles m'ont demandé en passant: allez-vous au bois? Adieu. Jusqu'au revoir.

SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

L faut avouer que voilà un homme bien impoli.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE.

CLARINE.

Oyons ficelui-ci aura de plus belles manieres.

PHILANDRE.

Il a l'air bien posé.

DOUILLET.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Douillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je savoir quel sujet vous amene?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous avoient déja demandé votre fille en mariage; mais que les sentimens de Madame ne s'étoient point accordés jusqu'ici avec les vôtres sur le choix de son Epoux. Les défauts des prétendans ont causé apparemment votre dispute; c'est ce que je ne crains point si r mon sujet. On ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude; encore moins d'avoir détourné les deniers de l'Etat; d'avoir chassé quelqu'un de son poste; d'avoir mal jugé, mal combattu, trop vendu; je suis à couvert de tous ces vices; je ne suis, grace au Ciel, ni Financier, ni Courtisan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépense sans prodigalité, & sans avarice. Je ne me donne aucun soin. On me leve, on m'habille, on me déshabille, on me couche.

CLARINE.

Cela cst bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi. Je bois, je mange & je dors: voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

Vous verrez que cet homme-là ne se donnera pas seulement la peine d'être lui-même le pere de ses ensans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que pour avoir une compagnie, pour me faire passer le temps.

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vous ennuyer?

DOUILLET.

Point du tout, j'y suis accoutumé. Je suis ennemi du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi! N'avez-vous point quelque Charge, qui vous donne du moins un nom dans le monde?

DOUILLET.

En aucune façon. Une Charge, sans l'exercer, ne laisse pas de demander des soins que je suisincapable de me donner. Je ne veux augmenter mon revenu, ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monsieur a raison. Quelle douceur de n'avoir de compte à rendre à personne!

DURAMINTE.

La plaisante félicité que de vivres ans rien faire.

Je voudrois bien vous demander quelle figure fair aujourd'hui un paresseux dans le monde? de quelle utilité est-il à la société? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oisis.

CLARINE.

Je suis du sentiment de Madame; il faut à sa filse un homme qui travaille. Oh! je suis ennemie mortelle de la paresse.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus : j'estime que la paresse est la seule qualité qui renserme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

La fituation où elle nous met, marque que nous sommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce qui a le nous de vertu, nous fait aipirer à quelque chose que nous ne possédons pas; mais la paresse, en nous laissant comme nous sommes, prouve qu'il ne nous manque rien.

CLARINE, à Douillet.

Après tout ce beau raisonnement-là, croyez-moi, Monsieur, allez vous reposer.

DURAMINTE.

Clarine a raison; & je croirai, Monsieur, vous rendre service en vous refusant ma fille. Le mariage, croyez-moi, ne convient point à un homme de votre humeur; il est plein d'embarras, & a souvent Mij

des suites sicheuses qui pourroient altérer votre tranquilité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raison. Holà, mes Porteurs.

SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE; DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

Ls font dans l'Antichambre, souhaitez-vous qu'ils entrent jusqu'ici?

DOUILLET.

Non, non; je veux bien me donner la peine d'alter jusques-là.

CLARINE.

Vous avez raison; de tems en tems un peu d'exer-

DOUILLET.

Monsieur, tout à vous. Madame, puisqu'il faut à voire fille un époux qui travaille, je vous le souhaite.

見るため

SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE, à part, à Clarine.

C LARINE, en refusant cet homme, ma semme ne sait ce qu'elle resuse.

CLARINE, à part, à Philandre. Et que refuse-t-elle après tout? Rien. DURAMINTE.

Quoi! Je ne pourrai pas trouver un mari raisonnable pour ma fille! C'en est fait? je ne veux plas écouter personne.



SCENE XX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

A H! de grace, Madame, écoutez celui-ci.

CLARINE, bas à Lisimon.

Songez à bien jouer votre rôle.

LISIMON, bas à Clarine.

Ne t'en mets point en peine. (à Philandre.) Monsieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite. Il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête-homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assuré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une semme sincere, & Madame votre Epouse a, dit-on, cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hébien! Monsieur; supposé que vous trouvassiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous?

LISIMON.

De quel avantage, Madame? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une

aimable personne qui devroit sa naissance & son éducation à des parens d'un mérite aussi rare.

DURAMINTE.

C'est-à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oui, Madame, c'est ce qui m'amene; & l'espoir de l'obtenir, est la seule chose qui m'a détourné du dessein que j'avois de me retirer pour jamais dans le désert le plus affreux, pour me séparer du reste des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur?

LISIMON.

C'est que je les hais tous ; jamais je ne les ai trouvé si méchans & si persides qu'ils le sont aujourd'hui; la Nature semble être à son dernier degré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là, pour un jeune homme, des sentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis assez vous les exprimer; mais si je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excusent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de hair personne.

CLARINE.

Madame, voici justement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

My

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsseur, voulez-vous hair quelqu'un? La peine est toute du côté de celui qui hait. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine, parce que vous ne croyez pas les autres raisonnables? Mon caractere est bien dissérent du vôtre; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, &...

LISIMON.

Qu'entends-je? Des amis! & y en a-t-il dans le monde? Chacun s'aime & n'aime que soi. Tout se réduit là: l'amitié n'est qu'une chimere, ou plutôt une espece de treve que les hommes sont entr'eux à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah! Monsieur, puisque vous pensez de la sorte, allez plutôt vous rensermer dans votre désert; vous ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'est pas pour vous.

LISIMON.

Ah! j'y renonce de bon cœur; il suffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donnée de vous, & je vais suivre mon premier dessein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monsieur; mon mari vous resuse, & moi je vous accepte. Vous cherchiez un homme sans désauts & une semme sincere; vous ne trouvez

que la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous

LISIMON.

Ah! Madame, comment pourrai-je vivre avec un esprit de sa sorte?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monsieur. Allez, allez, quand nous serons deux à le combattre, nous le mettrons bien à la raison.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de facrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaisir, & me voilà résolu d'épouser Mademoiselle votre fille.

DURAMINTE.

Ah! je suis au comble de mes vœux. Venez, Monfieur; je vais vous présenter à elle; &, mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouserez dès ce soir. A'lons, que l'on prépare tout pour le Divertissement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans, qui com-



SCENE XXI & derniere.

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

La fin, Monsieur, vous voilà donc sorti de votre caractere >

PHILANDRE.

Moi? point du tout; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blame point la maniere de penser de ce jeune homme. quoiqu'elle soit fort différente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien! s'il est ainsi, apprenez qu'il pense tout autrement qu'il ne vous a parlé; & que tout ceci n'étoit qu'un stratagême amoureux concerté entre votre fille, lui & moi, pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je suis charmé de vous avoir si bien secondés sans être prévenu. Ne détrompons ma femme que quand le mariage sera achevé, & voyons toujours le Divertissement.



DIVERTISSEMENT.

Entrée de plusieurs Personnages de divers caracteres,

PHILANDRE.

No. I.

C'Est le plaisir qui justifie;
L'opinion fait le bonheur.
L'Avare avec soin multiplie
L'Or qu'il chérit avec ardeur;
Le prodigue le facrisse.
L'ambitieux suit la grandeur,
L'Indolent la voit sans envie.
Le Brave fait tout pour l'honneur;
Et le poltron tout pour la vie.
C'est le plaisir qui justific.

ENTRÉE. HORTENSE.

Aux plus amoureux

On n'est pas toujours favorable; On les plaint, sans les rendre heureux; Un jeune cœur ne se croit point coupable, De préférer l'Amant le plus aimable Aux plus Amoureux.

LE PHILANTHROPE,

ENTRÉE.

UN GASCON indiscret.

L'Amant discret a l'art de plaire; Mais que son sort est rigoureux! Cadédis! comment peut-il saire Pour se taire,

Quand on a couronné ses seux?

Pour moi ce seroit un martyre.

J'estime moins, dans l'Empire amoureux, Le plaisir d'être heureux, Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME grondeuse.

Pour éviter un ennuyeux loisir,
Toujours je gronde au gré de mon desir,
Contre chacun je me déchaîne.
C'est enrichir sur le plaisir,
Que de le choisir
Où les autres trouvent la peine.



VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

Nº. I I.

Aïr n'est point du tout mon fait.

La haine, pour celui qui hait,

Est une peine sans seconde:

Au contraire il est doux d'aimer;

Et j'aime à m'entendre nommer

Ami de tout le monde.

LAFEMME d'un Jaloux.

L'Amant discret, par cent détours,
Sait réussir dans ses amours,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans,
Il peut se dire, en même tems,
Ami de tout le monde.

UN FLATTEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs. Fait le revenu des Flatteurs:

C'est où leur fortune se sonde. En parlant trop sincérement, On n'est pas ordinairement Ami de tout le monde.

RONDIN.

Quand j'aime, j'aime uniquement.
Je parle toujours franchement.
Comme le corps, j'ai l'ame ronde.
Il ne faut rien faire à demi.
Je compte pour rien un Ami
Ami de tout le monde.

UN IVROGNE.

Prêtez l'argent sans intérêt,
Ne le redemandez jamais;
Qu'en bon vin votre cave abonde;
Ouvrez la porte à tous venans;
Et vous serez, en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautés, de toutes parts, Vouloient surprendre mes regards; J'enchantois la brune & la blonde. D'une trentaine j'ai fait choix; On ne peut pas être à la fois Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien; Il ne s'embarrasse de rien; Cependant chez lui tout abonde. Pour peu que sa femme ait d'esprit, Il est bientôt, par son crédit, Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauds donnez de l'Encens,
Aux Gascons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normands,
Et vous serez, avec le tems,
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela De gronder, lorsque mon Papa S'en va de la brune à la blonde. Je serois la femme à tretous, Si je me voyois un Epoux Ami de tout le monde.

222 LE PHILANTHROPE.

AU PARTERRE.

C'est votre Jugement certain, Qui des Pieces fait le destin; Sur votre goût chacun se sonde. Quand le Parterre est satisfait, Nous pouvons nous dire en esset Amis de tout le monde.

FIN.

TRIOMPHE DUTEMPS, comédie,

Représentée en 1725.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. BROUILLON,
M. GRIFFONET,
M. BARBOUILLE,

Mademoiselle DU FRESNE, Comédienne.

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.



LE TRIOMPHE DU TEMPS, COMÉDIE.

PROLOGUE.

AN COLUMN TO THE RESIDENCE OF THE PROPERTY OF

SCENE PRÉMIERE. BROUILLON, GRIFFONET. GRIFFONET.

Uoi! Monsieur Brouillon, vous osez me soutenir que la Piece nouvelle qu'on va représenter est de vous?

BROUILLON.

Oui, Monfieur Griffonet, de moi-même; qu'en voulez-vous dire?

GRIFFONET.

Outre que je suis sûr du contraire, c'est que je vous trouve bien téméraire de vous dire l'Auteur d'une Piece qui n'a pas encore été représentée: les miennes ont été toujours anonymes, & je m'en suis bien trouvé: pour deux ou trois qui ont réussi, & dont je me suis déclaré l'Auteur dans la suite, il m'en est tombé plus de vingt que je ne me suis jamais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monsieur Griffonet, que le Public ne vous les a pas données? On a fait bien plus, on vous a dit le pere de ces avortons sans forme, qu'on a representés jusqu'ici sur les Théâtres de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a jamais voulu reconnoître pour ses enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il possible que l'on m'attribuât tout ce qui se présente de mauvais depuis quelque tems dans Paris?

BROUILLON.

Oh! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien, morbleu! si cela est ainsi, je renonce pour jamais au privilége des Anonymes; & pour commencer, je vous dirai que le Triomphe du Temps est de moi, & que vous avez tort de vous en faire honneur.

BROUILLON-

Ah! Monsieur Griffonet, doucement; ne passez pas d'une extrémité à l'autre: après avoir désavoué tout ce que vous avez fait de mauvais, ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous, l'Auteur du Triomphe du Temps!
BROUILLON.

Oui, morbleu! &, s'il ne tient qu'à vous réciter la Piece par cœur, d'un bout à l'autre....

GRIFFONET.

Oh! parbleu, je vous en défie.

SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET; BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

É! qu'est-ce donc, Messieurs? à quoi songezvous de faire le bruit que vous faites sur le Théâtre? savez-vous bien que la Comédie va commencer?

GRIFFONET.

Ah! Monsieur Barbouille, vous venez à propos. Connoissez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piece que l'on va représenter.

BARBOUILLE.

Oui; mais, comme il m'a demandé le secret, je vous prie de me dispenser de vous le nommer.

GRIFFONET.

Monfieur me dit qu'elle est de lui, & je lui soutiens qu'elle est de moi: qu'en pensez-vous?

BARBOUILLE.

Je pense... que vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

Pourquoi?

BARBOUILLE.

C'est que j'en suis l'Auteur.

BROUILLON.

Vous?

BARBOUILLE.

Sans doute.

GRIFFONET.

Vous voulez railler ?

BARBOUILLE.

Non vraiment; & je suis même fort fâché contre les Comédiens d'avoir pris le tems que la Cour est à Fontainebleau pour faire représenter ma Piece par leurs garçons: il me semble qu'ils n'étoient pas trop bons eux-mêmes pour cela.

GRIFFONET.

Leurs garçons! Ah! parlez mieux. Je fais qu'ils sont tous aussi grands maîtres les uns que les autres; & je crois même qu'un Acteur médiocre qui

aimera

aimera un rôle, & qui s'attachera à le représenter avec zele, le ferà plus réussir qu'un de vos grands Acteurs qui se négligeroit, & le voudroit, pour ainsi dire, jouer en robe de chambre.

BROUIL LON.

Cela est sans contredit. Mais, revenons à vous, Monsieur Barbouille. Par quelle raison, ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Temps?

BARBOUILLE

J'aurois à vous demander à tous deux la même choic.

SCENE III.

Mile DUFRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

N A 1 s voici Mademoifelle du Fresne qui nous va débrouiller cette énigme. Mademoifelle, je vous prie d'apprendre à ces Messieurs qui est l'Auteur de la Piece qu'on va représenter : n'est-il pas vrai que c'est moi?

Tome III.

Mademoiselle DU FRESNE.

Oui, Monsieur.

BROUILLON.

Quoi! Mademoiselle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre assemblée?

Mademoiselle DU FRESNE.

Cela est vrai, elle est de vous.

GRIFFONET.

Ah! ah! Ceci est plaisant! Ec moi, qui vous ai présenté moi-même le rôle que vous y allez jouer?

Mademoiselle DU FRESNE.

Elle est aussi de vous, Monsieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprends plus rien; & Mademoiselle veut, à son tour, se moquer de nous. Mais dites-moi un peu, Monsieur Brouillon, comment avez-vous traité ce sujet?

BROUIL LON.

Je fais triompher le tems de la Jeunesse, & de la Beauté; je fais voir comme il les détruit par sa puissance : & mon Divertissement est le Temps passé.

GRIFFONET.

Ah! je ne dis plus rien; ce n'est pas-là ma Piece. Dans ma Comédie, j'établis le Trlomphe du Temps sur l'Amour & sur la Constance; je fais voir les essets de l'absence: & mon Divertissement roule sur le Temps présent.

BARBOUILLE.

Et, si cela est, vos deux sujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine maniere. Je montre qu'il n'y a point de douleur dont le Temps ne triomphe; & mon Divertissement est le Temps sutur, où je prouve que l'Espérance peut consoler de tout.

GRIFFONET.

Cela est assez particulier, trois Comédies dissérentes sous le même titre; & les trois Divertissemens, le Temps passé, le Temps présent & le Temps sutur. Mais, ensin, laquelle allez-vous représenter?

Mademoiselle DU FRESNE.

Nous les allons représenter toutes trois : nous avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'est pas si mal imaginé; & je vous loue de l'invention. Qu'en dites-vous, Messieurs?

BROUILLON.

Moi, je suis très-content de cet assemblage.

GRIFFONET.

Et moi de même. Je crains seulement que vos Pieces ne fassent tort à la mienne. Car, ensin, entre trois sujets comiques, il s'en trouvera sans doute un moins comique que les autres; & j'appréhende....

BARBOUILLE.

Ah! point de complimens. Si cela réussit, nous

en partagerons ensemble la gloire & le profit : si cela ne réussit pas.... Mais cela doit réussir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art....

Mademoiselle DU FRESNE.

Hé! Messieurs, ne craignez que pour vos Pieces. Le Public nous connoît tous pour ce que nous sommes; & peut-être que vous aurez besoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux sur bien des défauts, qu'il ne vous passeroit peut-être pas dans d'autres temps.

BARBOUILLE.

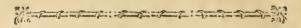
Ma foi! je crois que Mademoiselle a raison. Quoi qu'il en soit, allons attendre notre destinée; heureux, si nous pouvions, dans notre entreprise, triompher des critiques du temps!

Fin du Prologue.

LE

TRIOMPIEE DU TEMPS PASSÉ.

PREMIERE PARTIE.



ACTEURS.

CLÉON, Pere de Léandre, ancien amant de Madame Roquentin.

Madame ROQUENTIN, Ancienne amante de Cléon.

LÉANDRE, Fils de Cléon, destiné à Isabelle.

ISABELLE, Fille de Madame Roquentin, destinée à Léandre.

DRILLOT, Valet de Cléon.

DORINETTE, Suivante de Madame Roquentin.

> La Scene est à Paris, dans la maison de Madame Roquentin.



LE

TRIOMPHE DU TEMPS PASSÉ.



PREMIERE PARTIE.

SCENE PREMIERE. ISABELLE, DORINETTE,

IS'ABELLE.

Uoi! ma chere Dorinette, c'est donc aujourdhui que l'époux que ma mere me destine, doit arriver?

DORINETTE.

Et, en même temps, celui qu'elle a retenu pour elle : elle épouse le pere & vous fait épouser le fils.

NIV

ISABELLE.

Mais à quoi songe ma mere, de vouloir se remarier à soixante & cinq ans, &, sur-tout, après le mauvais ménage qu'elle a fait avec mon pere, & tous les chagrins qu'ils se sont donnés l'un à l'autre? Pour moi, je t'avouerai que c'est ce qui m'a fait naître tant d'aversion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avoit caché jusqu'à présent, & qu'elle vient enfin de me découvrir: écoutez-moi. Il y a quarante ans que votre mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'en avoir aujourd'hui que trente: on n'a, dit-elle, que l'âge qu'on paroît.

ISABELLE.

Je connois tout son ridicule là-dessus; & elle a même toutes les peines du monde à s'avouer mon aînée auprès de ceux qui ont la fade complaisance de seindre de la prendre pour ma sœur.

DORINETTE.

Il est vrai que tous les gens du temps passé trouvent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à votre âge; mais il y a aujourd'hui bien de la dissérence. A vingt-cinq ans donc, un certain Petit-Maître, surnommé le beau Cléon, jeune homme, àpeu-près de son âge, en devint éperduement amoureux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je savois encore cela; & que leurs parens, par des intérêts de famille, ne voulurent point les matier ensemble, & obligerent ma mere à épouser le Baron de Roquentin, mon pere, & le beau Cléon à aller épouser une riche héritiere à deux cents lieues d'ici.

DORINETTE.

Fort bien. Voilà donc nos deux Amans féparés, & mariés, chacun de leur côté, à des personnes qu'ils n'aimoient point: mais, malgré cette séparation, ils ne se sont point oubliés, & n'ont point cessé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE .-

Voilà ce que je ne savois pas.

DORINETTE.

Oh! je vous l'apprends donc. Votre pere est more ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de sa femme; & l'épouse du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux, au grand contentement de son mari, qui a aussi-tôt pris la poste pour venirépouser votre mere, qu'il appelle toujours dans ses lettres, sa belle Javotte. Il arrive donc ajourd'hui, s'il n'est déja arrivé, avec son fils unique, nomipé Léandre, qui lui ressemble comme deux gouttes deau, & qui est le mari qu'on vous destine, pour ne pas faire sortir les biens des deux samilles.

ISABELLE.

C'est ce que ma mere me dit hier au soir; mais je te déclare que je n'épouserai point absolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vu.

DORINETTE.

J'entre dans vos raisons: mais si c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine?

ISABELLE.

Fût-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais, cependant, si votre mere veut vous contraindre absolument à l'épouser?

ISABELLE.

Je ne sais pas ce que je ne serois pas capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup sur toi : emploie tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage, & sois sûre de ma reconnoissance.

DORINETTE.

Vous avez déja déclaré à votre mere que vous ne vouliez pas vous marier?

ISABELLE.

Oui.

DORINETTE.

C'en est assez; je me charge du reste,



SCENE II.

DRILLOT, ISABELLE; DORINETTE.

DRILLOT, derriere le Théâtre.

HOÉ, hoé, hoé.

DORINETTE .:

Mais j'entends un courier: voilà apparemment nos gens; je vais commencer par les prévenir sur votre compte, avant qu'ils voyent Madame votre mere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laisse ici seule pour les recevoir.

(Elle Sort.)



SCENE III.

DRILLOT, DORINETTE.

DRILLOT, derriere le Théâtre.

Oé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des gens bien pressés: on voit bien que c'est l'Amour qui les amene.

DRILLOT, entrant.

Holà, ma belle enfant, ne fauriez-vous m'enfeigner ce que je cherche depuis une heure?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit affûré qu'à ce nom feul tout Paris me l'enseigneroit : me voici dans la maison où il m'a dit qu'elle demeutoit, & aucun des voisins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'est que le nom de la belle Javotte ne s'est conservé que dans le cœur de votre Maître; & l'on ne connoit ici la personne que vous cherchez, que sous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin! voilà un nom qui ne répond guere l'idée que mon Maître m'a donnée de sa beauté; je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

Oh! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bor-

DRILLOT.

Oui.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon?

DRILLOT.

Il y a quarante ans, à ce qu'on m'a dit, qu'or, l'appelloit ainsi.

DORINETTE.

N'amene-t-il pas son fils Léandre avec lui, pour le marier à la fille de celle qu'il épouse?

DRILLOT.

Vous y êtes. Mais je vous dirai, par avance, que le fils ne veut point de la fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille; & je vous avouerai j de mon côté, que la fille ne veut point du fils.

DRILLOT.

Léandre est un jeune homme d'une indifférence extrême.

DORINETTE.

Isabelle est une aimable personne d'une insensibilité sans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante pistoles, si je pouvois détourner son pere du dessein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Isabelle m'en donne bien autant si je peux rompre son mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent assez facile à gagner.

DORINETTE.

De mon côté, j'en suis sûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où sont vos gens?

DRILLOT.

Ils sont descendus chez le Baigneur, où le pere se fait adoniser. Pour le sils, comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui destine, il ne cherche pas tant de façons; il ne vouloit seulement que se débotter pour venir......



SCENE IV.

LÉANDRE, DORINETTE; DRILLOT.

DRILLOT.

M Ass le voici.

LÉANDRE, à part.

Affurément mon Pere extravague avec sa belle Javotte. Cette Maison n'est pas si grande qu'on ne puisse... Ah! te voilà, Drillot? Eh bien? est-ce ici ensin?

DRILLOT.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

As-tu déja parlé à quelqu'un ?

DRILLOT.

Je n'ai encore vu que cette aimble soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déja mise dans vos intérêts.

LÉANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'aversion que j'avois pour ce mariage, & combien je serois obligé à qui pourroit l'empêcher?

DRILLOT.

L'affaire est faite; & vous pouvez me, donner, d'avance, les cinquante Pistoles promises.

LÉANDRE.

Seroit-il possible?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monsseur; & ma jeune Maitresse est autant prévenue contre vous, que vous pouvez l'être contre elle.

LÉANDRE.

Ah! quel bonheur!

DORINETTE.

Else m'a promis la valeur, environ, de cinquante Pistoles pour rompre son mariage avec vous.

LÉANDRE.

Ah! je vous en promets davantage, si je ne l'épouse point.



SCENE V.

ISABELLE, DORINETTE; LÉANDRE, DRILLOT.

DORINETTE.

EUREUSEMENT, la voici: déclarez-lui vos fentimens aussi librement qu'elle va vous déclarer les siens. Approchez, Mademoiselle, approchez; vos assares vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, à qui vous pouvez dire, sans saçon, que vous ne l'aimez point; vous ne sauriez lui faire un plus grand plaisse.

ISABELLE.

Ah Ciel!

DRILLOT.

Allons, Monsieur, sautez le fossé; ne craignez point de facher Madame, en lui découvrant toute l'aversion que vous avez pour elle?

LÉANDRE.

Hélas!

DRILLOT.

Hé bien! hélas? quoi! vous n'oseriez dire une impertinence en sace à une semme? vous êtes bien poltron: ah! que la plupart des Petits-Maîtres.de ce temps ne sont pas si scrupuleux!

LÉANDRE.

Quoi! c'est-là la personne que mon Perc me destine?

DRILLOT.

Oui, que vous avez tant de raisons de hair.

DORINETTE.

Hé bien! Mademoiselle, êtes-vous muette? allons, parlez donc franchement à Monsieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE.

C'est à vous à le prévenir, puisque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé! mais.... (bas.) Dorinette.... s'il m'aimoit lui?
DOBINETTE.

Oh! non, c'est de quoi je vous suis caution: il vient de m'assurer qu'il vous haïssoit à la mort; (bas.) & , quand même il pourtoit vous aimer, voilà un beau colisichet pour une grande sille comme vous.

ISABELLE, bas.

Il est jeune, Dorinette; il pourroit grandir.

DORINETTE, bas.

Oui-dà, quand ce ne seroit que de deux doigts; le mariage pourroit bien faire cela, sans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monsieur, vous avez donc perdu la parole; &, malgré toutes vos belles résolutions....

LÉANDRE, has.

Ah! mon cher Drillot, je t'avoue que je crains bien que cette vue ne m'en fasse changer.

DRILLOT.

Oh! parbleu puisque le vin est tiré, il le faut boire, & je vais parler pour vous moi. Madame, vous êtes belle, aimable, & bien faite; mais vous n'êtes pas de notre goût.

LÉANDRE, bas à Drillot.

Ah! que dis-tu là, malheureux?

DORINETTE.

Allons, Mademoiselle, répondez.

ISABELLE, bas à Dorinette.

Que veux-tu que je réponde à un si triste com-

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monssieur, vous avez tout le mérite possible, de la jeunesse, de l'esprit, ensin, tout ce qu'il vous plaira; mais nous de voulons point de vous.

ISABELLE.

Ah! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne, il faudroit que vous prissez la peine de vous en passer; &, si nous voulions nous marier, nous consulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

DORINETTE.

Je vous assure, mon petit Ami, que nous resterions plutôt fille toute notre vie, que d'épouser une sigure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée!

DORINETTE.

Je vous trouve un plaisant godenot!

DRILLOT.

On vous donnera, ma foi, des maris comme nous, à des filles comme vous.

LÉANDRE, à Drillot.

Es-tu fou, avec tous tes insolens propos?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire?
DORINETTE.

Nous vous disons, à-peu-près, ce que vous aviez résolu de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'est pas notre faute, si la conversation s'est un peu échaussée.

LÉANDRE.

Et qu'avons-nous affaire de tes contes ridicules ?

DRILLOT.

C'est pour orner le discours.

ISABELLE, à Léandre.

Pensez-vous, Monsieur, tout ce qu'on vient de vous faire dire?

LÉANDRE.

Ah! Madame, au contraire; & je vous avouerai que je souhaite ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vue.

ISABELLE.

Et moi je sens que je n'aurai pas la force de réfister aux volontés de ma Mere.

LÉANDRE, lui baisant la main.

Ah Madame!

DRILLOT.

Adieu nos cinquantes pistoles.

LÉANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous assure; &, puisque le tems a changé enfin mes résolutions....

DORINETTE.

Ah! j'entends Madame; elle quitte sa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans trouble où je suis. Après avoir combattu hier ses desseins, que diroit-elle de me voir si-tôt changer de résolution?

LÉANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere, après les disputes que nous avons eues pendant le voyage, & les sermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

DORINETTE.

Menez Monsieur dans votre appartement pour vous rassure un peu l'un & l'autre, & revenir du désordre où les premiers traits de l'Amour vous ont tous deux jettés.

SCENE VI.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

C'Est bien dit. Et moi je reste ici pour préparer la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

SCENE VII.

Madame ROQUENTIN, DRILLOT;
DORINETTE.

DORINETTE.

A voici.

DRILLOT, bas.

Ah! morbleu, quelle figure! oh, pour le coup, je ne m'y attendois pas; & nous rirons bien tantôt. Mais, que tient-elle à sa main?

DORINETTE, bas.

C'est un miroir sait exprès pour rajeunir le visage; elle en a cassé plus de vingt qu'elle prétendoit qui l'enlaidissoient.

Madame ROQUENTIN, un petit miroir à la main.

Glace fidelle qui me représentes à toute heure mes attraits dans leur naturel, que tu m'es précieuse! j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais, Dorinette, quel est ce Garçon?

DORINETTE.

C'est un Domestique du beau Cléon, Madame. Madame ROQUENTIN.

De Cléon! & où est ton Maître, mon ami?

DRILLOT.

Il est chez le Baigneur, Madame.

Madame ROQUENTIN.

Et que ne descendoit-il chez moi tout botté & tout c'otté, pour me marquer son empressement? Un Amant dans cet équipage a souvent plus de charmes pour son Amante que dans l'ajustement le plus régulier.

(à Drillot.)

A-t-il toujours ses beaux cheveux?

DRILLOT.

Oui, Madame; ils n'ont changé que de couleur & de quantité.

Madame ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien! Madame, c'est à présent le plus beau gris-pommelé...

Madame ROQUENTIN.

Cela ne me surprend point; à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à présent vous n'en avez plus.

Madame ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours cet air charmant, enjoué?

DRILLOT.

Plus enjoué que jamais, Madame: on ne sauroit le regarder sans rire.

Madame ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conservé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien! Madame, vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

Madame ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon ami, va promptement au-devant de lui; qu'il vienne répondre à mon impatience.



SCENE VIII.

Madame ROQUENTIN, DORINETTE.

Madame ROQUENTIN.

H T vous, Dorinette, allez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une a charmante entrevue.

SCENE IX.

Madame ROQUENTIN, seule.

R EDONNONS un peu quelques doses à mes attraits. Puisque Cléon veut paroître devant moi dans tout son éclat, il n'est pas juste que je néglige les soins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons mes mouches avec symmétrie. Etudions un souris gracieux. Rappellons nos minauderies enfantines, & ce je ne sais quoi qui sut autresois le charmer.



Tom III.

SCENE X.

Madame ROQUENTIN, CLÉON.

Madame ROQUENTIN.

M As que cherche ici ce bon-homme? On laisse comme cela monter mille gens. Holà, quelqu'un!

CLÉON.

Enfin me voici donc chez ma chere Javote. (bas) Mais quelle est cette figure hétéroclite? c'est apparemment sa vieille Tante. (haut.) Madame, me tromperois-je; ou n'êtes-vous point Madame Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois, & qui étoit la Tante de la Maitresse du logis.

Madame ROQUENTIN.

Allez, bon-homme, vous radotez de prendre une personne comme moi, pour une semme qui est morte il y a vingt ans, âgée de soixante & dix.

CLÉON.

Madame, je vous demande pardon. Comme il y a long-tems que je suis hors de Paris, & que j'ai presque toujours demeuré à Bordeaux....

Madame ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux, Monsieur? Et dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Cléon?

CLÉON.

Sans doute, Madame; & personne ne le connoît mieux que moi.

Madame ROQUENTIN.

Et, dites-moi un peu, est-il toujours charmant comme autrefois?

CLÉON.

Il vaut mieux qu'il ne valoit il y a quarante ans. Madame ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez souvent à Bordeaux?

CLÉON.

Nous ne nous fommes jamais quittés.

Madame ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de sa charmante Javote?

CLÉON.

Je vous assure qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Madame ROQUENTIN.

Ah! Monsieur, que vous me faites plaisir! Mais puis-je savoir ce que vous demandez dans cette Maison?

CLÉON.

Vous le faurez dans un moment. Mais oferoisje auparavant vous demander des nouvelles de la belle Javote, dont vous me parlez? Vous êtes apparemment de ses amies?

Madame ROQUENTIN.

Oh! pour cela, on ne peut davantage,

O ij

CLÉON.

Puis-je, à mon tour, vous demander comment vous la trouvez?

Madame ROQUENTIN.

Oh! adorable, Monsseur; c'est une beauté parfaite.

Est-il possible que ses traits?...

Madame ROQUENTIN.

Je yous assure qu'elle n'a fait que croître & embellir; & que, si Cléon...

SCENE XI & derniere.

ISABELLE, LÉANDRE, Madame ROQUENTIN, CLÉON, DORINETTE, DRILLOT.

Madame ROQUENTIN, apperce-

M Ass le voici, sans doute.

CLÉON, appercevant Isabelle.

Ah! la voilà elle-même.

Madame ROQUENTIN, embrassant Léandre, Mon cher Cléon!...

CLÉON, embrassant Isabelle.
Mon aimable Javote!...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre!

Madame ROQUENTIN.

Que j'ai de joie de vous revoir!

CLÉON.

Que j'ai de plaisir de vous embrasser! Madame ROQUENTIN-

Vous n'êtes point changé.

CLÉON.

Je vous trouve toujours la même.

Madame ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien?

CLÉON.

D'où vient ce silence ?

LÉANDRE.

Madame

ISABELLE

Monfieur

Madame ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur?

CLÉON.

Quel est cet accueil?

LÉANDRE.

Vous vous abusez, Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez, Monsieur.

CLÉON.

Comment?

DRILLOT.

Oui, c'est une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne suis point la belle Javote, Monsieur; c'est ma mere.

LÉANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame; c'est mon pere.

Madame ROQUENTIN.

Je ne comprends rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'est que vous n'y voulez donc rien comprendre. Mais je conçois bien, moi, que Monsseur est le beau Cléon, & Monsseur son sils Léandre.

Madame ROQUENTIN. Lui, le beau Cléon?

DRILLOT.

Oui, Madame, comme vous êtes la belle Javote.

CLÉON.

Elle, Javote?

DORINETTE.

Oui, Monsieur; & voilà sa fille Isabelle.

CLÉON, d Drillot.

'Ah! je n'en puis plus.

Madame ROQUENTIN.
Je suis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous aussi sur moi, Monsieur, pour inieux faire le tableau.

Madame ROQUENTIN.

Est-il possible que quarante ans aient changé ses traits de cette maniere!

CLÉON.

Se peut-il que le temps ait ainsi détruit ce chefd'œuvre de la Nature!

Madame ROOUENTIN.

Ah! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le temps eût respecté vos traits, comme il a respecté les miens! Vous ne vous voyez pas. Monssieur, vous ne vous voyez pas.

CLÉON.

Non; mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Madame ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monfieur.

CLÉON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Madame ROQUENTIN.

Mais, pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouserai votre fils, s'il le veut.

CLÉON.

Et moi votre fille, s'il le faut.

Oiv

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma mere, cela ne sera pas.

LÉANDRE.

Je crois que vous vous moquez de moi, mon pere; je m'en tiens à mon premier dessein, & je n'en épouserai point d'autre que la charmante Isabelle.

ISABELLE.

Et moi, je vous proteste, ma mere, que je n'aurai point d'autre mari que Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Comment donc! vous n'en vouliez point, à ce que vous dissez.

CLÉON.

Vous témoigniez en chemin tant d'aversion pour sabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de réfolution, pourquoi ne voulez-vous pas que vos enfans en changent de même? Les révolutions des temps font pour eux comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils se haïffoient, ils se voient, & ils s'aiment: qu'avez-vous à dire à cela?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raison, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLÉON.

Allons, Madame, il se faut rendre justice. L'a-mour-propre nous empêche souvent de nous con-noître nous-mêmes; mais je conçois que, si le temps-m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nosbeaux jours sont passés, & que nous ne devons passendre nos enfans malheureux.

Madame ROQUENTIN.

Oh! je vous affûre qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finissons. Je ne veux point de votre fils, malgrélui; & c'est assez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux sur mes charmes, pour que je n'y songe plus.

C. L. É. O. N.

C'est fort bien fait à vous, Madame. Songeons, donc à unir au plutôt ces jeunes gens ensemble: & si le temps a pu détruire notre amour, qu'il ne puisse rien sur l'estime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drallot, où est le temps?....

DRILLOT.

Il n'y faut plus songer, Monsieur; il est passe:

DORINETTE.

Monsieur, voilà les anciens amis de Madame de les vôtres qu'elle avoit invités à vos noces; ils out

amené a rec eux des violons, & font tous gais comme des pinsons: les renverrons-nous?

CLÉON.

Non, non, qu'ils entrent; je serai bien-aise de les revoir; cela me rappellera les plaisirs de mon jeune âge.



LE TEMPS PASSÉ.

PREMIER INTERMEDE.

ENTRÉE DE BONNES-GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD. Nº. I.

Aison d'aimer, aimable jeunesse,'
Que ne pouvez-vous durer sans cesse?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,
Plûtôt le temps en passe, & passe sans retour.

ENTRÉE

D'UN PETIT VIELLARD ET D'UNE PETITE VIELLE.

UN VIEILLARD. Nº. II.

A Ux doux plaisirs de la tendresse Il faut livrer ses jeunes ans:
Ten, ten; tens.

Lorsque l'on sent approcher la vieillesse, Ten, teren, ten, tens, Il n'est plus temps.

0 vj

UNE VIEILLE.

Hélas! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes foupirans:
Ten, ten, tens.
mes vieux ans je ne fuis plus cruelle;

Sur mes vieux ans je ne suis plus cruelle;
Ten, teren, ten, tens,
. Il n'est plus temps.

UN VIEILLARD

Quand l'horloge du Berger fonne, Réveillez-vous tendres Amans; Ten, ten, tens. L'heure passée, une Belle raisonne; Ten, teren, ten, tens, Il n'est plus temps.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement se rappelle, Quand il a pris la clef des champs: Ten, ten, tens.

A fon retour, il ne bat que d'une aîle; Ten, teren, ten, tens, Il n'est plus temps.

COURANTE DE GENS DU TEMPS PASSÉ.

Rappellons la fouvenance
Du bon temps passée

LE CHŒUR.

Rappellons la fouvenance Du bon temps passé.

UN VIEHLLARD.

Le Juge défintéressé Ne refusoit point d'audience. Sans le secours de la finance, Le vrai mérite étoit placé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance Du bon temps passé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut caressoit Macé, Il le faisoit sans répugnance; Il n'avoit point de désiance Que quelqu'autre en sût caressé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance Du bon temps passé.

UNE VIEILLE

Un vieillard, dans l'àge glacé, Pouvoit encore entrer en danse; Aujourd'hui, dans l'adolescence, Le Blondin est déja cassé.

LE CHŒUR.

Rappellons la fouvenance Du bon temps passé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé De demander de l'indulgence; On lui battoit des mains d'avance, Même avant qu'on eût commencé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance Du bon temps passé.

ENTRÉE GÉNÉRALE DE VIEUX ET DE VIEILLES.

Fin de la premiere Partie.

TRIOMPHE Du TEMPS PRÉSENT.

SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, Jeune Coquette.

CLARINE, Suivante d'Hortense.

LUCILE, Fille de Lyon, déguisée en Cavalier.

ROSETTE, Suivante de Lucile, déguifée en Laquais.

LICIDAS, Amant de Lucile & amoureux d'Hortense.

LA GUILLOTIERE, Valet de Licidas, Amant de Rosette & amoureux de Clarine.

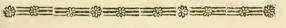
L'ESTAFFE.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Hortenses.



LE

TRIOMPHE DU TEMPS PRÉSENT.



SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.
LICIDAS, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

donc enfin cassés aux gages; & la coquette d'Hortense, & la fourbe de Clarine, après nous avoir tous deux plumés comme des oisons, nous traitent avec le dernier mépris. Vous avez voulu vous ésoi-

gner aussi; voyez combien le temps de l'absence a dérangé nos assaires!

LICIDAS.

Ah! malheureux Licidas, où te vois-tu réduit!

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis, avant de partir de Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris sans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah! mon cher la Guillotiere, je suis ruiné. Mais qui n'auroit pas cru qu'Hortense m'aimoit de la plus sincere ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui se seroit imaginé que Clarine ... Mais, après tout, Monsseur, nous méritons bien cela: vous avez trahi Lucile, j'ai trompé Rosette; on nous tend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu? il y avoit trop long-temps que j'aimois Lucile. Elle est à Lyon, j'étois à Paris: la distance des lieux, le temps de l'absence contribuent beaucoup à rendre les Amans inconstanc. J'avouerai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me consoler du chagrin de ne plus voir Lucile; & je ne croyois pas que le temps m'attacheroit à Hortense au point où je le suis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fache le plus dans tout ceci, c'est

d'avoir donné à Clarine la bague dont Rosette m'avoit faitprésent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penser. Ne songeons qu'à découvrir mon heureux rival. Quoi! tu n'as pu encore savoir quel il est, où il demeure, les heures qu'il prend pour venir en cette maison?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monsieur. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier; & que mon rival à moi, s'appelle Jasmin: mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jasmins consondus ensemble que l'on n'y connoit goutte; cependant j'ai posté un petit drôle qui l'observera toute cette nuit, & qui lui rendra votre cartel, en quelqu'endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte; & voyons s'il ne seroit point avec Hortense.



SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

M Ass voici Clarine sa suivante.

CLARINE.

Souhaitez-vous parler à ma Maitresse, Monsieur & Elle n'y est pas.

LICIDAS.

C'est à quoi je m'attendois fort. Et quel temps faut-il prendre, à présent, pour la trouver?

CLARINE.

Que_voulez-vous? Elle a maintenant fon proces qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller solliciter! il est presque nuit. Et toi, Clarine, as-tu aussi des procès?

CLARINE.

Oh! pour moi, je n'ai point tant de raisons à te donner, sinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pousser une botte en trois temps.

CLARINE.

Voilà une affaire bien jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

Oui, hors de cour & de procès, & la Partie de la Guillotiere condamnée aux dépens.

CLARINE.

Pour vous, Monssieur, je vous parlerai plus poliment, & je vous dirai que le temps de votre absence.....

LICIDAS,

C'en est assez; je comprends à quoi je dois m'en tenir. Cependant dis à ton infidelle Maitresse qu'elle ne jouira pas long-temps de sa persidie, & que nous éprouverous bien-tôt si son aimable Chevalier saura triompher de moi aussi facilement qu'il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE

Et moi, ma petite mignonne, si je rencontre votre beau Jasmin, nous verrons s'il pousse aussi bien une estocade qu'un soupir amoureux.



SCENE III.

CLARINE, seule.

Ec 1 commence un peu à m'alarmer. D'où, diantre, ont-ils pu savoir le nom de leurs rivaux? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable.

SCENE IV.

LUCILE en Cavalier, ROSETTE en Laquais, CLARINE.

CLARINE, à part.

As voici nos nouveaux Amans: je suis bien aise qu'ils soient montés par le petit escalier; sans cela, il seroit peut-être arrivé du malheur. Mais, tout coup vaille, ces jeunes drôles-ci ne m'ont pas l'air de craindre leur homme.

LUCILE.

Bon-soir, belle Clarine. Comment se porte ton aimable Maitresse? Où est-elle?

CLARINE.

Monsieur, elle est à deux pas, chez une de ses amies; & je vais l'avertir que vous êtes ici, selon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jasmin; ne t'en va pas, au moins.

ROSETTE.

Oh! je n'ai garde.

SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

Le bien! Madame, voulez-vous encore jouer lougtemps le même rôle? & ne vous lassez-vous point de passer pour homme, connoissant si bien la persidie de ce sexe trompeur?

LUCILE.

C'est un sexe trompeur, il est vrai; mais, après tout, le nôtre l'est-il moins?

ROSETTE.

Vous avez raison; car nous-mêmes, sans la nouvelle qui nous est venue de l'inconstance de Licidas & de la Guillotiere, nous allion, nous engager dans une autre chaîne; mais la jalousse nous a surieusement réveillées.

LUCILE.

Vois comme Hortense a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en usage que des airs extravagans, salué des épaules, ricanné sur un rien, débité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai guere eu plus de peine à rendre Clarine amoureuse de moi : je l'ai vue, elle m'a regardé je lui ai parlé, elle m'a répondu; je l'ai agacée elle m'a chatouillé; je l'ai pincée, elle m'a mordu.

LUCILE.

Voilà une belle maniere de se conter fleurette!

ROSETTE.

Bon! la Guillotiere & moi, nous ne faissons l'amour à Lyon qu'à coups de poing: entre nous autres Domestiques, c'est assez notre maniere. Mais laissons tout cela. Est-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater?

LUCILE.

Il n'est pas encore temps, Rosette.

ROSETTE.

Que voulez-vous donc davantage? Sur le bruit de l'inconstance de nos amans, nous sommes parties de Lyon déguisées en hommes; &, à la faveur de ce déguisement, nous nous sommes introduites a Paris chez nos rivales, nous avons supplanté nos volages

volages; il me semble qu'en voilà assez, & que c'est tout ce que nous demandions.

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue incel-famment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace; car enfin je commence à me lasser de l'amour que Clarine a conçu pour moi: elle est diablement vive, au moins.

LUCILE.

Est-ce que tout ce badinage ne te réjouit point?

ROSETTE.

Non, ma foi; & je sens que je ne suis point le fait des femmes.

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

ROSETTE.

M Ass que cherche ici ce garçon?
L'ESTAFFE.

Monsieur, est-ce vous qu'on nomme Monsieur le Chevalier?

LUCILE.

Oui, mon cher. Mais il y a plusieurs Chevaliers

Tome III,

P

dans le monde; ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez?

L'ESTAFFE.

Non, Monsieur; on m'a seulement dit, Monseur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah! c'est Monsieur, sans contredit.

L'ESTAFFE.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE, bas à Rosette.

Rosette, c'est de l'écriture de Licidas.

(Elle lit.)

Monsieur, je voudrois avoir ce soir l'honneur de me couper la gorge avec vous; ayez la bonté de marquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela; & n'amenez avec vous que votre valet Jasmin, comme je n'amenerai que le mien: ils ont aussi quelque petite affaire à démêler ensemble.

(A l'Estaffe.)

Allez, mon ami, dites au Cavalier qui vous envoie, que je ne sortirai point d'ici de la soirée, & qu'il m'y vienne trouver, s'il l'ose.

L'ESTAFFE.

Cela suffit; il ne tardera pas à s'y rendre,



SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

COMMENT, Madame! vous lui donnez rendezvous dans la maison d'Hortense?

LUCILE.

Veux-tu que j'aille m'exposer à être arrêtée dans la rue par le Guet, dans l'équipage où je suis? &, d'ailleurs, je suis bien aise de faire cet éclat en préfence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à frotter la Guillotiere comme tous les diables: c'est un poltron fiessé, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais. Mais comment faire? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bien-tôt trouvé une.



SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE, CLARINE,

LUCILE, bas.

M A 1 s taisons-nous, voilà Hortense.

HORTENSE.

Mille pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir fait tant attendre: je ne m'étois éloignée que pour éviter votre rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquiétude; & tant que Licidas vous aimera, je ne serai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, si nous n'aimons pas?

HORTENSE.

Clarine a raison.

LUCILE.

Ah! je suis jaloux d'une maniere bien dissérente des autres hommes; & je soussiriois moins si vous

zimiez Licidas, que de savoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicatesse. Croyéz-moi, Chevalier, aimons-nous saus contrainte: & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes esforts pour m'en faire hair. Tenez, voilà déjà la montre dont il m'a fait présent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE, à part.

Ah Ciel! que vois-je?

HORTENSE.

Entrons dans mon cabinet, je vais vous sacrisset toutes ses Lettres, & tous les présens que j'ai reçus de lui. Je veux bien m'exposer à tout son ressentiment pour vous faire plaisir.

LUCILE, bas à Rosette.

Tous les présens qu'elle me va faire seront sans doute ceux que j'a faits autresois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE, d part.

Je voudrois bien de même rattraper toutesmes nippes.



SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

U'AS-TU donc? Tu me parois bien inquiet. ROSETTE.

Je songe que nous ne devrions pas les laisser ainsi tête-à-tête: vois-tu! mon Maître est un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarrasses-tu, puisque leur tête-àtête nous procure le plaisir d'être seuls? Tu n'es pas si redoutable, toi; & il me semble que ture resroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te dise? Je trouve que tu n'es pas mon fait.

C L A R I N E. Et que me manque-t-il donc?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'esprit, que je parle assez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi; car, comme j'aime à parler de

mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point : mais on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ahltraître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner; mais si je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh! non, je t'assure; je n'aime pasassez les semmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifférence? Est-ce parce que je t'ai trop-tôt déclaré mon amour?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte enbesogne, au moins; &, pour une Coquette, tu nesais pas ton métier. Quand une semme est véritablement amoureuse, elle doit le taire; & elle nedoit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tirme donnes-là un plaisant précepte. Ah! petit scélérat, que ta physionomie m'a trompée!

ROSETTE.

Tu le serois bien plus si je t'épousois; car, ensin, nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

Piv

CLARINE.

Apprends que j'ai plus de bien que tu n'en mérites. Depuis que je suis dans cette maison, j'ai amassé plus de quinze cents francs, sans compter cette bague qui vaut encore son prix.

ROSETTE, bas.

Ah! que vois-je? C'est la bague que j'avois donnée à la Guillotiere.

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien! fais-moi le plaisir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un: c'est, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un poltron, il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je vais te donner celle de notre Portier: mais ne va pas te faire tuer, au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.



SCENE X.

LA GUILLOTIERE, seul.

Icidas m'envoie devant pour savoir si son homme lui a fait un fidele rapport, & si son Rival est effectivement ici. Mais, outre qu'il fait déja obscur dans cette Salle, c'est que je n'entends aucun bruit; il se sera sans doute évadé avec son Jasmin. Ah! tête! ah! ventre! ah! mort! Comment diable! d'où me vient ce courage inopiné? Je suis entré ici en tremblant; &, depuis que j'y suis, j'enrage de me battre! C'est apparemment à cause que je ne vois personne: car je me connois, je ne suis brave qu'avec ceux qui ne le sont pas, & je trouve que mon Maître m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un fort de chez Hortense: si c'étoit mon Rival! n'importe, faisons bonne contenance, & s'il est aussi poltron que nous, n'en soyons pas la dupe.



SCENE XI.

ROSETTE une épée au côté, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

O UI va lå?

LA GUILLOTIERE, tremblant.

Et qui va là, vous même? Pour moi je ne.
bouge.

ROSETTE.

G'-Al-lussa Pine (alla la cal contra

C'est le brave, l'intrépide, le redoutable Jasmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah! je suis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah! Monsieur de la Guillotiere, vous avez trop de modestie. Hé bien! qu'est-ce? Qu'en dirons-nous? Quelle nouvelle?

LA GUILLOTIERE.
On dit que les duels sont défendus.

ROSETTE.

Cela est facheux pour de braves gens comme nous. Mais ensin, nous sommes ici sans témoins, & notre affaire sera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres; il faut leur céder l'honneur.

ROSETTE:

Nous ne ferions ici que les embarrasser. Notre combat ne sera pas long, comme je vous dis; & en deux coups, l'un de nous sera par terre...

LA GUILLOTIERE.

Male-peste! Est-ce là comme vous les expédiez?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette rue; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuient.

LA GUILLOTIERE.

Ah! vous pouvez répondre à leur impatience.

ROSETTE.

Non, non, je suis bien-aise de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que vous voulez peloter en atten dant partie. Mais, si nous nous battons, qui viendra nous séparer?

ROSETTE.

Comment! nous séparer! Du premier coup, je vous compte mort: je ne me bats jamais que je ne tue.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien! si vous me comptez mort, vous n'avez qu'à vous en aller, comme si l'affaire étoit faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans toutes les regles.

LA GUILLOTIERE.

Ah! je vous dispense des formalités.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh! parbleu, je vous forcerai bien à vous battre.

LAGUILLOTIERE.

Et comment?

ROSETTE.

Vous vous battrez, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien! vous n'avez qu'à me les donner au plus vîte, & que cela soit sini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée.

Mais ce n'est pas assez, je veux que vous renonciex à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y fonge déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main?

ROSETTE.

Oui ; cela vous épargnera même les coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que le bois destiné pour mes épaules passera sur mon front.

ROSETTE.

Non; elle est sage, & j'en réponds comme de moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution! Mais, tout coup vaille, il vaut mieux se marier que de mourir.



SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

LICIDAS.

E ST-CE toi, la Guillotiere?

LA GUILLOTIERE.

Oui, Monsieur.

LICIDAS.

'Avec qui es-tu là?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monsieur Jasmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'est pas loin, & il ne paroîtra que trop-tôt pour vous.

LICIDAS.

C'est ce que nous allons voir. Mais vous, comment avez-vous terminé votre affaire?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable: j'épouserai une de ses Maitresses.

LICIDAS.

Ouoi! lâche....

ROSETTE.

Ne faites pas tant le brave; vous serez peut-être trop heureux de recevoir une semme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela seroit fort plaisant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magasins de Maitresses ; vous autres?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire: il nous en est encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... Mais voici Monsieur le Chevalier qui vous en assurera comme moi.



SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

(Pendant cette Scene Rosette tire doucement l'épée du côté de Licidas.)

LICIDAS.

A H! vous voici donc à la fin, mon brave? LUCILE.

Nous allons savoir tout-à-l'heure si vous l'êtes: vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire; & si vous me voyiez seulement en face....

LICIDAS.

Je n'ai pas besoin de vous voir, pour vous combattre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi aussi, puisque j'en suis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel boisje me chausse.

LICIDAS.

Comment donc! Et pour qui connoissez-vous Licidas?

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuir.

LICIDAS.

Ah! ma colere ne peut plus se contenir. Mais Ciel! (Il veut mettre l'épée à la main.) Qu'est devenue mon épée?

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah! je suis au désespoir.

SCENE XIV & derniere.

HORTENSE, LICIDAS, LUCILE; CLARINE avec des bougies d la main, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

COMMENT, des épées nues chez moi! Mais que vois-je? Licidas désarmé par le Chevalier!

CLARINE.

Jasmin, vainqueur de la Guillotiere! ROSETTE.

Nous en désarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah! je veux me venger de la trahison qu'on vient de me faire.

LUCILE, se découvrant.

Et contre qui te venger, perfide? Regarde-moi bien.

LICIDAS.

Que vois-je? c'est Lucile!

LUCILE.

Oui, lâche, c'est elle-même.

ROSETTE.

Et Jasmin est Rosette.

LA GUILLOTIERE.

Rosette! hé! oui, morbleu, c'est elle. Ah! si je l'avois su!....

HORTENSE.

Qu'est-ce que tout cela signisse?

LUCILE.

Cela fignifie, Madame, qu'ayant su que l'absence avoit rend. Licidas inconstant, je suis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir jouer ici le personnage que vous m'avez vu faire.

ROSETTE.

Oui, Madame; c'est ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma surprise. Ah! Clarine, que je suis honteuse d'avoir pris une semme pour un homme!

CLARINE.

Hélas! Madame, tous les jours les meilleures connoisseuses y sont trompées.

HORTENSE.

Ah! je ne veux plus entendre parler de Licidas, puisqu'il a pu trahir une si belle personne pour moi.

CLARINE.

C'est bien dit, Madame; avec le tems il vous auroit trahie pour une autre. Pour moi, je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oui! mais vous plairoit-il aussi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données?

ROSETTE, bas à la Guillotiere.

Ne te mets point en peine; nous en avons déja retiré une bonne partie,

LUCILE, à Licidas.

Que me pourrez-vous dire, Monsieur, pour vous justifier auprès de moi?

LICIDAS.

Madame....

ROSETTE.

Oh! Madame, laissons-là les reproches, s'il vous plaît; il faut leur pardonner. Il y avoit longtems qu'ils ne nous avoient vûes, ils croyoient ne nous plus revoir; ils ont trouvé de quoi s'amuser, ils s'y sont arrêtés; il ne faut jamais resuser le plaisser, quand il se présente. Pour moi, je suis

toujours pour le temps présent. J'entends des violons, réjouissons-nous; je ne m'embarrasse pas qui nous les amene.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertissement que nous voulions vous donner ce soir : mais...

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon compte : il faut prendre le temps comme il vient.



LE TEMPS PRÉSENT.

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE

DE LA JEUNESSE ET DE QUATRE AMOURS.

Nº. IV.

UNE COQUETTE.

C'Est souvent le temps de l'absence,
Qui rallume nos seux;
Mais il est dangereux
Que, dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la constance,
Pour les cœurs les plus amoureux,

ENTRÉE DE COQUETTES ET D'AMOURS.

C'est souvent le temps de l'absence.

MENUETS. $N^{\circ}. V.$

UN AMOUR.

Jeunes Beautés, ne laissez point vieillir Les fruits charmans que le Printemps vous donne;

Aux Amours venez les offrir:
Au temps de l'Automne,
Personne
N'en voudra cueillir.

ENTRÉE DE GROS RÉJOUIS.

N°. VI. UN RÉJOUI.

Au temps jadis, dans l'amoureux empire, Sans être heureux, on soupiroit dix ans. Au temps présent, à peine l'on desire, Que l'on est aussi-tôt content.

O'l'heureux temps!
Ton, ten, ton, tenne;
O'l'heureux temps!

II. RÉJOUI.

Du Procureur j'ai vu jadis la femme N'oser prétendre aux titres éclatans. Au temps présent, on la nomme Madame; Elle appelle ses Clercs.... mes Gens.

O l'heureux temps!
Ton, ten, ton, tenne;
O l'heureux temps!

III. RÉJOUI.

On méprisoit autresois la marotte, Et l'on voyoit triompher le bon sens. Au temps présent, nous voyons la Calotte Un de nos premiers Régimens.

O l'heureux temps!
Ton, ten, ton, tenne;
O l'heureux temps!

ENTRÉE DE FOUS.

Nº. VII. UN RÉIOUL

Le temps est toujours prêt à suir;
Goûtons les plaisirs de la vie.
Le passé s'oublie,
L'avenir varie;
Il n'est rien tel que de jouir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanouir; Le plaisir s'offre, il faut le prendre; Pourquoi s'en défendre? Que sert-il d'attendre? Il n'est rien tel que de jouir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point ouir, Entrez dans des chaînes nouvelles : Laisfez-là les Belles, Qui sont trop cruelles. Il n'est rien tel que de jouir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous réjouir;
Jusqu'à ce que le temps ramene
Muse Melpomene,
Troupe Italienne.
Il n'est rien tel que de jouir.

ENTRÉE GÉNÉRALE

D'AMOURS, DE COQUETTES, DE FOUS ET DE GROS RÉJOUIS.

Fin de la seconde Partie.

LE

TRIOMPHE DU TEMPS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.



ACTEURS.

CASTELCRIC, Gascon . nouveau mari de Lucinde.

LUCINDE, mariée en secondes noces à Casteloric,

DAMON, Frere de Lucinde.

HARDICRAC, Gascon, ami de Damon & de Castelcric.

'AGATHE, Fille de Lucinde.

LOLOTTE, Petite Fille, Sœur d'Agathe.

DORANTE, Amant d'Agathe.

Le petit CLITANDRE, Amant de Lolotte.

La Scene est à Paris, dans la maison de Lucinde.



LE

TRIOMPHE DU TEMPS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE. DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

NFIN, mon cher Hardicrac, après un voyage un an, me voici de retour à Paris, & dans la Iaison de ma Sœur, qui sera bientôt votre semme, le Ciel seconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadédis! cher Damon, je me réjouis avec vous a bonheur que vous avez eu de me rencontrer dans

votre route. Je vous félicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir qui j'en ressens, mon cher Hardicrac, qu'en faisant ous mes essorts pour vous faire devenir mon Beau frere: & ce ne sera pas peu que d'y parvenir; car comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari; & je ne doute pas que son deuil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah! fandis, camarade, laissez faire: je suis né de tout temps pour consoler les assligées.

DAMON.

Quand les choses d'abord ne réussiroient pas comme nous l'espérons, le temps est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise.

HARDICRAC.

En cas que le temps n'ait pas encore fait l'affaire, je possede l'art d'abréger ces délais.

DAMON.

Je sais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manques pas de bonne opinion; cependant, entre nous, dans notre voyage, je t'ai vu souvent te slatter assez mal-à-propos. Quoi qu'il en soit, si tu avois connu tout le mérite du défunt, tu tomberois d'accord que la douleur de sa perte semble devoir

être éternelle, & qu'une femme aussi vertueuse que ma Sœur....

HARDICRAC.

Bagatelle! Fais seulement paroître ta veuve, presente-la moi inondée d'un déluge de larmes s d'un regard, je lui mets l'œil à sec.

DAMON.

Il est certain que si elle étoit persuadée, comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiere vue elle se sentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doute point; cela est dans ton sang d'àdorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela se peut: mais nous devons ménager son affliction, & prendre toutes les mesures nécessaires pour ne pas d'abord estatoucher sa douleur. Je viens de la faire avertir de mon arrivée; elle en sera sans doute surprise, n'ayant pu trouver l'occasion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entends descendre quelqu'un....



SCENE II.

CHARLET OF A PERIOD OF THE PROPERTY OF A PERIOD OF A P

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

T c'est elle - même.

LUCINDE.

Quoi! mon cher frere de retour à Paris! quelle consolation pour moi!

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai de vous revoir, ma chere Sœur. Je suis ravi que vous ayez ensin quitté ces longs crêpes, que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé! mon frere, ne faut-il pas se faire une raison? Mais, ne me rappellez point, je vous prie, un temps si triste; & soussrez que je m'abandonne à toute la joie que me donne votre arrivée. Mes Filles, saluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les enfans croissent en peu d'années! Hé bien! sont-elles toujours dans le dessein d'être Religieuses? Je les ai vues sort dans ce goût-là; &, à moins que le temps ne les ait changées....

LUCINDE.

C'est ce que je ne crois pas: &, d'ailleurs, la douleur que m'a causé la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des réslexions sur les chagrins qu'il y a à essuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ses agrémens comme ses traverses. Mais, laissons cela; & permettez que je vous présente le meilleur de mes Amis: j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Espagne, & nous ne nous sommes pas quittés depuis.

LUCINDE.

Monsieur a la physionomie tout-à-fait heureuse; & il ne faut que le voir, pour être persuadé de son mérite.

HARDICRAC.

(A part, à Damon.)

'Ah! Madame,...hé bien! sandis! que t'avoisje dit?

DAMON.

Comme nos plaisirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois ressentir de votre affliction: &, sans vous connoître, il vous plaignoit autant que moi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, si vous me voulez faire plaisir, ne me parlez plus du défunt : j'ai été

jusqu'ici si affligée, si affligée de sa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus songer.

DAMON.

Je n'en parle, ma Sœur, que pour vous faire entendre que, dans ces fortes de malheurs, après avoir donné quelque chose à la bienséance, le plus prompt remede est toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge; & un second mari....

LUCINDE.

Ah! mon cher Frere, que je suis ravie que vous pensiez de la sorte!

HARDICRAC, à part.

Ah! cadé dis! pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Plusieurs partis s'étoient déja présentés; un riche Négociant de Lyon, un Trésorier de Normandie, un Conseiller de Bretagne, un Gentilhomme Manseau....

HARDICRAC.

Hé si! si! si! Madame. Vous méritez un Gascon.

LUCINDE.

Ah! Monsieur, que vous me frappez bien par mon endroit sensible! J'ai toujours eu une estime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût. Mais ces aimables enfans ne nous disent rien.

AGATHE.

Monsieur, où notre mere parle, c'est à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monsieur, nous écoutons pour en faire notre prosit dans la suite.

LUCINDE.

Oh! pour cela, elles sont élevées dans une grande modestie. Mais, mon Frere, vous devez être fatigué: je vais faire préparer votre appartement, & celui de Monsieur, qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déja la maison comme mienne; les gens de notre Pays ne sont pas saçonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaisir, Monsieur, d'en user ainsi: & je vais promptement....

DAMON.

Rien ne presse, ma Sœur; & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

Nous aurons du temps de reste. J'ai aussi à vous parler. Mais, laissez-moi auparavant donner tous les ordres nécessaires. Mes filles, suivez-moi.

SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

AIMABLE famille! & fur-tout cette fille aînée! fi je n'avois eu peur de désespérer la veuve, j'y aurois d'abord porté mes visées.

DAMON.

Cela est trop jeune pour toi; &, d'ailleurs, elle n'aura pas tant de bien que sa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier dessein.



SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC, DAMON.

HARDICRAC.

M Ars que cherche ici ce jeune homme? Je crois le connoître! hé! oui, c'est le Chevalier de Gasteleric, mon cousis & mon intime.

DAMON.

Apparemment qu'il t'aura vu entrer ici.

CASTELCRIC, à part.

Que font ces deux Messieurs seuls dans cette salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point; c'est lui-même, le Chevalier de Castel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher couss, que je t'embrasse; il y avoit mille aus que je ne t'avois vu. Je te suis obligé de ton bon souvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquasse bien de mémoire » pour t'avoir oublié depuis un an.

CASTELCRIC.

Et quel est ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point; c'est lui-même qui m'a conduit ici chez sa sœur.

CASTEL CRIC.

Comment?

HARDICRAC.

Oui; c'est le frere de la Patrone de la Case.

CASTELCRIC.

Quoi! Monsieur seroit ce Damon tant attendu, tant desiré, tant souhaité?

HARDICRAC.

C'est lui-même.

CASTELCRIC.

Ah! Monsiéur, que je vous embrasse, & que je vous témoigne la joie que j'ai de votre retour!

DAMON.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me saites.

HARDICRAC.

Je suis charmé, couss, que tu te trouves à Paris. dans le temps que je suis prêt de me marier. Tu signeras sur mon contrat, au moins?

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaisir indicible. Mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à temps pour signer au mien & saire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment! Tu as pris femme?

CASTELCRIC.

D'hier seulement. Comment! tu es dans cette maison, & tu n'en sais encore rien? La Dame du logis étoit pourtant de la noce, & personne n'y a plus dansé qu'elle.

DAMON.

Comment! Ma sœur, au sortir de son deuil, se trouver à une noce! cela n'est pas sort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bienféances à observer, & que vous lui deviez épargner ce ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fisse?

DAMON.

Vous pouviez faire vos noces sans elle.

CASTELCRIC.

Comment! cadédis! faire mes noces sans la Mariée!

DAMON.

Comment! la Mariée?

CASTELCRIC.

Hé! oui, sandis: c'est votre sœur que j'ai prise pour semme.

DAMON.

Quoi! Monsieur, vous êtes mon beau-frere?

Si je le suis? ah! je vous en réponds. Songez feulement à amasser beaucoup de bien, je vous fournirai des héritiers de reste, ou Diou mé damne.

DAMON.

Ah! mon cher ami, je tombe des nues.

HARDICRAC.

'Ah! cadédis, si tu tombes des nues, je tombe moi du sirmament.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDICRAC:

Je m'apprêtois à l'éponser.

CASTELCRIC.

Oh! pour le coup, cousis, vous attendrez, s'il vous plaît, qu'elle soit veuve une seconde sois.

DAMON.

Je n'en puis revenir; & je suis dans une colere..... HARDICRAC.

Oh! point d'emportement; console-toi; je te réponds qu'elle est en bonne main; & que, ne

m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux. Mais il faut s'ajuster: je devois être ton beau-frere, je serai ton neveu, j'épouse la fille aînée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente? Est-elle en âge de conduire un ménage? &, d'ailleurs, si le temps ne l'a changée, je l'ai toujours vue dans les sentimens d'être Religieuse: l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

HAR DICRAC.

Laisse faire; si j'ai du ta'ent pour consoler les assesses, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE; DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

VENEZ, Madame; ne craignez point le ressentiment de votre frere: quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'énouse cette aimable enfant. (A Agathe.) Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante?

AGATHE.

Moi? je ne sais pas seulement ce que vous de-

LOLOTTE.

Monsieur demande à être votre mari : voyez que cela est difficile à entendre ? Vous me faites pitié d'être si sotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiselle Lolotte, vous me paroissez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE, à Agathe.

N'avez-vous pas vu marier ma chere Maman? Hé bien! cela sera à-peu-près de même.

AGATHE.

Oui; mais, ma Sœur, ma chere Mere avoit déja eu un Mari; & il me semble que je voudrois bien aussi en avoir un autre auparavant Monsieur.

LUCÍNDE.

Taisez-vous, sotte; vous ne savez ce que vous

AGATHE.

Si je ne sais ce que je dis, je sais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ses discours, Monsieur; je suis Maitresse de ma Fille: il sussit que vous soyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y consente, pour qu'elle soit votre semme dès demain, pourvu que vous ne fassiez point de dissiculté d'épouser une sille aussi ingénue.

HARDICRAC.

Hé! sandis: c'est ce que je cherche depuis si longtems qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monsieur, je ne suis pas si sotte que vous pensez; &...

LUCINDE.

Oh! Mademoiselle, encore une fois, taisez-vous, & songez à m'obéir. Et nous, passons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

SCENE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

M A Sœur, je vous félicite; & je suis ravie que vous établissiez dans notre Famille la régle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie: on m'en a fait fortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même; & je vous avoue que je n'en ai point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, si vous n'étiez pas un enfant, je vous consierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant? Savez-vous bien que j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre personne. Consiez-moi seulement votre secret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas! j'aime, ma Sœur. Quoi! cela ne vous furprend pas?

LOLOTTE.

Non vraiment; & je ne vois rien là de si extraordinaire. Et qui aimez-vous?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui ? Dorante?

AGATHE.

C'est lui-même, il veut absolument m'épouser: jugez, ma Sœur, combien il sera fâché, si l'on m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vienne au plutôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur....

LOLOTTE.

Quoi mais? Dans ces sortes d'affaires il saut se remuer. Vous voudriez que Dorante sût votre mari, n'est-ce pas?

AGATHE.

Assurément; car nous nous sommes déja donné une promesse de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc! Mais, vraiment, vous n'êtes pas si sotte que je pensois. Et comment avez-vous pu lui parler?

AGATHE.

Bon!il passe toutes les nuits sous nos senêtres & cette bonne Dévote, qui consoloit ci-devant ma Mere dans son veuvage, a la charité de lui rendre mes lettres & de me rendre les siennes.

LOLOTTE.

Quoi! Madame Brigide? Je la croyois si scrupuleute & si ridicule! Oh! je suis ravie qu'elle soit aussi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'est point trouvée aux noces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanités du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourd'hui, & je ne sais par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce foin.

AGATHE.

Quoi! ma chere Sœur, vous pourriez me rendre ce service?

LOLOTTE.

Pourquoi non? N'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occasi on?

AGATHE.

Ah! très-assurément. Mais comment vous y prendrez-vous?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embarrasse point: j'ai ici des personnes à mon commandement, & vous aurez Dorante dans un moment; il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adresser pour lui porter cette nouvelle? Prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarrassez-vous? Je crois que vous me prenez pour une bête! Dans un moment, vous dis-je, votre assaire sera faite.



SCENE VII.

AGATHE, seule.

ÉLAS! j'étois bien plus heureuse lorsque je ne connoissois point l'Amour. J'ai vu Dorante, il m'a parlé; j'ai pris plaissir à l'entendre, & le temps a fait le reste.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

A H! ma Sœur, réjouissez-vous. Dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'est présenté à ma vue. Je lui ai fait signe d'approcher: il est venu, & le voici.



SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE, DORANTE.

DORANTE.

HARMANTE Agathe, quel heureux hafard me procure le plaisir de me trouver auprès de vous ? J'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre: & mon bonheur....

AGATHE.

Ah! Dorante, je suis au désespoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver: & ma Mere & lui veulent me marier, dans l'instant, à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel! Quel contre-tems! Et demain mon Pere devoit vous demander pour moi à Madame vôtre Mere. Que vais-je devenir, chere Agathe?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage. Déclarez, dans ce moment, à ma Mere que vous aimez Monsseur, & que vous ne voulez point d'autre époux que lui.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse...

LOLOTTE.

Ne craignez rien; je vous seconderai comme il faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais....

DORANTE, se jettant à ses genoux.

Ah! belle Agathe, au nom de notre amour, je vous conjure....



SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC; DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

O UE vois-je? Un homme aux genoux de ma

HARDICRAC.

Cadédis! quelle innocente!

DAMON.

Que veut dire ceci, Lolotte?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monsseur aime ma Sœur, & que ma Sœur aime Monsseur; voilà tout ce que j'en sais.

HARDICRAC.

Ah! fandis, où m'allois-je fourrer? Et à quel âge faut-il donc les prendre?

DORANTE.

Oui, Madame, il est vrai que j'aime Mademoiselle votre Fille, & que mon Pere devoit demain vous la demander en mariage.

LUCINDE.

LUCINDE.

Monsieur, je connois votre Famille; & c'est beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire: mais mon Frere a donné sa parole à Monsieur; sans cela...

HARDICRAC.

Ah! Cadédis, je la lui rends: je veux une femme à moi feul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes mesures rompues; & le desir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille...

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouserai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monsieur? Fi donc! Que feriez-vous d'une morveuse comme moi? N'auriez-vous pas de confcience?

HARDICRAC.

Et, sandis! vous croîtrez peut-être avec le temps?

LOLOTTE.

Je l'espere bien ains: mais vous, de votre côté, vous vieillirez, Monssieur.

HARDICRAC.

La petite personne ne laisse pas d'avoir des raisons piquantes.

LUCINDE.

Qu'est-cerà dire, Madamoiselle? Vous êtes bien Tome III. R

en âge de raisonner comme vous faites! on prendra bien vos avis là-dessus!

LOLOTTE.

Je fais pourtant que fans moi l'on ne peut rien faire; & je vous déclare, par avance, que je ne veux point de Monsieur.

LUCINDE.

La petite insolente! Monsieur, ne vous arrêtez point à ses discours, je vous prie; & ne vous sâchez point....

HARDICRAC.

Moi? au contraire; j'aime à voir, dans les Filles de cet âge, de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertés méprisantes; cela m'annonce, pour l'avenir, une vertu à toute épreuve; & je me flatte....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne serez pas mon mari, à bon compte; & j'y vais donner bon ordre.



SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANTE.

DAMON.

Où va-t-elle donc, ma Sœur? & que veut-elle

LUCINDE.

C'est une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaisses depuis un certain temps.

DAMON.

Cela me surprend; car, avant mon départ, elle étoit d'une docilité & d'une retenue si grande, qu'elle en paroissoit toute sotte; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire: si cela va toujours en augmentant, avec le temps ce sera un petit diable.

HARDICRAC.

Laissez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere si-tôt qu'elle sera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même temps que celui de Monsieur, puisqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppose pas.

388 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

LUCINDE,

Mon mari est allé lui-même chezl e Notaire pour le faire arriver plus vîte; & nous ferons dresser les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'est bien dit: &, la cérémonic faite, je mets la petite Personne dans un Couvent, jusqu'à ce qu'elle soit en étatd'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

J E viens de poser le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'amene, avec moi les Violons, qui doivent célébrer mon lendemain. Mais que veut dire que j'ai trouvé làbas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre, qui tous deux se désesperent?

LUCINDE.

Le petit Clitandre!

CASTELCRIC.

Oui, le Fils du Président qui occupe la moitié de cette Maison...

SCENE XIII & derniere.

LE PETIT CLITANDRE,

LOLOTTE, & les Acteurs précédens.

CASTELCRIC.

M A1s, cadédis! le voici lui-même.

LE PETIT CLITANDRE, à Lolotte.

Non, Mademoiselle, vous avez beau saire, je veux absolument lui dire deux mots; & l'on ne m'enlevera pas ainsi ma Maitresse à ma barbe.

LOLOTTE.

Mais, mon cher, n'allez point vous exposer...

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je fuis bon pour lui: j'ai trois mois de Salle, afin que vous le fachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame : mais j'aime Mademoiselle votre Fille, & j'en suis aimé, & je ne souffrirai point qu'elle soit la semme d'un autre.

Riij

390 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

HARDICRAC.

Oh! pour le coup, je ne m'attendois pas à celuilà.

LEPETIT CLITANDRE, d Hardicrac-Est-ce vous, Monsseur, qui êtes assez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête?

HARDICRAC.

Cadédis! ce petit bon-homme me réjouit.

LEPETIT CLITANDRE.

Morbleu! Monsieur, si je vous réjouis, votre sigure m'asslige, entendez-vous?

LUCINDE.

Qu'est-ce donc que tout cela signisse? Je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes, d'oser aimer ma fille!

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire; je sais le respect que je vous dois: mais si Monsseur a du cœur, je lui ferai voir que je ne suis pas un morveux.

HARDICR'AC.

Comment! vous voulez dégaîner avec moi?

LE PETIT CLITANDRE.

'Oui, Monsieur. Si vous vous obstinez à vouloir épouser Mademoiselle Lolotte, il faut que vous ayiez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

LOLOTTE.

Oh! pour celui-là, Monsieur, je vous défends de vous battre.

LE PETIT CLITANDRE.

Comment! Mademoiselle; vous aimez donc mieux épouser Monsseur?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela; mais je ne veux pas que l'on vous tue.

LE PETIT CLITANDRE.

Et si je vous perds, croyez-vous que je puisse vivre?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Assurément ce jeune homme est de race Gas-

LOLOTTE, aux genoux de Damon.

Ah! mon cher Oncle, priez ma chere Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous est de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiselle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah! fandis! je n'y puis plus tenir. Allez, mes enfans, je vous marie, moi. Allons, couss, il faut sinir cette asfaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur. Mais cependant voilà trois fois qu'on te passe la plume par le bec.

Riv

392 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y fasse? je m'en console, dans l'espérance où je suis de faire un jour une fortune des plus considérables. Je ne puis que plaindre ces Belles de n'avoir point le bonheur de me posséder.

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à leur mariage avec ces Messieurs.

LUCINDE.

Mais, mon cher mari, Lolotte est bien petite!

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande; toat vient avec le temps: il vous a consolée de la mort de votre mari, il a donné de l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espere qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'est penser à merveille. Espérons toujours, c'est le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roule le petit Divertissement que vous allez voir.



LE TEMPS FUTUR.

DERNIER INTERMEDE.

ENTRÉE

DE BOHÉMIENS ET DE MATELOTS.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

Nº. VIII.

Du temps passé soulage les regrets;
Et fait aux Mortels, par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfairs.
Ne perdons jamais
L'espérance.



ENTRÉE

DE BOHÉMIENNES ET DE MATELOTS. UNE BOHÉMIENNE.

No. IX.

DE l'espérance
Les plaisirs sont doux,
Ne sussent-ils qu'en apparence.
Sans cesse espérons, flattons-nous;
Car bien souvent la jouissance
Se trouve au-dessous
De l'espérance.



VAUDEVILLE,

UNE BOHÉMIENNE.

Nº. X.

JE vois une veuve pleurer, Et prête à se désespérer De la mort d'un époux sidele: Mais, pour voir ses vives douleurs Changer en nouvelles ardeurs, Ah!c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Iris vend cher à ses Galants
Les faveurs de ses jeunes aus;
Ils sont tous ruinés par elle;
Mais, pour la voir; dans son déclin,
La dupe de quelque Blondin,
Ah! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Dans le poste où la Cour l'a mis, Blaise compte nombre d'amis, Chacun suit sa faveur nouvelle: Mais, pour le voir abandonné, Dès que la roue aura tourné, Ah! c'est au temps que j'en appelle.

396 LE TRIOMPHE DU TEMPS.

UN MATELOT.

En tous lieux, ce nouvel époux De sa femme fait le jaloux; Il observe par tout la belle: Pour le voir garder le manteau, Et tirer sa part du gâteau, Ah! c'est au temps que j'en appelle.

LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à-présent Me traitent de petit enfant; Pour moi quelle douleur mortelle! Mais leur beauté dépérira, Tandis que la mienne croîtra, Ah! c'est au temps que j'en appelle.

UNE COMÉDIENNE, au Parterre.

A nos trois Sujets différens, S'il manque certains agrémens, Du moins l'idée en est nouvelle: Contre le critique envieux, Parterre si judicieux! Ah! c'est au temps que j'en appelle.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin de la troisieme & derniere Partie.

LE MAUVAIS MÉNAGE, PARODIE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi en 1725.

ACTEURS.

 ${
m B}$ ARBARIN, Prévôt

MARIAMNE, Femme de Barbarin.

SIMONNE, Sœur de Barbarin.

CLÉON, Marquis, Colonel de Dragons.

JOLI-CŒUR, Dragon.

MARAUDIN, Ami de Simonne & de Barbarin.

GRIFFON, Secretaire de Barbarin.

'ARLEQUIN, Vieux Domestique de Mariamne.

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe D'ARCHERS.

La Scene est dans une Ville de Normandie ...
- sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS NI É N A G E, PARODIE.

SCENE PREMIERE. SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

UI, cette autorité, qu'un frere vous confie, Est reconnue en Haute & Basse-Normandie. J'ai volé vers Gisors; &, traversant Rouen, Repassé par Avranche, & de Falaise à Caen. Madame, il étoit temps; car, prompts à se dédire, Nos Normands commençoient par-tout à vous détruire:

400 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Barbarin votre Frere, à Rouen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu;
Et ce Prévôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vu par ces saux bruits tout ce Peuple ébranlé;
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé:
J'ai dit que Barbarin étoir de son affaire
Sorti blanc comme neige; & que, plein de colere,
Il revenoit ici plus sier, plus orgueilleux,
Se venger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que fa Femme nous va donner de tablature! Il la verra, Madame; & va, plus que jamais, Se laisser enchanter par ses puissans attraits: Elle va nous consondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien; j'ai su parer ce coup sunesse; Et par un artifice obtenir un Arrêt, Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai su, par mes intelligences, Donner à Barbarin d'étranges dénances; J'ai même fait partir deux faux témoins exprès, Dont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais: Ils ont jusqu'à Rouen été trouver mon Frere; Et, sous le faux semblant d'un avis salutaire, Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri, Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipi.

MARAUDIN.

II n'en faut point douter, ce coup est nécessaire. Mais avez-vous prévu si l'Officier austere, Qui commande en ces lieux le parti de Dragons Que l'on a depuis peu logés dans nos maisons, Si Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse, Soussiria que l'on ose enlever son Hotesse? Il est logé chez elle; il peut, dans son courroux.... Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.



SCENE II.

CLÉON, JOLI-CŒUR, MARAUDIN.

CLÉON.

S IMONNE & Maraudin s'éloignent de ma vue : Par-là leur trahison ne m'est que trop connue. Maraudin, demeurez: vous êtes un frippon; Je vous serai donner mille coups de bâson.

MARAUDIN.

Monsieur...

CLÉON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame; Vous étiez du complot tramé contre sa femme; Je voudrois bien savoir ce qu'elle vous a fait. Il faut avoir du moins des raisons quand on hait; Mais vous n'en avez point; vous les feriez connoître;

Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être. Quel caractere affreux! se peut-il tolérer? Jamais sit-on du mal sans en rien espérer? Quoi qu'il en soit, sachez que je prends la désense De celle contre qui s'armoit votre insolence. Vous savez de quel bois se chaussent les Dragons.

MARAUDIN.

Monsieur ...

CLÉON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

CLÉON.

JOLI-COUR, que dis-tu? Quoi! sans ton arrivée.
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-CŒUR.

Oui, Monsieur; un Exempt, dont j'ignore le nom, Chargé d'Ordres secrets, étoit dans sa maison: Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite, Fiers comme des Césars, ensin tous gens d'élite, Et qui déja par tout avoient jetté l'essioi; Quand j'ai crié soudain: à moi, Dragons, à moi. Ils ont paru: l'Exempt & sa brave coliorte Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte; Et leurs jambes alors les servant à propos De cent coups de bâton ont garanti leurs dos.

CLÉON.

Ah! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie.

404 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Quoi! sans toi, Mariamne, hélas! m'étoit ravie! Et mon amour....

JOLI-CŒUR.

Ah! ah! voici du fruit nouveau; Vous avez donc enfin donné dans le panneau? Vous, qui pour le beau sexe aussi froid qu'une souche, Ne l'arbordiez jamais qu'avec un œil farouche; Vous, qui voulez passer par-tout pour vertueux, De la semme d'un autre on vous voit amoureux?

CLÉON.

Les beautés de Paris, par leurs minauderies, Par leurs airs affectés, par leurs coquetteries, M'avoient contre l'amour déchaîné tellement, Que de n'aimer jamais j'avois fait le serment: De leurs chignons frisés la bizarre structure, De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure, (*) Et sur-tout de leur cœur tous les plis & replis, Pour elles ne m'avoient inspiré que mépris. Mais j'ai vu Mariamne; une beauté si pure Tire tout son éclat de la simple nature : Jamais dans son maintien aucun air affecté; Jamais dans ses discours la moindre fausseré: Cette rare vertu, de tous les lieux bannie, L'aimable vérité, qui dans la Normandie N'avoit pu jusqu'ici trouver d'appartement, Sur ses levres habite & loge incessamment: Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle;

^(*) On dit ampleur. Licence poëtique.

Mais c'est d'une maniere, à vrai dire, nouvelle; C'est sans en rien attendre & sans rien desirer.

JOLI-CŒUR.

Bon ! quel conte! Aima-t-on jamais sans espérer? Vous nous la donnez belle avec un tel langage.

CLÉON.

Excuse-moi, je suis à mon apprentissage. Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment On doit s'y prendre à faire un tendre compliment. Mais, j'entends Mariamne; évitons sa présence, Je crains de proférer quelque mot qui l'offense.

JOLI-CŒUR.

Dites lui franchement ce que sent votre cœur.

CLÉON.

Non, je suis trop timide, & j'ai trop de pudeur. I



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

J E suis toute esfrayée; à peine je respire.

(Aur Suivantes.)

Arlequin, demeurez; & vous, qu'on se retire. Un fauteuil; sans cela je ne pourrois parler. Qu'on me cherche Cléon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE, aux Suivantes.

Hé bien! dans un moment dites-lui qu'il revienne; (A Arlequin.)

En l'attendant, il faut que je vous entretienne.



SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

NFIN, fage Vieillard, vous voyez mes chagrins, Et si de mon Epoux sans raison je me plains. Je ne vous parle point de ce nouvel outrage; De mon cruel Epoux vous connoissez la rage, Ivrogne, libertin, joueur, traître, jaloux, Toujours m'injuriant, ou me rouant de coups. Vous sûtes le témoin de mon triste hyménée; Ah! que j'en ai maudit mille sois la journée! Depuis ce tems, hélas! que de cruels ennuis! Que de malheureux jours!

ARLEOUIN

Et de mauvaises nuits!

A qui le dites-vous? Feu Monsieur votre Pere, Cet honnête Normand, qui fut si débonnaire Qu'à personne en sa vie il ne dit oui ni non, N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton? C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place: Là, votre frere encore eut la même disgrace: Hélas! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin; l' Tous deux de Médecins n'eurent pas grand besoin Pour aller voyager bientôt dans l'autre monde.

408 LE MAUVAIS MÉNAGE,

MARIAMNE,

C'est sur ces traitemens que ma raison se sonde Pour quitter un Epoux que je ne puis soussiri, Et qui ne cherche ensin qu'à me faire périr. Déja sur mon dessein j'ai consulté ma Mere: Ma fille, a-t-elle dit, vous ne sauriez mieux saire; Prenez sans dissérer le chemin de Paris; Mais sur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'est parler sagement; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même temps que vos deux Fils, & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups.
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres;
Et, pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur,
Désintéressé, franc, habile, plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je serai du voyage;
Quand je ne serois pas prudent, discret & sage,
Mon âge suffiroit pour ôter tout soupçon;
Je m'offre à vous servir par-tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuser, Cléon est trop honnête; Je vais lui demander. Et vous, de votre part, Allez tout disposer pour notre prompt départ,

SCENE VI. MARIAMNE CLÉON.

MARIAMNE.

M Onsieur, vous voulez bien que je vous remercie.

Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie; Ils ont tous fait merveille: hélas! sans leur secours, Dans le Mississip j'allois sinir mes jours.

CLÉON.

Madame, en vérité, c'eût été grand dommage Qu'un objet si charmant eut reçu cet outrage. Votre Mari devroit être assommé de coups, -De former des projets si cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah! vous ne savez pas la centieme partie
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuie.
Mais laissons le passé, songeons à l'avenir.
Connoissant ses desseins, je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris sinir ma triste vie.
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment:

Tome III.

410 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Ainsi pour ce départ, Monsieur, je m'imagine Que vous me voudrez bien prêter votre Berline; Et me faire escorter par six de vos Dragons, Pour me mettre à couvert de toutes trahisons. Vous ne répondez rien à mes humbles instances? Cependant je vous fais, me semble, assez d'avar ces. Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus?

CLÉON.

Non; vos prieres sont des ordres absolus.

Mais, Madame, excusez un généreux scrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule.

Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux:
Il sera trop puni, s'il se voit loin de vous:
Il ne vous verra plus, grace à son injustice,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.

Vos yeux doux & charmans.... Mais qu'est-ce que
j'ai fait!

Je vous ai découvert, je pense, mon secret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obscure, Paroît à mon honneur une cruelle injure. Une autre à vos discours voudroit n'entendre rien; Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien. Je vois que vous m'aimez; & , comme je suis bonne Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne, Quoiqu'un juste courroux en dût être le prix; Pour si peu, doit-on rompre avecs es bons amis? Je fais bien qu'on ne peut jamais m'aimer fans crime,

Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime. Pour la premiere sois c'est vous donner beau jeu. Si vous m'entendez mal, c'est votre saute. Adieu.

S C E N E VII. CLÉON, JOLI-CŒUR.

JOLI-CŒUR.

Un veut dire cela? vous changez de visage! Morbleu! la Dame en tient; allons, Monsseur, courage.

CLÉON.

Non; c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur, Que de vouloir séduire une semme d'honneur,

JOLI-CŒUR.

Morbleu! d'un Officier est-ce-là langage?
Vous, qu'on a vu cent fois au milieu du carnage....
C. L. É. O. N.

Hélas! lorsqu'à Paris j'étois Petit-Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret:
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel; & certe qualité
Me donne auprès du Sexe une timidité,

AIZ LE MAUVAIS MÉNAGE,

Qui, malgré mon amour, me retient & m'arrête. Mariamne m'a fait un compliment honnête, Je prétends la fervir, la venger, & c'est tout. Bien plus, à se guérir mon ame se résout. Comme sur ma vertu toujours je me retranche.....

SCENE VIII.

CLÉON, JOLI-CŒUR, ARLEQUIN.

CLÉON.

A 1s que veut ce jeune homme avec sa barbe blanche?

ARLEQUIN.

Mariamne, Monsieur, m'a dit de vous chercher, Pour savoir si bien-tôt les chevaux, le cocher, Auront mangé l'avoine. Elle veut, tout-à-l'heure, Monter dans sa berline, & changer sa demeure.

CLÉON.

Pour les faire hâter, Joli-cœur, allez-y.



SCENE IX.

CLÉON, ARLEQUIN.

CLÉON.

NEIN cette beauté va donc partir d'ici!
Grêle, vent furieux, tonnerre, pluie, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de son voyage:
Soleil, luis sur la route afin de la sécher;
Chevaux, qui la traînez, gardez-vous de broncher.
Et vous, qui conduisez à Paris cette belle,
Que vous serez heureux! vous vivrez auprès d'else.

ARLEQUIN.

Ah! ah! vous aimez donc Mariamne! Indiferet, Quel besoin de m'apprendre ainsi votre secret? Vous êtes bien badaud, il faut que je le dise. Mais, baste, ce n'est pas la derniere sottise Que vous serez peut-être avant la fin du jour.



SCENE X.

CLÉON, seul.

La, parbleu, raison: avec mon sot amour,
Qui ne sait ce qu'il veut, qui n'est d'ancun usage,
Je l'avouerai, je joue un sort sot personnage.
La Cour m'envoie ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et, pour premier exploit, sans craindre qu'on me

Du Prévôt, par mes soins, on enleve la semme, Comme si j'ignorois que jamais on ne doit Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLÉON, GRIFFON.

GRIFFON.

Onsieur, préparez-vous, notre Prévôt arrives, Au-devant de ses pas, chacun court sur la rive. Comme il sait son devoir, il vient publiquement Vous faire sa harangue ou bien son compliment, Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

CLÉON.

Dites-lui que ce soin est assez inutile: De tous ces vains honneurs je m'embarrasse peus On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prevôt vous fuyez la présence! C L É O N.

Contre sa semme il peut user de violence. Simonne & Maraudin sont des gens que je crains, Et qui peuvent avoir de dangereux desseins: Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime; Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XIL

GRIFFON, seul.

Isons ici deux vers, afin que Barbarin Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN. ARCHERS.

BARBARIN.

UE veut dire ceci? Cléon aussi me quitte! A qui donc venoit-il ici rendre visite? Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien? C'est, à dire le vrai, ce qu'on ne sait pas bien. Mais, ce qui me surprend & ce qui m'embarrasse, Il a l'ordre absolu de me remettre en place; Je ne saurois sans lui rentrer dans mon emploi; Et, quand j'arrive, il joue aux barres avec moi! Sans l'avoir vu je n'ose ici parler en Maître, Et je ne le verrai de tout le jour peut-être. Je ne comprends pas bien cette conduite-là, Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en soit, sortez, vous autres, qu'on me laisse.

(Les Archers Sortent.)

Maraudin, demeurez. Accablé de tristesse, Je voudrois avec vous un peu me lamenter. O Ciel!

MARAUDIN.

Quoi! vous pleurez! Voilà bien débuter! Comment! ce Barbarin triomphant, plein de gloire,

Qui sur ses envieux remporte la victoire, Que j'ai peint animé des plus vives sureurs, Commence en arrivant à répandre des pleurs! Est-ce là ce Prévôt si sier & si sévere?

BARBARIN.

Ah! mon ami, j'ai bien changé de caractere. Je suis désiguré d'une telle saçon, Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui, sans monnom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode; Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Hérode.

BARBARIN.

Sais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

M A R A U D I N.

Non.

BARBARIN-

De voir Mariamne en son appartement:

Sr

418 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Je me suis dérobé, sans rien dire à personne; J'ai trompé tous mes Gens, jusqu'à ma Sœur Simonne.

MARAUDIN.

Mariamne a fauté d'abord à votre cou?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu fauter au sien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou?

Quoi! malgré les sujets de colere & de haîne, Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine! Vos respects dangereux nourrissent sa sierté.

BARBARIN.

Elle me hait; hélas! je l'ai bien mérité.

Après le traitement que j'ai fait à fon Pere,
Je devois bien m'attendre à toute sa colere.

G'en est fait, à m'aimer je prétends l'engager;
Et de tous mes défauts je veux me corriger.
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle;
En un mot, je prétends vivre en homme de bien,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien.
Il le faut avouer, j'ai, dans la Normandie,
Hanté jusques-ici mauvaise compagnie.
Quoiqu'on me fasse accueil en cent lieux dissérens,
Je n'ai pas un ami qui me prêtât vingt francs.
Ma sœur vindicative, arrogante, sévere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere;

Elle est bigotte, ensin, c'est tout dire; & jamais Elle ne m'inspira que des conseils mauvais: Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille: De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille, Et que ma semme soit maitresse en ma maison.

MARAUDIN

Quoi! Monsieur, vous voulez

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raison.

Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme;
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je fens dans mon cœur;
Peignez lui mon amour... Mais on vient; c'est mas
Sœur.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE,

SIMONNE ..

Hé bien! vous venez donc de voir votre: Pimbêche;

Est-elle toujours fiere, & toujours pigriéche ? Avez-vous bien encore essuyé des mépris? BARBARIN.

Ma fœur, n'aigriffez plus, s'il vous pfaît, mess esprits,

420 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Et ne me rompez-pas la tête davantage. Depuis assez long-tems vous brouillez mon ménage, Je m'en lasse à la sin, je vous le tranche net; Pour sortir de chez moi faites votre paquet, Délogez sans trompette.

SIMONNE.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prévôt vous l'ordonne, un frere vous en prie-Faites le diable à quatre, emportez-vous, pestez, Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure A votre passion immoler la nature:

Je n'attends pas de vous ces tendres sentimens,
De l'amour fraternel trop justes mouvemens.

Je sais qu'en vos pareils le sang ne touche guere,
Et qu'un Prévôt Normand seroit pendre son pere.
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait?

Après ce que contre elle on vous vit entreprendre...

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taisez-vous, je ne veux rien entendre.

Je crois que par vos soins je sus toujours trahi; Et que, sans vous ensin, j'eusse été moins hai

SIMONNE.

Ah! c'est trop endurer un discours qui m'ossense.

Dussiez-vous-m'en punir, je romprai le silence.

Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,

Pauvre dupe, apprenez ce qui se fait chez-vous.

C'est peu que Mariamne, orgueilleuse & sévere,

Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévere,

Et que de ses mépris vous soyez convaincu,

C'est peu de vous hair, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu! Pouvez-vous bien, cruelle, Annoncer à mon front une telle nouvelle? Nommez-moi, nommez-moi l'indigne suborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BARBARIN,

Parlez, je l'ordonne.



SCENE X V.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

A H! Monsieur

Venez, ne souffrez pas que ce crime s'acheve: Votre Epouse vous suit, & Cléon vous l'enleve. BARBARIN.

Mariamne! Cléon! qu'entends-je? justes Cieux! M A R A U D I N.

Cléon & fes Dragons sont sortis de ces lieux; Il les a tous conduits au-de-là de la porte; Il place auprès des murs une secrete escorte. Mariamne dans peu le doit aller chercher, Monter dans sa Berline; & puis, touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête! Ah ventre! Ah mort! Courons à la vengeance.

On verra ce que c'est qu'un Prévôt qu'on ossense. Surprenons l'infidelle; & quant à son Mignon, Je prétends lui jouer un tour de ma saçon. Déja, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enslamme,

Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaisante vengeance! Et, pendant ce tems-là, Mariamne avec lui de ces lieux partira.

Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence, Et confiez le soin du reste à ma prudence.

Cependant dans ma chambre allez-vous reposer-

BARBARIN.

Non, ma Sœur; je voudrois l'entendre un peu jaser. Elle ignore à quel point la rage me surmonte; Je prétends la confondre & la couvrir de honte, Jouir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien...
BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur; ne craignez rien. Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on fait, le cœur tendre;

C'est pour la micux punir que je prétends l'entendre: Je veux que son aspect augmente mon courroux. Qu'on la fasse venir. Et vous, retirez-vous.



SCENE XVI.

BARBARIN, seul.

Quoi te résous-tu? Que veux-tu davantage? Quoi! n'es-tu pas assez instruit de ton dommage? Epoux insortuné, faut-il, pour t'animer, Que ta semme, elle-même, ose le consirmer? Vas-tu lui demander, pour mieux savoir la chose; Qui? quoi? par quels secours? le tems? le lieu? la cause?

Comment? .. Ah! fans vouloir chercher plus de clarté,

Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables,
Cruel, brutal, jaloux, osos-tu te flatter
Que de la Confrairie on voulût t'excepter?
Rends-toi, rends-toi justice; &, sanstant de scrupuse,
Comme ceux que tu vois, avale la pilule.
Mais voici Mariamne; & je sens la fareur
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.



SCENE XVII.

BARBARIN , MARIAMNE , foutenue par deux Suivantes.

MARIAMNE.

Q UE vois-je? Où suis-je? Où vais-je? Ah! ma force succombe;

Filles, soutenez-moi, de peur que je ne tombe:
Ah! j'ai cru voir le diable, en voyant mon Epoux.
Hé bien! pour quel dessein ici m'appellez-vous?
Est-ce pour m'assommer? Dépêchez au plus vîte;
Du tourment qui m'attend je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non; auparavant je veux vous écouter.

Dites quelle raison vous faisoit me quitter?

A quoi tendoit ensin ce beau pélerinage?

Quand on a de l'honneur, quitte-t-on son ménage?

MARIAMNE.
Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet,
Barbare Epoux! après ce que vous m'avez fait?
Et jamais un Breton, dans sa plus grande ivresse,
Traita-t-il une femme avec plus de rudesse?
Et vous osez vous plaindre, & demander pourquoi
J'ose, sans votre aveu, m'éloigner de chez-moi?
Quoi qu'ici votre esprit malin vous persuade,
Vous savez bien que c'est ma première escapade.

426 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers, Chaque jour exposée à cent chagrins divers, Voulant me retirer d'un cruel esclavage, Je m'étois résolue enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et, pour dans le chemin ne vous point ennuyer, Vous allez voyager avec un Officier, Et de Dragons encor: la partie cst jolie! Et mon front...

MARIAMNE.

Ah! tout doux; arrêtez, je vous prie; Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux; Respectez Mariamne, & même son Epoux.

BARBARIN.

Perfide! il vous sied bien de proférer encore Un nom que votre amour aujourd'hui déshonore.

MARIAMNE.

Ah! ne le croyez pas. Non, d'un honteux affront Votre femme jamais ne tacha votre front: Vous le méritiez bien, après vos injustices, Vos cruels traitemens, vos bizarres caprices: Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu, Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien! faisons la paix. Quand tu serois traîtresse, Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse: Considere par-là l'amour que j'ei pour toi; Et me voyant si bon, en revanche aime-moi. Na, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

Hé bien! oui, tu te plains avec juste raison.
Oui, ton pere expira sous mes coups de bâton:
Mais tu dois oublier un si sensible outrage;
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage:
L'essort de ces vertus que renserme ton sein,
Consiste à pardonner, sur-tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah! si ce repentir étoit bien véritable! BARBARIN.

Oui, rien n'est plus sincere, ou je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus souple & plus doux qu'un mouton:
Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs sidelles
Comme deux vrais agneaux, comme deux
tourterelles;

Sans cesse, jour & nuit, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai.
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON, ARCHERS.

GRIFFON.

MONSIEUR, Cléon est dans la place; Ilfait le Diable, il jure, il tempête, il menace, Il vient, il va paroître; & veut, dans son dépit...

BARBARIN.

Holà, je me dédis de tout ce que j'ai dit.

Ah! perfide. Ah! guenon. Ah! traîtresse. Ah! fripponne.

Quoi! dans le même tems que mon cœur vous

MARIAMNE.

Allez, vous radotez: un si prompt changement.
Révolte tout le monde, & n'a nul sondement;
Et je dois être mise au nombre des plus solles
De m'être ainsi rendue à vos tendres paroles.
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux!
Mais, supposé tantôt que je susse coupable,
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable?
Puis-je mais si Cléon, touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'esset de vos sureurs?
Puisqu'ainsi, sans sujet, s'enslamme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

J'agis sans regles, moi; je me mets au-dessus.

Mais c'est trop écouter des discours superflus.

Qu'on me la garde ici liée & garrottée.

Et vous, braves Records, dont la troupe augmentée

Par la Maréchaussée, & la Pousse, & le Guet,

Est plus que suffissante à remplir mon projet,

Venez vous retrancher au-devant de ma porte;

Et sur-tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte,

Les Dragons de Cléon, autre part dispersés,

Ne seront pas si-tôt en un corps ramassés;

Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble;

Hátons-nous: & sur-tout qu'aucun de vous ne

tremble;

C'est tout ce que je crains....

SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

Ah!voiciles Dragons qui viennent, fauvons-nous; Ils veulent de vos mains arracher Mariamne. Maraudin a déja reçu cent coups de canne.

430 LE MAUVAIS MENAGE,

BARBARIN.

Allons... Je veux... J'ordonne ... Il faut ... Ah!

Je m'égare, & ne sais, ma foi, ce que je veux-

SCENE XX.

MARIAMNE, seule.

Andis que l'on se bat, & qu'un moment me reste,

Composons quelques vers sur mon destin suneste.

Les Stances n'étant plus à présent de saison,

En vers Alexandrins faisons notre Oraison.

O Ciel! fut-il jamais plus triste destinée!

De Parens opulens en ces lieux je suis née,

Tous Prévôts ou Bailliss; &, pour tout dire ensin,

Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.

A quinze ans mille attraits brilloient sur mon

A quinze ans, mille attraits brilloient fur mon visage;

J'étois belle & bien faite, & sur-tout j'étois sage;
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit.
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit!
Mais il resusoit tout. Hélas! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le pire.
Pour Barbarin ensin mon Pere décida;
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable;

Mais au bout de deux mois, hélas! ce fut un diable.

A mon Pere en un an il fit trente procès;

Et, les ayant perdus, s'en vengea tôt après:

Il l'assomma de coups. O souvenir terrible!

Mais parlons du présent, il est bien plus sensible.

Il me faut donc partir pour le Mississipi,

Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri!

Et, pour dire encor plus, dans mon état funeste
On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste!

Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux!

Mais qu'est-ce que j'entends? & quel tapage affreux!

A grands coups redoublés on ensonce la porte.

Et qui peut donc ainsi s'en venir à main sorte?

Je ne sais que penser. Que vois-je? C'est Cléon;

Il vient me secourir; hélas! qu'en dira-t-on?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLÉON, DRAGONS; ARCHERS.

> CLÉON entre avec ses Dragons, poursuivant les Archers qui gardoient la porte.

A RCHERS, disparoissez; suyez, troupes pagnottes.

Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes*.

^(*) Les Dragons emm.enent les Archers.

432 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Allons, Madame, allons, suivez-moi promptement. Tandis que mes Dragons combattent vaillamment, Je me suis doucement esquivé, sans rien dire. Sousstrez que de ces lieux en hâte on vous retire. Le temps presse, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît.

Respectez mon honneur, laissez-le tel qu'il est;
Les soupçons d'un Epoux n'y sont que trop
d'outrage,

Sans que l'on aille encor l'altérer davantage. Quand Barbarin combat & se trouve en danger, Je dois moins que jamais de ces lieux déloger: De mon Epoux encor la personne m'est chere; Je tremble pour ses jours....

CLÉON.

La plaisante chimere!

Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon Epoux.

CLÉON.

Il ne s'en fouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en souviens encore;

Ce nom m'est précieux.

CLÉON.

Mais il le déshonore.

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Hé bien! c'est son affaire.

CLÉON.

Il consent aujourd'hui

A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Eh bien! tant-pis p our lui.

CLÉON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux; cela me flatte.

CLÉON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLÉON.

Pour le Mississipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLÉON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLÉON.

Ah! je perds patience, & de bon cœur j'enrage. Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage:

Retournons au combat, qu'il falloit achever

Avant que de venir ici vous retrouver.

Tome III.

Т

SCENE XXII.

MARIAMNE, seule.

A RRESTEZ. Où va-t-il, cet étourdi? Je tremble. Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vus ensemble Peloter les bons mots, & nous les renvoyer, Pour voir à qui des deux resteroit le dernier, Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tue,

Que mon mari peut-être expire dans la rue, Et que d'ailleurs Cléon, qui fait tout ce fracas, Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

M Ass je vois Arlequin. Hé bien? quelles

ARLEQUIN.

Ah! Madame, vraiment, j'en apporte de belles! MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre? Est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous;

Allez, Cléon & lui sont d'une égale force; Et, si leurs pistolets avoient eu de l'amorce, On auroit vu beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu

Que je craigne pour moi? Que fais-tu? Qu'as-tu vu?
ARLEOUIN.

Je n'ai rien vu de près; mais on m'a dit, Madame, Que votre Epoux, suivant la sureur qui l'enstamme, Avant que de combattre, avoit chargé Zarès D'exécuter ici quelques ordres secrets:

Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être; Et je viens vous défendre; il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non; le Ciel m'inspire un plus noble dessein; Et mon honneur m'invite à faire un coup de main. Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? Ne soyez pas si bête. MARIAMNE.

N'importe. Sans trembler, je prétends aujourd'hui M'offrir à tous les coups qu'on va lancer sur lui.

(Elle fort.)



SCENE XXIV.

ARLEQUIN, seul.

Andis que d'un côté Mariamne s'esquive, De l'autre son Epoux au même instant arrive: Ma foi, c'est un hazard qu'ils ne se soient point vus.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON armé ridiculement, ARCHERS.

BARBARIN.

É bien! braves Records, nous avons le dessus. Cléon, hors de combat, blessé d'un coup de pierre, Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par terre,

Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici, Sans que leur beau projet ait enfin réussi. Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage; Mais le nombre n'est rien, si l'on n'a du courage; Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne sur nous: Ses Dragons sont mutins; s'il faut qu'il les rallie....

Et que me feront-ils? Mariamne est partie, Ou doit l'être du moins. Zarès secrétement A dù tout préparer pour son embarquement. Cependant dans mon cœur des alarmes secretes.... Mais essayons son nom de dessus mes tablettes: Elle sut insidelle, & me sit enrager; C'étoit trop à la sois, il n'y saut plus songer: Prenons que je sois veus. Mais, hélas! je frissonne.

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

UE vois-je ?à la douleur mon ame s'abandonne: Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin, Les yeux baignés de pleurs, un mouchoir à la main, Venir faire un récit & pathétique & tendre? Ah! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre?

Mariamne est partie apparemment?

ARLEQUIN.

Hélas!

Haie ... ouf....

T iii

Expliquez-vous, & ne sanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne saurois parler, tant ma douleur est forte; Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus. Où Mariamne est-elle?

ARLEQUIN.

Helas! elle n'est plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je! Elle est partie?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage.

A mes yeux, le Vaisseau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi! ma femme est noyée?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger,

A moins que par bonheur elle ne sût nager: Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah! que m'apprenez-vous? Mon désespoir augmente. Elle étoit innocente: ah! je veux me tuer...

ARLEQUIN.

Soussirez auparavant que je puisse achever.

'Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est partie,

Elle alloit au combat pour vous fauver la vie; Et c'est dans ce moment que le traître Zarès L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O sensibles regrets !

Poursuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je? En passant dans la rue
On voyoit sur son front la vertu toute nue:
La modeste innocence & la chaste pudeut
Régnoient sur son visage ainsi que dans son cœur:
Son teint sage & discret, sa bouche scrupuleuse,
La candeur de ses yeux, sa gorge vertueuse...

BARBARIN.

Quel galimatias! Finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaisseau; le monte sagement. Il fait voile, & chacun lui crioit: bon voyage; Quand soudain il s'éleve un furieux orage, Dont le Vaisseau surpris, tout prêt à se noyer: Descendoit à la cave & montoit au grenier,

Tiv

440 LE MAUVAIS MÉNAGE,

Tant ensin, qu'il survint un affreux vent de bise, Qui contre un sier rocher en cent morceaux le brise. Après cet accident, vous voyez bien, hélas! Que votre semme est morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN, se relevant.

Quoi! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide! Ah coquine de Sœur! Ah traitresse! Ah perside! Mais, hélas! je succombe; & je trouve à propos, De prendre en ce fauteuil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'assomme, Laissons-le, s'il se peut, dormir un petit somme.

BARBARIN, revenant de sa pâmoison.

Je ne sais d'où je viens. Je me sens tout rêveur. Je ne vois point ici ma semme, ni ma sœur. Appellez Mariamne.

ARLEQUIN, à part.

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin? quel chagrin est le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'est plus: vous moquez-vous de nous? Les morts revivent-ils?

Ah! que me dites-vous? Qui vous fait me tenir un discours de la sorte?

ARLEQUIN.

'Avez-vous oublié que votre femme est morte?

BARBARIN.

Quoi! Mariamne est morte?

ARLEQUIN, à part.

Il a perdu l'esprit;

Le pauvre homme extravague & ne sait ce qu'il dit.

(haut.)

Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah! je sens redoubler ma douleur & ma rage. Venez, accablez-moi, Normand, qui la perdez: Noyez-moi dans vos slots, Mer qui la possédez.



SCENE XXVII & derniere.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

H! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle. Votre Epouse est vivante; & dans une Nacelle On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah! que je suis heureux! Que je bénis mon sort!
A présent que je sais qu'elle sut toujours sage,
Je prétends désormais faire un meilleur ménage.
Messieurs, vous le voyez, ce raccommodement
D'une Piece Comique est le vrai dénouement.
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie
Ne soit point consondue avec la Tragédie.

FIN.

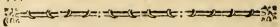
AGNES

DE

CHAILLOT,

PARODIE,

Représéntée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 24 Décembre 1723,



ACTEURS.

RIVELIN, Ancien Bailli de Chaillot, sur:
nommé le Justicier.

LA BAILLIVE, Sa femme.

PIERROT, Fils de Trivelin.

AGNÈS, Servante du Bailli, mariée secrettement à Pierrot.

CROUTON, Ambassadeur de Gonesse.

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailli.

LE MAGISTER.

LE MARGUILLIER D'HONNEUR, Person

LE CARILLONNEUR, muets.

UN PAYSAN.

QUATRE PAYSANS.

QUATRE ENFANS.

LA NOURRICE DES ENFANS.

UN ARCHER.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est à Chaillot, dans la maison de Trivelin.



AGNÈS DE CHAILLOT,

PARODIE.

SCENE PREMIERE. LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, QUATRE PAYSANS.

LE BAILLI.

Il vient de remporter le prix de l'arquebuse; Il est encor tout plein de cet excès d'honneur. Mais de Gonesse ensin voici l'Ambassadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de mystere?
Moi qui fus de Gonesse autresois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il se nomme Crouton:
Mon fils, depuis un an, en a fait son Mitron.
Mais, Monsseur le Bailli, toujours avec emphase,
Vous nous faites valoir jusqu'à la moindre phrase.

LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement. Mais de l'Ambassadeur oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS; Suite du Bailli, CROUTON, Ambassadeur de Gonesse & sa suite.

CROUTON.

J E sommes députés des Bourgeois de Gonesse, Qui vous marquont par nous, Bailli, leur alégresse: Ils sont tretous joyeux que Monsieur votre sils De l'Arquebuse ensin ait remporté le prix. Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux sois, mais, quatre,

La gloire que ce fils sur vous a su rabattre.

Ah! quel plaisir pour vous de faire tant de bruit,
Et d'être par un fils rengendré, reproduit!
Que vous êtes heureux! Chez vous rien ne décline;
Vous vendez votre son, mieux que votre farine:
Vous mettez tout en branle, & vos vœux sont

J'en partageons la joie avec vos Habitans; Notre Maître, sur-tout, de si bon cœur s'y livre, Que depuis avant-hier il n'a cessé d'être ivre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement; Sa mere est mon épouse, on ne sait pas comment; PARODIE.

44

Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire; Et le même Contrat qui m'unit à sa mere, Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le dissez, on sait cela par cœur. LEBAILLI.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.
Adieu... De mes desseins instruisez votre Maître;
Dites-lui que Pierrot épousera sa sœur.

(L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite, ains?
que celle du Bailli.)

SCENE III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LABAILLIVE.

Vous renvoyez bientôt ce pauvre Ambassadeur; Vous deviez bien du moins le prier de la Noce, Ou, pour s'en retourner, lui prêter votre rosse. Mais sur un autre fait discourons entre nous. Votre fils, que déja ma fille aime en époux, Ne la regarde pas; elle est inconsolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous-là? Ce seroit bien le diable? Pour Constance Pierrot seroit indissérent? Il le faut excuser : les honneurs qu'on lui rend

448 AGNES DE CHAILLOT,

Lui montent à la tête; il en est dans l'ivresse: Car souvent les honneurs enivrent la jeunesse.

LA BAILLIVE.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi: Il a du cœur; il est entreprenant, hardi; Ne manque pas d'esprit; sa figure est gentille; Il excelle au Billard, & sait bien le Quadrille; Dans tout notre Village il n'a point son égal; Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez, ne craignez rien, je faurai le réduire: Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire. Je vais trouver Constance; &, dans le même tems, A mon coquin de fils parler des grosses dents.

SCENE IV.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE, à Agnès qui travaille à la tapisserie.

A GNÈs, pour m'écouter, laissez-làvotre ouvrage. Hé bien? que dites-vous de tout ce tripotage? A G N È S, d'un air simple.

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.
Pierrot pourroit vous en conter;
Souvent dans votre chambre il va vous visiter:

Etes-vous sa maitresse, ou bien sa confidente?

AGNÈS.

Hélas! je suis, Madame, une pauvre innocente, . Qui ne sais pas encore à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

A G N È S, soupirant.

Qui? moi! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LABAILLIVE.

-Vous soupirez, je crois?

AGNÈS.

Non, c'est que je respire.

LA BAILLIVE.

Vous appellez cela respirer? Jour de Dieu!
Si quelqu'un à ma ûlle arrachoit un cheveu,
C'est comme s'h esseit me l'ôrer à moi-même.
Ma sille est un bijou; Je la chéris, je l'aime;
Est-il rien de si bear que cette sille-là?
Si-tôt qu'esse varost, chiena dit ... la voilà.
Qu'esse vienne à souire, on tourner la prunelle,
On ente d'soupirer tout le monde autour d'elle;
Et cependant se vois qu'on la méprise ici.
Mort de ma vie! il faut éclaireir tout ceci.
Chorge z-vous de ce sou; entendez-vous, ma mie?
Sachez pat qui ma si le est aujourd'hui trahie;
Apprenez-moi si r qui doivent tomber mes coups,
Découvrez sa rivale, ou je m'en prends à vous.

(Elle s'en va.)

SCENE V.

AGNÈS, seule.

A H! Ciel! Qu'ai-je entendy? Quelle affreuse tempête,

Si j'en crois fes transports, va fondre sur ma tête! Heureuse, en ce péril qui me glace d'esfroi, Si je n'avois encor à craindre que pour moi!

SCENE VI.

PIERROT, AGNES.

AGNÈS.

V ENEZ, mon cher Pierrot.

Je vous vois toute émue;

Qu'avez-vous, belle Agnès?

AGNÈS.

Votre Agnès est perdue:

On vous fait épouser Constance des ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chere Agnès, notre amour?

A G N È S.

O trop funeste amour! Avant que de m'y rendre, Vous savez quels essorts je sis pour m'en désendre.

Un jour, dans ma Cuisine entré secrétement, Vous vintes me conter votre amoureux tourment; Je vous priai cent sois de me laider tranquile; Vous n'écoutites point ma priere inutile; Et me serrant les mains, embrassant mes genoux, Vous fites éclater les rransports les plus doux. Mais, piqué des rigueurs de ma vertu mutine, Vous prîtes austi-tôt le coureau de Cuisine. Je craignis pour vos jours, j'arrîtai votre main, Et je vous empêchai de vous gercer le sein. Vous jettaces le trouble, & l'effroi dans mon ame: Dès ce même moment je devins votre femme. Mais, hélas! tout conspire aujourd'hui contre nous. On yeur, mon cher Pierrot, brifer des nœuds si doux. Votre marâtre, enfin, que la rage transporte, Me soupçonne déja....

PIERROT.

Que le diable l'emporte!

Mais n'appréhendez rien; je faurai vous venger,
Si quelqu'un dans ces lieux ofe vous outrager.
Calmez-vous, belle Aguès; bannissez les alarmes;
Vos yeux ne sont point faits pour répandre des larmes,
Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
Vous sîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.

AGNÈS.

Point de révolte au moins! Mon fils, qu'il vous fouvienne,

Que, lorsque je reçus votre main, vous la mienne, Avant que nous coucher, vous me promîtes bien Que jamais contre un pere....

PIERROT.

Ah! Je ne promis rien.

Que, diable, dans la tête allez-vous donc vous mettre? Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je promettre? Savois-je que mon pere, à soixante & quinze ans, Reprendroit une semme avec de grands ensans? Et que de cette semme on m'offriroit la fille, Pour ne faire par-là qu'une seule samille? Mais, pour ne rien risquer dans des périls si grands, Fuyez, suyez, Agnès, avec nos chers ensans, Ces gages précieux de notre amour parsaite.

AGNÈS.

Non, non, je ne dois point songer à la retraite: Nous découvririons tout. Laissez-moi dans ces lieux. Mais ne nous voyons plus.

PIERROT.

Chere Agnès, je le veux;

Il faut vous obéir. Mon pere va m'entendre; Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre. Pour quelque tems encor, distimulons nos seux; Et faisons sur nos cœurs ces esserts généreux. Mais, du moins, baisez-moi, la chose m'est permise: C'est une liberté que l'hymen autorise.

AGNÈS.

Que me demandez-vous?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiser.

Cette faveur, Agnès, ne peut se resuser; C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose; Je me garderai bien d'exiger autre chose.

AGNÈS.

Hé bien! soit...mais j'ai peine à sortir de ce lieu: Nous nous disons peut-être un éternel adieu. (Elle s'en va)

SCENE VII.

PIERROT, seul.

J'ATTENDS ici mon pere: il croira me confondre; Mais à bon chat, bon rat; je saurai lui répondre. Il vient. Constance ici devroit suivre ses pas: Mais elle fera mieux de n'y paroître pas: La belle vainement chercheroit à me plaire; Sa présence en ces lieux n'est pas sort nécessaire.

SCENE VIII.

LE BAILLI, PIERROT.

LE BA LLI.

J E vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici. PIERROT, d'un air fier.

A la bonne heure.

LE BAILLI. Enfin, mon cher fils, Dieu merci;

454 AGNÉS DE CHAILLOT,

Vous avez, comme il faut, imité mon adresse 'Aux jeux où l'on m'a vu briller dans ma jeunesse. Il s'agit de savoir si dans d'autres exploits, Où l'on sait que j'étois un compere autresois, Vous pourrez dignement égaler votre pere. Je veux vous marier à Constance; & j'espere.... Vous secouez la tête! Expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas!

Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas?

Ah! j'entends; votre cœur ne ressent rien pour elle? Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle? Est-ce au sils d'un Bailli à regarder aux traits? Il ne doit consulter que ses seuls intérêts. Constance, en l'épousant, va vous mettre à votre

aise:

Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise, Vous serez son époux, j'ai résolu cela, J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien! retirez-la.

Quoi! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage Qu'on ne refuse pas au detnier du Village? On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur: Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur?

LE BAILLI.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme; Et si, de le payer, il faut que l'on me somme.....

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jetter? M'y voilà.

LEBAILLI.

Tarare!....Il s'agit bien maintenant de cela! Il s'agit de payer, ou tenir ma promesse. Sur moi je ne veux point attirer tout Gonesse.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:
Le Bailli d'un Village en est le Souverain.
Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'alarmes?
Dites un mot, je suis prêt à prendre les armes.
Le plus affreux danger ne peut m'intimider.
Dans un péril pressant, il faut tout hazarder.
Rien ne me fait trembler: j'ai du cœur, de l'adresse;
J'ose, dès à présent, désier tout Gonesse.
En vain ses Habitans s'armeroient contre vous,
C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLI

A cet emportement je ferai la réponse, Que sit, en pareil cas, à son sils, Dom Alphonse. 30 Vos sureurs ne sont pas une regle pour moi:

» Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

PIERROT

A quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille, Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

Je crois que ce coquin se moque encor de moi! Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

» Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse; En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je suis. Ne me permet aussi qu'un mot: je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, PIERROT, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

On mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire. Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire, Pour ma sille, Pierrot ne montre que mépris: Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

(En montrant Agnès.)

LE BAILLI.

Ma Servante!

AGNÈS.

Ah! bon Dieu! moi, l'innocence même!

PIERROT.

Ne désavouez point, Agnès, que je vous aime: A quoi bon ces détours? il n'en faut plus chercher: Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLI, d Agnès.
Cela feroit-il vrai, petite mijaurée,
Qui faites devant nous la fotte & la fucrée?

PIERROT.

PIERROT.

Ah! faires fur moi feul tomber votre couroux; Agnès n'est point coupable; & jamais

LE BAILLI, à Pierrot.

Taifez-vous.

Ma femme, entre vos mains je remets la coquine; Allez la renfermer, à clet, dans la Cuisine.

PIERROT.

Ah! quel ordre barbare! Agnès, ma chere Agnès, Quoi! je ne verrois plus de si charmans attraits! Je ne permettrai point qu'elle me soit ravie; Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon pere, arrêtez.

En quelles mains, hélas! la laissez-vous?

LE BAILLL

Sorreza

PIERROT. Quelqu'un va le payer, ou je me donne au diable... Je sors; mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE X.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÉS.

LE BAILLI, à sa semme.

Vertissez nos gens de l'observer de près, Tandis que je m'en vais entretenir Agnès. Tome III.

S C E N E X I. LE BAILLI, AGNÉS.

LE BAILLI.

OH! çà, ma chere Agnès, parlons sans nous contraindre.

Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre, Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur. Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur, Tachez de l'en guérir. Vous favez que Constance Doit faire avec Pierrot une étroite alliance; Avec un bon garçon je veux vous marier. Feu votre aveul étoit mon pere nourricier; Le bon-homme, pour moi signalant sa tendresse, Avec un soin extrême éleva ma jeunesse. Il étoit l'Écrivain du Procureur Fiscal, Et dans tous les procès son faux témoin bannal Aussi bien que son Maître, il savoit la Pratique; De la chicane, enfin, il m'apprit la rubrique; Et comment, sans aller voler sur le chemin, On pouvoit s'emparer du bien de son voisin. Mais il m'apprit er cor, ce vie llard respectable, Qu'un pere pour son fils doit être inéxorable; Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien, Sur-tout quand il épouse un fille sans bien; Et que l'on ne peut trop punir une servante, Quand elle est assez vaine, assez impertinente,

Pour ofer s'amuser au fils de la maison. De vorre sage aieal, telle fut la leçon, Chere Agnès; &, pour prix de ma reconnoissance, Vos services auront bien-tôt leur récompense. Arlequin le Bedeau peut vous donner un rang; Vous favezqu'il vous aime, & qu'il est de mon fang: A l'épouser demain, chere Agnès, sovez prête. Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

AGNÈS.

Pourrois-je me résoudre à lus donner ma foi, Quand je ne l'aime point?

LE BAILLI.

Agnès, écoutez-moi.

Avec ce mien parent, si l'hymen vous engage, Moi-même je ferai les fruis du mariage. Choisissez d'un quarrier de viones ou de pré; Foi de Bailli d'honneur, je vous le donnerai. Votre ayeul m'est si cher, j'honore tant sa cendre, Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre. Pour faire voir à tous, que le dernier vassal Oui forme les Baillis, est presque que leur égal.

AGNÈS.

Le Bedeau, je l'avoue, est homme de mérite; Mais de cette faveur, de bon cœur je vous quitte. Cest répondre fort mal à mes intentions, Que de payer ainsi vos obligations. En faveur d'un ayent votre reconnoissance Eclate vainement, & je vous en dispense; Car, si c'est à ce prix que vous vous acquittez, Je me passicrai bien de toutes vos bontés.

LE BAILLI.

Qu'entends-je! A ce discours, je ne puis rien comprendre.

A la main de mon fils oseriez-vous prétendre?

Ah! si je le savois, je vous ferois bien voir

Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.

Mais quoi! vous rougissez, & vous baissez la vue...

Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue;

Et je me servirois de mon autorité,

Pour vous mettre bien-tôt en lieu de sûreté.

SCENE XII.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

A H! vraiment, mon mari, voici bien du tapage Votre fils, animé de fureur & de rage, Malgré votre défense, a forcé la maison: Nos gens, qu'il a chargés de cent coups de bâton, N'ont pû lui résister, il a su les abattre; Et, pour ravoir Agnès, il fait le diable à quatre. LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir!
Mais, tout coup vaille, allons... me perdre... ou
punir.

ER.

SCENE XIII.

LA BAILLIVE, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere! Et voilà bien du train pour une Cuifiniere. Le beau charivari que vous causez chez nous! Vous avez tant d'attraits, que, pour l'amour de vous, Votre galant ici fait naître le désordre, Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

AGNÈS.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur; Et, lorsque de Pierrot je prévois le malheur, Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable, Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,

Agnès; votre malheur n'en est que plus certain. Puisque vous révoltez le fils contre le pere,

Redoutez les effets de ma juste colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuissant couroux, Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous? Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange.

LA BAILLIVE.

Je creve de dépit, & la main me démange?...

Mais son galant paroît; qui le conduit ici?

Quoi qu'il en soit, sachons ce que fait le Bailli.

V iii

SCENE XIV.

PIERROT l'épée à la main, AGNÉS.

PIERROT.

Je puis vous dérober au fort qu'on vous dest ne. De ces funestes lieux, ma cher, éloignons-ne us; Venez, Agnès, venez, & suivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel ? Quel horrible tapage !
Ah! que je me repens de notre mariage!
Voilà donc tout le fruit d'un funcste lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Contre nous vous avez animé votre pere,
Nous serons les objets de sa juste colere;
Qu'allons-nous devenir ? hélas! ce sont vos rats
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Moquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite; Nous pouvons de mon pere éviter la poursuite. Hâtez-vous, suivez-moi.

AGNÈS.

Non, ne l'espèrez pas. Pierrot, je crains le crime, & non point le trépas. Cette indigne action irrite ma colere. Allez, dès ce moment, appaiser votre pere; Et, sans pousser plus loin vos transports surieux, Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux. Je sousser moins du destin qui m'accable, A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens! vous avez l'air nais!
Ainsi je vous plairois beaucoup plus, mort que vis?
Je vous suis obligé de votre courtoisse.
Mais, mon pere paroît; vous le voyez, ma mie,
Si nous étions sortis, il arrivoit trop tard.

SCENE XV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÉS, PIERROT.

LE BAILLI, sans voir Pierrot.

Ou pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard? Si, el'attrape, il va payer pour tous les autres.

Ah! ah! le beau garçon, vous faites donc des vôtres?'
Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le fein.
Viens, avance....

PIERROT, jetant son épée.

Ce mot l'arrache de ma main. Il me feroit beau voir vous pousser une botte! Je voulois enlever mon Agnès; mais la sotte

Viv

464 AGNÉS DE CHAILLOT,

N'a pas voulu me suivre; ainsi vous voyez bien Que dans ce que j'ai sait elle ne trempe en rien; C est sur moi seul que doit tomber votre colere: Agnès n'est point coupable; &, je le réitere...

LE BAILLI.

Cesse de r'occuper de ces frivoles soins; Tu la sérvirois mieux en la désendant moins. Je sais ce que j'en crois.

PIERROT.
S'il faut qu'on la punisse,

Neperdezpoint de tems, hâtez donc mon supplice; Sinon, vous me verrez, encor plus suricux, Dès demainassommer, briser tout en ces lieux. Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre, Lirai venger Agnès, n'avant pu la désendre;

Par des torrens de fang', s'il falloit les répandre, J'irai venger Agnès, n'ayant pu la défendre; Et je n'excepterai, dans un tel défefpoir, Que vous feul & Constance. Adieu. Jusqu'au revoir.

SCENE XVI.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, Suite.

LE BAILLI.

OYFZ-vous ce coquin, comme encore il me brave!

(A sa Suite.)
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.

(Une partie de la Suite fort & court après Pierrot.)
(A la Baillive.)

Et vous, gardez toujours Agnès soigneusement.

SCENE XVII.

LE BAILLI, le reste de sa Suite.

LE BAILLI.

UELQUES réflexions sont ici nécessaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des peres,
Eh bien! Bailli, tu dois punir un criminel.
Quoi! pere, pourras-tu te montrer si cruel?
Bailli, point de quartier, exerce la justice.
Pere, ne permets pas que ton cher sils périsse.
Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailli...
Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti.
Punissons.... Pardonnons.... Soyons dur.... Soyons tendre.

Hélas! dans cet état, quel conseil dois-je prendre ? (A sa Suite.)

Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur, Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur, Avec le Magister: dans une telle assaire, L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire.



SCENE XVIII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN Bedeau LE MARGUILLIER, LE BAILLI, LE CARILLONNEUR.

LE BAILLI, après qu'ils sont assis.

E vois à ce soupir, à ces pleurs, ce sanglot, Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot. Que des enfans gâtés causent de maux aux peres! Vous êtes mes parens, mes amis, mes comperes; De grace, honorez-moi de vos sages avis. Il s'agit de punir, ou d'absoudre mon fils. Chaque jour à mes yeux son insolence augmente; Et, non content d'avoir debauché ma servante, Il a presque assommé mon Clerc, mon Jardinier. A qui donc désormais pourrai-je me fier ? Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendresse, Ose poutser si loin sa fureur vengeresse! J'en dois faire un exemple ; il m'a désobéi, Je le ferai partir pour le Mississipi; Er, me laissant-guider par ma juste colere, Je mettrai ma servante à la Salpêtriere. Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne sauroit nier Que toujours le Bedeau doit marcher le premier 3

Mais j'attendois, Bailli, pour rompre le silence, Que votre autorité m'en donnât la licence. Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour. Vous favez, pour Agnès, jusqu'où va mon amour; Et, puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche, Je comptois sûrement la tenir dans ma manche; Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec! Votre fils m'a passé la plume par le bec : Et, quoiqu'il soit l'anteur de mon sort déplorable, Je ne puis le hair, car je suis un bon diable. Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison; S'il vous avoit donné quelques coups de bâton ... Il auroit plus de tort; excusez la jeunesse: Il ne venoit ici, qu'enlever sa Maitresse: Et, quoique l'action vous semble un attentat, Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat. Rendez-lui son Agnès; s'il le faut, qu'il l'épouse; Ce mot fort à regret d'une bouche jalouse : Mais, puisque vous voulez enfin le châtier, Le meilleur chariment est de le marier. Il en enragera dans quatre jours, pent-être; Sa femme rabattra ses airs de petit-Maître... Pour ranger la jeunesse, il n'est que ce moyen. Mon avis est fort bon, le vôtre ne vaut rien, · Nous avons de l'esprit, & rien ne s'y dérobe. Nous ne sommes pas sors, nous autres gens de robe-

LE BAILLI.
Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER. Il le faut avouer, j'estime votre fils;

468 AGNÉS DE CHAILLOT,

Son amitié pour moi ne s'est point ralentie;
Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
Un jour que j'étois ivre, il m'en souvient toujours;
Ce généreux garçon me prêta son secours.
Accabié de sommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrace;
Une charrette alloit me passer sur le corps,
Quand, pour me relever, il fait plusieurs essorts;
Me charge sur son dos, sier de son entreprise,
Comme Enée autresois porta son pere Anchise.
Pourtant, quoique sensible aux bontés de ce sils,
Si j'osois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence,
Jamais vous ne serez chez vous en assurance:
Puisque vous êtes Juge, il faut le condamner;
Et vous serez sort bien de le morigener.
Son sort me fait pitié, j'én pleure, j'en soupire;
Mais aux ordres d'un pere, un ensant doit souscrire.
C'est un petit mutin: quoiqu'il m'ait bien servi,
Je conclus avec vous pour le Mississipi.

LE BAILLI, aux autres Conseillers.
Vous ne me dites rien... Vous gardez le silence...
Messieurs, ah! je sais trop ce qu'il faut que j'en pense!
Qui ne dit mot, consent. Je condamne mon sils.
Je ne demande point là-dessus vos avis;
La chose est inutile, & n'en vaut pas la peine;
Car yous n'êtes ici que pour orner la Scene.

(Les Conseillers fortent.)

SCENE XIX.

LE BAILLI, seul.

M On fils va donc partir pour le Mississipi ?
Mais que deviendras-tu, quand il sera parti?
Bailli trop malheureux, te voilà sans lignée;
Tu n'en peux espérer d'un second hymenée;
Ta race va finir: quel malheur pour l'Etat!
Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat?
Chacun, avec raison, dira que je radote;
Et l'on m'enrôlera bientôt dans la calotte.

SCENE XX.

UN PAYSAN, LE BAILLI.

LEBAILLI [au Paysan.

UE me veut-on?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler : Elle a quelques fecrets, dit-elle, à révéler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.

- The

SCENE XXI.

AGNÉS, LE BAILLI, UN ARCHER.

LE BAILLI.

A PPROCHEZ-VOUS; venez, la belle fille,. Qui mettez le défordre en toute ma famille. A G N È S...

Votre courroux est juste; &, loin de vous blâmer;
Je sais que contre moi tout doit vous animer;
Je ne résiste point au coup qui me menace;
Mais daignez m'accorder une derniere grace;
A mes vœux empressés ne la resusez pas.
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai su lui dire.
C'est la seule saveur à laquelle j'aspire;
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLI, à l'Archer.

Faites ce qu'elle veut.

AGNÈS, à l'Archer.

Revenez fans tarder.

(L'Archer fort.)



SCENE XXII. AGNÉS, LE BAILLI.

AGNES.

NFIN je vais parler, rien ne doit me contraindre. De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre, Bailli: que la pitié ne vous retienne plus; Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus. Armez contre mes jours votre pouvoir surrême; Pour votre aimable fils ma tendresse est extrême; Et, loin de redouter votre juste courroux, Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux! Ciel! Qu'entends-je? Ah friponne! Ah coquine!

Avez-vous oublié votre basse origine? Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfait? Dès le commencement vous deviez l'avoir fait, Vous dire de mon fils épouse, & non maitresse; Mais vous avez voulu faire durer la Piece. Pour étaler ici tous ces beaux sentimens Que j'ai lus & relus cent fois dans les Romans. Mon fils en pâtira...

SCENE XXIII.

Quatre ENFANS amenés par une Nourrice, AGNÉS, LE BAILLI, UN ARCHER.

AGNÈS.

Suivez donc vos maximes; On vous amene encor de nouvelles victimes. Voici du fruit nouveau qui vous est présenté; Voyons si d'un Bailli toute la dureté Pourra...

LE BAILLI.

Dans ce moment, ma fureur redoublée....
Mais que vois-je?

AGNÈS, de se ensans. Venez, famille désolée;

Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,.
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils; voilà votre grand-pere,
Embrassez ses genoux, appaisez sa colere.

LESENFANS, à genoux devant le Bailli.
Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.
LEBALLL.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots-là?

Ai-je dans ma maison des chambres inconnues?

Oh! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés desnues.

Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà, Sans qu'aucun du logis ait rien su de cela? A G N È S.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres. Ils ignorent leur pere, ainfi que beaucoup d'autres. Ces gages précieux, que j'ose vous osfrir, Loin de vous irriter, devroient vous attendrir.

LE BAILLI.

Pour prouver un hymen, petite impertinente, Vous montrez des enfans! La preuve en est plaisante.

AGNÈS, lui montrant son Contrat de Mariage. Vous mé faites rougir, & c'est trop m'insulter: En voyant ce Contrat, en pourrez-vous douter?

LE BAILLI, après l'avoir examiné. Ah! je ne dis plus rien; & cet Acte authentique Imposera du moins silence à la critique.

(En regardant les Enfans.)

Qu'ils font jolis, gentils! j'en suis tout réjoui; Ils ressemblent au pere, on diroit que c'est lui, (11 les emtrase.)

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne.

(A l'Archer.)

Faites venir mon fils; allez, je lui pardonne.



SCENE XXIV.

LE BAILLI, AGNÉS, les quatre ENFANS, LA NOURRICE.

LEBAILLI, à Agnès.

'En est fait, je me rends, & Pierrot est à vous; Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux. Ma femme grondera, fera bien la mauvaise; Mais je m'en moque.

AGNÈS.

Hélas ' que vous me comblez d'aise ! Mais d'où vient tout-à-coup la douleur que je sens ? Le cœur me bat, je tremble.... Eloignez mes Enfans.

LEBAILLI.

Quels transports imprévûs! Quelle mouche vous pique?

Chere Agnès, qu'avez-vous?

AGNÈS, en criant.

Seigneur, j'ai la colique...

LE BAILLI.

Ah! je me dourc bien d'où peut venir cela.

Ma carogne de femme a joué ce trait-là.

Quel temps a-t-elle pris pour un coup de la forte?

Ma foi fijen fuis rien que le diable m'emporte!

Et de mea informer, je prends peu de foici,

Non plus que de chercher remede à tout ceci.

SCENE XXV & derniere.

PIERROT, LE BAILLI, AGNÉS évanouie, ARLEQUIN, LA NOURRICE, LES QUATRE ENFANS.

PIERROT, sans voir Agnès.

S O UFFREZ qu'à vos genoux, mon pere, je déploie.

Tout ce qu'en ce moment mon cœur ressent de joie.

Vous me rendez Agnès.

LEBAILLI.

Ah! mon pauvre garçon!

Je vous la rends ici d'une étrange façon;

Et nous avons compté tous les deux fans notre hôte,

Votre Agnès va mourir ... mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

Ah! voilà de ces coups où l'on ne s'attend par.
Quoi! falloit-il sa mort, pour sortir d'embarras?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie!
Ce ser m'est donc rendu pour m'arracher la vie.
(Il veut se frapper.)

LEBAILLI, lui retenant la main.

Ah! mon fils, arrêtez

PIERROT.

Pourquoi me secourir?

Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir...

LE BAILLI.

Quel galimatias! Morblen, quelle chimere!

Laiffant mourir un fils, se montre-t-on son pere?

Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas, Que deviendra Constance, avec tous ses appas? Faudra-t-il l'épouser? s'en retournera-t-elle? Vous m'irez, là-dessus, chercher encor querelle.

AGNÈS.

'Adieu, mon cher époux; ç'en est fait, je me meurs. Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès, vous mourez: ô rigueur inhumaine!

ARLEQUIN.

Tirons, tous, nos mouchoirs; voici la belle Scene.

PIERROT, aux genoux d'Agnès.
Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
Punsque ma chere Agnès va descendre au tombeau.
Hélas! si l'art eût pu rendre Agnès à la vie,
Que de gens en auroient ici l'ame ravie!
Le Spectateur n'eut pas été si consterné;
Et, sur la bonne bouche, ii s'en sût retourné:
Il 'e faut avouer; c'étoit un coup de de maître;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.

Telle que l'on croit morte, ou près du monument, Revient souvent de loin à la voix d'un Amant. Revivez, chere Agnès, c'est moi qui vous en prie... Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas?

Hé bien! qu'avois-je dit? Ne la voilà-t-il pas?

Ah! que je suis content! Puisqu'Agnès n'est pas

morte.

Chantons, cabriolons, & de la bonne sorte.

Les Paysans & Paysannes viennent témoigner leur joie, & forment un Divertissement.



DIVERTISSEMENT.

UN PAYSAN. No. I.

Chantons les amours de Pierrot; Chantons, tous, Agnès de Chaillot. CHŒUR.

Chantons les amours de Pierrot; Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

LE PAYSAN.

Pierrot aime sa Ménagere, Pour lui rien n'est si beau qu'Agnès. Notre Bailli se désespere, Il jure & fait bien le mauvais;

Mais dans ces beaux enfans il reconnoît ses traits,

Et dit, cessant d'être en colere:
Puisque ceux-ci sont déjà faits,
Est-ce la peine d'en refaire?
Chantons les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.
(Le Chœur répete les deux derniers vers.)

UNE PAYSANNE. Nº. II.

Dans les yeux de la belle Agnès, L'Amour emprunte tous ses traits: On fait son bonheur de lui plaire. Pierrot lui trouve tant d'attraits, Qu'il l'épouse à peu de frais, Sans Témoins & sans Notaire.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

Nº. III.

Que jeune étourdi se marie, Pour contenter sa fantaisse; Je n'en dis môt: Mais qu'après cinq ans de ménage, Il aime sa femme à la rage; J'en dis du mirlirot.

Qu'un Amant, perdant sa Maitresse, Au sort d'un rival s'intéresse, Je n'en dis mot: Mais, lorsque sa bouche jalouse Prononce ce mot: qu'il l'épouse; J'en dis du mirlirot.

Qu'en proie à fa juste colere ; Un fils soit condamné d'un pere ; Je n'en dis mot : Mais qu'un vieux Conseiller barbare Contre son ami se déclare ; J'en dis du murlirot.

Que, pour gagner une Maitresse, Un jeune Amant use d'adresse; Je n'en dis mot: Mais que la belle qu'il pourchasse, Cesse d'en désendre la place; J'en dis du mirlirot.

480 AGNÉS DE CHAILLOT.

De la nouvelle Parodie,
Que nous a dicté la Folie,
Je n'en dis mot:
Je ne fais pas comme on la trouve;
Si le Parterre ne l'approuve,
J'en dis du mirlirot.

Fin du troisseme Volume.







484 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES. Prologue. Dry - 2 - des & Sylvains, de vos fo · rêts, Nymphes des Sortez le sein de l'Onde ; Ve -Eaux quit-tez ces au - guf - tes traits Connoif le Maitre du Monde. \mathbf{I} jeu - ne Dieu le port & les at-traits. Que de Ma - jes - té! que de gard en - chaîne les cœurs, Son re































tats. Les vertus, les Ta - lens ont gui-



de son en - fance: Si des voi-



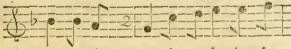
fins ja - loux ir - ritent sa puis -



fan - ce, Un laurier à la main la



gloire le de - vance, Vous se-



rez trop heu - reux de marcher fur fes



pas.

On reprend le Cham?
FORTUNE'S HABITANS. &c.

Iin du Prologue.









Quand le plaisir se pré-sente, Je le suis-









in - com - mo-de, Pour un Amant j'en prendrai



trois, Il faut suivre la Mo - de.

No. 10.

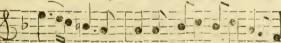
Dans l'amoureuse chaî - ne Il



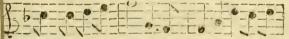
faut des rivaux en - vi - eux; Sans inqui - é-



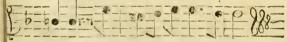
tude & sans pei . ne, Amans, vous se-



riez moins heureux. Un bonheur fans allarmes,



N'est pas le bonheur le plus doux, Il perd de ses



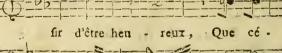
charmes, Si d'autres n'en sont jaloux.





ma - ble, Aux plus a - mou - reux.





lui dé lé di ré





plus amou - reux. C'est souvent, &c.



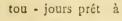


Oh! l'heureux tems.



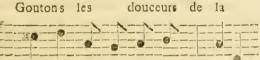












vi - e: Le paf - sé s'ou



L'a - ve - nir



tel que de jou n'est rien

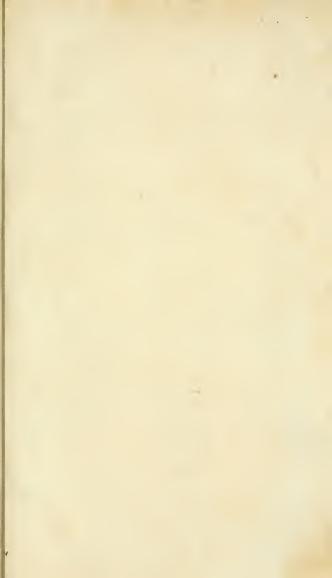






san













UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 1995 L6 1770 t.3 Legrand, Marc Antoine Œuvres de Le Grand. Nouv. ed., rev., cor. & augn

